

L'Exécuteur [114]

– La dernière vendetta

Don Pendleton

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Gérard de Villiers

présente

L'EXÉCUTEUR



LA DERNIÈRE VENDETTA

par Don Pendleton



VAUGIRARD



HUNTER

DON PENDLETON

L'EXÉCUTEUR

LA DERNIÈRE VENDETTA

CHAPITRE PREMIER

— Stop.

Malgré la douceur surprenante de sa voix, Don Fabio « Medico » Nardoni bouillait de rage. Une voix qui, d'ailleurs, faisait un contraste dérangent avec son visage de vieux vautour : grand nez tordu, face anguleuse, petits yeux noirs comme illuminés de l'intérieur et surmontés par une barre de sourcils raides et fournis. Le successeur de feu Ernesto Montagora au sommet de la hiérarchie mafieuse sicilienne avait bien la tête de l'emploi. Mauvais comme la gale et mouillé jusqu'aux cheveux dans la galaxie du crime, il avait été rayé de l'Ordre des médecins quelques décennies plus tôt, à la suite d'une minable histoire de mœurs avec de bien trop jeunes patientes.

— Ici, patron ?

Nino, l'orang-outan au crâne pelé qui lui servait de chauffeur, venait de stopper la Lancia Thema à l'entrée d'un chemin caillouteux, en plein maquis sicilien.

— Bien sûr, ici ! gronda Don Fabio Nardoni en ouvrant la portière. Tu ne comprends plus notre langue, maintenant ?

Don Fabio était vraiment de très méchante humeur. Sans se l'avouer, il avait aussi de plus en plus peur. Ce petit salaud de Vito Donato le tenait et, à tout instant, il pouvait laisser retomber cette putain d'épée de Damoclès sur sa tête. Il était pris dans un piège qui pouvait l'anéantir n'importe quand.

Lui ! Le patron de la *Cupola* !

Sa voiture était là-bas, juste sur l'autre versant de la colline. Une Mercedes Wagon, rutilante et sombre, hérissée d'antennes de télé et de radiotéléphone, et dont les feux de position luisaient dans la nuit comme des yeux de fauve. Entre Don Nardoni et la berline, une Fiat faisait écran, entourée de types armés dirigés par « Zoppo » à la haute silhouette efflanquée. « Zoppo », le foutu boiteux. Don « Medico » Nardoni s'avança à la rencontre de celui-ci en maugréant :

— Magne. Je suis pressé, ce soir.

— Si, Don Fabio, renvoya le boiteux de sa voix rocailleuse en le fouillant prestement.

Le salaud se foutait ouvertement de lui. D'ailleurs, ces fouilles lors de chacun de leurs contacts n'étaient que des mesures vexatoires destinées à mettre le vieux chef en condition. Mais, un jour, Don Fabio présenterait l'addition et ça ferait très mal, parole de Sicilien.

— Il vous attend, Don Fabio.

Ivre de rage, le *capo di tutti capi* suivit le tueur. Celui-ci ouvrit la portière arrière de la Mercedes, s'effaça pour le laisser passer.

— *Buona notte*, Don Nardoni, murmura la voix venue de l'intérieur. Installez-vous.

La voix de Vito-Donato Scarlene était insupportable aux oreilles de Don Fabio. Glacée comme la banquise, brève et cinglante. Une voix de commandement, pleine de mépris.

— Prenez un verre, proposa l'héritier du clan Scarlene en désignant le petit bar en loupe d'orme qui séparait les deux sièges situés face à la banquette.

Il éteignit la télévision logée elle aussi dans le meuble.

— Dom Pérignon, Johnnie Walker, Hennessy XO, à moins que vous ne préféreriez une vodka ou encore notre bonne vieille grappa...

— Merci, coupa sèchement le vieux chef en s'asseyant du bout des fesses sur le bord de son siège. Je n'ai pas soif.

S'asseyant à son tour sur le strapontin voisin, Zoppo esquissa un sourire de hyène. Ce genre de spectacle l'amusait beaucoup. Il avait toujours détesté Nardoni et, en ces temps où son jeune boss lui tenait la dragée haute, il prenait un véritable pied à se foutre ouvertement de sa gueule.

— Comme vous voudrez, Don Nardoni, répliqua Vito-Donato Scarlene, l'air indifférent. C'était pure courtoisie de ma part.

— Qu'est-ce que vous voulez cette fois ? coupa Nardoni, la voix mauvaise.

Il ne devait pas montrer sa trouille au fils Scarlene. Surtout devant ce pourri de boiteux. Question d'honneur.

— Rien. Presque rien, répondit l'Héritier en plongeant son regard mort dans celui du *capo*. Juste me venger.

Nardoni ressentit un coup au cœur. L'angoisse à fleur de peau, il questionna d'une voix changée :

— Vous venger ? De qui ?

L'Héritier laissa planer un lourd silence, avant de laisser tomber, sinistre :

— De Mack Bolan. De qui d'autre voulez-vous ?

Fabio Nardoni sentit tout son corps se crispier. Se venger de Mack Bolan ! Et c'était sur lui que ça tombait ! Sur lui qui ne pouvait rien refuser à ce petit trou du cul. Lui, le chef de la *Cupola*, maintenant aux ordres de ce blanc-bec sadique et paranoïaque ! Une histoire qui avait commencé quelques mois plus tôt et reposait sur un chantage très

simple, mais totalement imparable : Scarlene Junior avait en sa possession des documents prouvant d'obscures magouilles de Nardoni au détriment de la *Commissione*(1).

En attendant de trouver une solution à son problème, une solution « finale », comme il prenait plaisir à l'imaginer, « Medico » Nardoni était piégé et devait servir de couverture au fils Scarlene qui, digne héritier de son tordu de père, envisageait déjà une prise de pouvoir de la *Cupola*. Ainsi, le vieux mafieux assurait une sorte de « régence » et fournissait à Vittorio-Donato tous les appuis nécessaires auprès des chefs de *Cosa Nostra* pour servir aux ambitions démesurées de ce gamin bouffi d'orgueil visant encore plus haut que son père et qui, un jour, si personne ne le flinguait, rêvait de devenir le *capo di tutti capi*... avant – pourquoi pas ? – de chapeauter l'ensemble des organisations mafieuses du monde occidental.

— Je vois, soupira Don Nardoni de sa voix douce. Un tout petit service, en somme ?

Vito-Donato Scarlene détourna son regard et demeura silencieux un long moment, semblant perdu dans un profond rêve, avant de souffler d'une voix étonnamment songeuse :

— Ma vie est bien solitaire.

Depuis le massacre perpétré par ce grand Fumier de Bolan au cours d'une fameuse représentation du *Nabucco* de Verdi, depuis la mort de Don Solo Scarlene(2) et l'anéantissement de tous ses amis, le jeune Vito-Donato menait une existence de reclus. Ne quittant presque jamais la sinistre villa-forteresse des Scarlene, il vivait cloîtré, seulement entouré de sa vieille nourrice, Maria, de « Zoppo », de ses *soldati*, et de quelques domestiques sélectionnés par le boiteux. Une vie assurément surprenante pour un si jeune homme, mais la réflexion arrivait comme un cheveu sur la soupe et Don Nardoni, pressentant une embrouille, répondit prudemment :

— Je ne vois pas le rapport.

Le regard glacé de l'héritier des Scarlene se posa sur Don Fabio.

— Le rapport, c'est que, pour rompre ma solitude, vous allez devoir me rendre un petit service, Don Nardoni.

— Un... service ?

— Tout petit, tout petit, précisa l'Héritier. C'est presque trop simple pour un homme tel que vous.

L'embrouille se précisait, le *capo* en était convaincu. Mais déjà, Vito-Donato enchaînait :

— Il s'agit d'un voyage, Don Nardoni.

— Un voyage ?

Le jeune Scarlene hocha la tête.

— Un voyage. Celui d'une amie.

Et comme Nardoni ne comprenait visiblement rien, il ajouta comme

pour lui-même :

— Une amie qui vit très loin et que vous allez devoir faire accompagner jusqu'ici.

— Une amie à vous ?

Vito-Donato Scarlene ne répondit pas et Nardoni interrogea encore :

— Et... elle vit où, cette amie ?

— Vous le saurez en temps utile.

— Quand ça ? questionna le *capo* qui ne s'était pas attendu à pareille requête.

— Je vous l'ai dit, murmura l'Héritier en plantant son regard sans vie dans celui de « Medico », vous l'apprendrez quand ce sera le moment. Pour aujourd'hui, sachez seulement que cette personne est véritablement une amie très chère.

Il marqua un temps, ajouta en guise de conclusion :

— Une amie très... très chère.

L'avertissement était clair. Don Fabio Nardoni ignorait qui était cette mystérieuse amie, mais il savait maintenant une chose : Vito-Donato voulait absolument qu'il la lui amène. Aucune excuse n'absoudrait un échec éventuel. Et, c'était certain, cette requête était liée – par quel cheminement tortueux ? – à cette idée de vengeance sur la personne de Mack Bolan, l'assassin du clan Scarlene.

À cet instant, le *capo* comprit qu'il venait d'entrer dans un piège dont il aurait bien du mal à sortir vivant. Pris en tenaille entre l'Exécuteur et ce petit mégalomane fou furieux qu'était Vittorio-Donato, il lui faudrait beaucoup d'habileté et plus encore de chance pour ne pas y laisser sa peau. Désormais, la vengeance annoncée de Vito-Donato Scarlene passerait par lui, le patron de la mafia sicilienne, ficelé comme par les fils géants d'une monstrueuse araignée. Dans le combat qui s'annonçait, de Bolan, Scarlene le Petit et lui, il était sans conteste le plus puissant en apparence. Mais par ses magouilles passées – on ne vole pas dans la caisse de la Cupola impunément – il s'était mis dans les mains de son ennemi. Dans les emmerdes qu'il voyait poindre, il se demandait ce qu'il devait craindre le plus, de l'adolescent poussé en graine ou du justicier. Et, franchement, il n'avait pas le cœur à décider.

CHAPITRE II

— Suivante.

— C'est à toi. Bonne chance !

Betty Monroe se sentit poussée dans le dos. Derrière elle, Linda était sincère. D'autant qu'elle le savait, la production ne cherchait pas de Blacks. Si elle s'était présentée, c'était surtout pour accompagner sa copine. Pour la supporter, en quelque sorte. Deux mois seulement qu'elles se connaissaient et Betty savait déjà tout d'elle, de son très récent passé de délinquante, et de sa passion pour le cinéma néo-réaliste italien des années cinquante. Une belle gazelle noire, vraie mordue de *La Strada*, du *Voleur de Bicyclettes* et autres *Il Bidone*. Et en V.O. Même qu'elle avait appris le rital comme ça. Leur première rencontre avait eu lieu comme aujourd'hui, sur un casting. Une production minable, avec un scénario débile, où il était plus question de cul que de talent. Et surtout de figuration. D'ailleurs, elles avaient refusé toutes les deux. Roulottière émérite et ex-starlette porno, Linda Baxter préférait d'autres expériences et ce n'était certes pas le cul non plus qui avait effrayé la jeune Betty. Simplement, ayant abandonné le tapin grâce à sa rencontre avec un certain Mack Bolan(3), elle n'avait pas envie de refaire la pute, même devant des caméras.

Mack Bolan, qui était tout à la fois devenu pour elle une sorte de père adoptif, de grand frère, faute de mieux d'ailleurs car, s'il n'avait tenu qu'à elle...

Bolan à qui elle n'avait rien dit à propos de ces castings, et à qui elle voulait faire la surprise de sa réussite... un de ces jours.

— Suivante !

Le trio assis derrière les tables à tréteaux s'impatientait. Deux mecs et une nana style salope intello. À côté d'elle, une chaise vide. Avec sa croupe nerveuse dans la mini-jupe de stretch rose électrique, sa poitrine aiguë sous son T-Shirt vert grany smith, sa crinière de boucles auburn, ses taches de son autour et sur le nez, ses yeux d'émeraude insolents et ses baskets bleu lavande, Betty Monroe n'engendrait pas la mélancolie. Tout de suite, la salope intello lui jeta un sale regard, genre « c'est même pas la peine de continuer ». Mais Betty s'en foutait.

D'une démarche souple, décidée, et un rien provocante, elle arrivait déjà devant la table, plantant un regard de défi dans celui du mâle qui semblait être le chef. Le premier assistant, quoi.

— Salut, dit-elle.

Un simple petit sourire accompagné d'un mouvement gracieux du buste qui lui fit résolument tourner le dos à l'ennemie.

— Salut, répondit le deuxième mec, tandis que l'assistant s'emparait du press-book qu'elle venait de poser devant lui.

— Elle est majeure, cette jeune personne ?

Y avait plus qu'à espérer que la nana qui venait d'intervenir n'était pas la responsable du casting ! Sans même la regarder, Betty renvoya à l'adresse de l'assistant :

— Même majeures, y a des nanas qui paraissent encore jeunes.

Bon ! Elle n'allait pas se faire une copine.

Parmi les filles qui attendaient leur tour, il y eut quelques gloussements, par-dessus lesquels un franc aboiement de joie éclata, ricochant sur les verrières de la salle des congrès de l'hôtel où avait lieu le casting. Le rire de Linda. Une nature, Linda Baxter. Pas franchement la distinction, mais un sacré personnage. Un jour, elle crèverait l'écran, Betty en était sûre.

En attendant, c'était à elle de jouer. Maintenant, la jeune femme faisait semblant de s'intéresser au registre posé devant elle mais, à une certaine raideur de sa nuque, on sentait bien qu'elle bouillait de rage. Si elle avait le moindre pouvoir de décision, Betty n'aurait plus qu'à aller voir ailleurs. Mais à l'instant où elle nourrissait ces sombres pensées, elle vit du coin de l'œil un grand type brun en costume clair et au regard désabusé entrer dans la salle et venir s'asseoir sur la chaise vide. Après un regard circulaire sur le groupe de filles, il leva des yeux sombres et vaguement las sur Betty, s'emparant d'autorité de son press-book pour en consulter brièvement les photos. Aux mines des autres, Betty comprit tout de suite à qui elle avait affaire. Le *casting director*. La seule personne du groupe dont l'avis comptait réellement. Impressionnée malgré elle et sentant que sa chance venait peut-être d'arriver, elle changea subtilement d'attitude, et afficha un de ces petits airs sérieux qui caractérisent les vrais pros.

— Vous êtes majeure ?

La voix du type était rauque. Sensuelle. Et le regard qu'il dardait à présent sur Betty disait clairement qu'elle était à son goût.

— Si je n'étais pas majeure, répondit Betty, parfaitement décontractée, j'aurais présenté une autorisation parentale.

Bien sûr, elle n'était pas majeure, mais il s'en fallait de si peu... Et puis, au cours de ses galères passées, elle avait collectionné pas mal de faux papiers qu'elle conservait jalousement. De vrais bons faux documents, faisant état d'au moins une demi-douzaine d'identités

d'emprunt. De quoi vivre des tas de vies différentes, de quoi aussi se faire la belle à l'étranger, le cas échéant.

— Vous savez de quoi il retourne, comme job ?

Betty secoua la tête, faisant voler sa crinière de feu sous les spots de la salle.

— Je sais seulement que le tournage se fera en Europe et qu'on n'a pas été convoquées pour les rôles vedettes.

De nouveaux ricanements s'élevèrent dans les rangs des postulantes et Betty vit le *casting director* esquisser un sourire.

— C'est en débutant qu'on débute, fit-il fort judicieusement remarquer.

Cette fois, ce fut au tour de Betty de sourire. Le type ne lui plaisait pas vraiment, mais il avait tellement l'air de s'ennuyer qu'elle en eut presque pitié.

— O.K., dit-elle. Je demande pas mieux que de débiter.

Elle ignorait la moindre ligne du scénario et elle s'en fichait. Ce qu'elle Voulait, c'était faire du cinéma.

— Vous connaissez vos classiques ? questionna l'autre.

Betty se dandina d'un pied sur l'autre. C'était quoi, les *classiques* ?

— Pas tous, répondit-elle prudemment.

— Vous aimez la cuisine grecque ?

Betty Monroe ouvrit de grands yeux ravis pour questionner à son tour :

— Ça va se tourner en Grèce ?

Le *casting director* sourit.

— Je t'invite à dîner. Ce soir. Un restaurant grec de Palissades.

Betty en eut les jambes coupées et son cœur se mit à cogner très fort.

Cette fois, la chance était bel et bien là.

— Nous venons de nous poser à l'aéroport de Rome Fiumicino, il est 21 h 10 et la température extérieure est de dix-neuf degrés. Nous espérons que vous avez passé un agréable vol sur nos lignes et vous prions de conserver votre ceinture attachée, jusqu'à l'arrêt complet de l'appareil.

— C'est dingue !

Près de Betty Monroe, la jeune Linda trépignait de joie. Elle avait passé les trois quarts du vol Kennedy-Fiumicino, le nez littéralement collé au hublot. D'ailleurs, avec ses écouteurs de walkman dans les oreilles, c'est à peine si Betty lui avait adressé la parole deux ou trois fois. Même maintenant, alors que les roues du 747 avaient touché le sol et qu'on ne voyait plus que de vagues lumières éclairant des hangars, Linda n'arrivait pas à regarder ailleurs. C'était son premier voyage à l'étranger et elle ne l'oublierait jamais.

Elle n'oublierait jamais non plus qu'elle le devait à Betty.

Betty qui, à l'issue de ce dîner avec Bill, le *casting director*, et dans un éclair de génie, l'avait quasiment imposée à la production. Si Bill la voulait, il devait également engager Linda. Même si une Black n'était pas prévue au programme. Un coup de poker insensé, qui avait pourtant fonctionné. Linda ignorait si Betty avait dû coucher avec Bill pour obtenir ça, mais le résultat était là. Avec deux rôles à la clé. Deux vrais rôles. Petits, mais qui allaient enfin leur ouvrir toutes grandes les portes des studios. Et comme un bonheur n'arrivait jamais seul, leur première vraie expérience de comédiennes allait avoir lieu au pays du *belcanto* et de la douceur de vivre. En Italie !

En Italie, où elles venaient d'atterrir !

— C'est dingue ! répéta Linda. Complètement dingue !

Elle n'avait pas encore réussi à décoller le nez du hublot et l'appareil enfin immobilisé, c'était déjà la ruée dans les travées. Rangeant son walkman, Betty secoua sa copine :

— Magne ! Faut qu'on change du fric et qu'on trouve un taxi.

Heureusement, au cours de sa jeune existence dans le monde interlope, elle avait emmagasiné quelques rudiments d'italien, connaissances qu'elle venait de réviser durant le vol, en se passant des cassettes dans son walkman. Ça la changeait du rap mais, quand on veut réussir, il faut ce qu'il faut !

— Magne ! répéta-t-elle en poussant Linda vers la sortie. La gloire nous attend.

Un moment plus tard, ayant récupéré le gros sac à dos qui leur servait de bagage commun, elles franchissaient les contrôles à la vitesse grand V, avant de se retrouver dehors, noyées dans une foule compacte.

— *Shit* ! gémit Betty. On en a pour des heures !

Les taxis étaient rares et deux avions avaient craché leurs passagers en même temps, dont un flot de pèlerins australiens, chargés comme des baudets. Attirant Linda à l'écart, Betty recommanda :

— Attends-moi là avec le sac.

Elle avait repéré l'accès routier par lequel arrivaient les taxis. Avec son T-shirt vert fluo trois tailles trop petit et son jean collant comme un gant, c'était bien le diable si elle n'arrêtait pas un chauffeur au vol. Elle tourna à l'angle d'un bâtiment, vit deux taxis déboucher de la rampe, se dit que c'était gagné. Mais alors qu'elle levait le bras en prenant soin de bien cambrer la croupe, il y eut un bruit de moteur derrière elle et une grosse voiture noire surgit, portière arrière ouverte. Betty sentit une présence dans son dos et, au même instant, elle fut catapultée dans l'ouverture béante.

— Hé ! cria-t-elle. Qu'est-ce que...

Elle voulut se débattre, se cassa un ongle sur un montant de

portière, se retrouva à plat ventre sur une banquette, parvint à envoyer ses griffes dans la figure du type qui plongeait sur elle, perçut un grognement, puis un claquement de portière.

— Hé ! cria-t-elle encore. Vous allez...

Stoppant net les mots dans sa bouche, un chiffon à l'odeur écœurante lui écrasa le nez. Elle ressentit une impression de flou, perçut vaguement un grondement de moteur, éprouva un début de nausée et plongea enfin dans un gouffre sans fond.

Sans avoir rien compris.

CHAPITRE III

— Qu'est-ce qu'il fout, ce Panaméen de mes deux !

Jack Manavela était connu pour deux choses. Sa mémoire et son impatience. Il se souvenait de toutes les crasses qu'on lui faisait et les comptabilisait à coups de flingue et, d'autre part, il avait les contretemps en horreur. Les « latinos » avaient beau être connus pour leur sens élastique de la ponctualité, ce Panaméen de merde était en train de se foutre de lui. Presque trois quarts d'heure qu'il poireautait devant son orangeade, au bord de cette piscine écrasée de soleil. À Miami, il faisait une chaleur de four et malgré l'ombre des palmiers, malgré celle de la terrasse couverte où ils étaient attablés, Manavela et Gilardi, son *consigliere*, transpiraient à grosses gouttes. Quant aux trois « baby-sitters » de l'équipe admis chez Baranza, ils fondaient littéralement, juste à la lisière de la zone ensoleillée de la terrasse, observés par les innombrables *sicarios* du Panaméen qui s'étaient répartis dans le parc.

— Trois quarts d'heure ! gronda Manavela en consultant sa montre pour la énième fois.

Il bouillait littéralement de rage. Il n'y avait que ces empaffés de narcos pour se foutre du monde comme ça. Pleins de fric, arrogants et protégés par de véritables armées de *pistoleros*, ils ne craignaient personne. Pourtant, celui-là n'était pas un ténor. Rien qu'un petit exploitant de troisième zone. Seulement, il venait traiter au nom du cartel le plus puissant du pays. Une sacrée carte de visite et un marché portant sur plusieurs tonnes de cette nouvelle héroïne qui se cultivait maintenant en Amérique Centrale. Après le coup de force US qui avait vu la chute de Noriega, les narcos panaméens avaient joué le profil bas, cherchant à se faire oublier. En réalité, les barons des cartels s'étaient discrètement réorganisés, multipliant les micro-exploitations sur le terrain, et ventilant leurs devises sales sur une multitude de nouvelles sociétés écrans réparties sur toute la planète. Résultat : Panama était en passe de rivaliser avec les plus gros cartels sud-américains, notamment avec ceux de la Colombie voisine. Le monde évoluait. D'ailleurs, depuis la dernière guerre des familles latinos de

Miami, orchestrée par le grand Fumier, les restructurations avaient été bon train de ce côté aussi de l'Amérique. Peu à peu étouffés ces derniers temps par les cubains, portoricains et autres jamaïcains, les italos s'étaient retrouvés presque inexistants en Floride, mais, après le blitz de ce salaud de Bolan sur l'Alabama(4), les choses s'étaient quelque peu rééquilibrées. L'échec de la mise en place d'une nouvelle plate-forme mafieuse à Montgomery, avait redonné à Miami tout son intérêt stratégique. Notamment dans les secteurs des jeux, des boîtes et du racket. Restait à refaire surface dans le domaine des stups. Et ça, Manavela s'était juré de le réussir.

D'où ce contact avec le représentant des cartels panaméens.

— Le voilà, patron.

Paolo Gilardi venait de voir la porte du grand living-terrasse s'ouvrir derrière Manavela. Un type court sur pattes, vêtu d'un complet clair et les yeux dissimulés derrière des lunettes de soleil avait fait son entrée, encadré par une demi-douzaine de *sicarios* aux mines de flingueurs de cinéma des années 30 : José Baranza et ses gardes du corps. Juste derrière Baranza, marchait un type filiforme au faciès boutonneux, arborant de grosses lunettes de vue et portant un attaché-case en croco. D'une démarche rapide et chaloupée, l'émissaire panaméen foula le grand tapis d'Orient qui couvrait le dallage hollywoodien du living, émergea sur la terrasse, suivi comme son ombre par le grand boutonneux. Comme par magie, tous les *pistoleros* qui patrouillaient dans le parc avaient jailli des bosquets, antennes de talkie-walkie déployées, mains prêtes à saisir les crosses des armes dépassant des vestes, couvrant du regard chacun des flingueurs de l'italo-américain. D'un signe discret, ce dernier calma ses gars, tandis qu'avec une emphase toute latine, Baranza lançait d'une petite voix de tête en s'adressant aux siens :

— Sages, vous autres !

On aurait dit qu'il parlait à ses chiens. Aussitôt, les crosses disparurent sous les vestes refermées et, tandis que Baranza s'avancait vers Manavela, tout sourire sur ses grosses lèvres presque brunes, le boutonneux posa l'attaché-case sur la table, près de la carafe d'orangeade.

— *Amigo* ! s'exclama le Panaméen en étreignant vigoureusement Manavela qui s'était levé. Pardon pour ce retard. Les affaires, vous comprenez.

L'italo comprenait surtout que ce petit salaud se foutait de sa gueule mais, déjà, José Baranza s'inquiétait :

— On vous a servi de l'orangeade !

Se tournant vers la maison, il hurla de sa désagréable voix de tête :

— Pablo ! Apporte le champagne, abruti ! Et pas n'importe quoi ! Celui que je réserve aux amis, le Dom Pérignon 82 !

— En principe, ironisa froidement Manavela, le champagne, c'est pour sceller un accord. Nous, on a encore rien conclu.

Le Latino balaya l'objection d'un revers de sa main grassouillette où brillait une énorme émeraude.

— Mais, *amigo*, c'est comme si c'était fait ! Vous ne pourrez qu'être satisfait de nos propositions, nos prix sont les plus bas du marché.

C'était presque sûrement vrai. Dans leur soif de piquer les billes aux Colombiens, les gens de Panama allaient sans aucun doute consentir des tarifs discount.

— Ah, voilà ! s'exclama encore le Panaméen en voyant déboucher un petit gros en livrée. Le breuvage des dieux !

Le col de la bouteille dépassait d'un seau à glace en argent massif. Sur le plateau, deux coupes seulement. *Consiglieri* et *soldati* se contenteraient de la bière apportée par deux autres domestiques. Avec des gestes sûrs, Baranza fit sauter le bouchon du Dom Pérignon, emplît les coupes en laissant échapper un soupir à fendre l'âme.

— Heureusement qu'il reste les bonnes choses, *amigo*. Parce que les affaires, elles sont plutôt dures, en ce moment.

C'était à la fois vrai et faux. Vrai parce que la concurrence était féroce, faux, parce que l'Occident consommait de plus en plus de drogue. Notamment les États-Unis, où la proportion des jeunes touchés par ce fléau ne cessait d'augmenter. Un mal que personne ne semblait plus en mesure de vaincre. À terme, on imaginait presque voir la demande dépasser l'offre, tant le nombre de candidats au stup-suicide se multipliait.

— À l'amitié, *amigo*, s'exclama le Panaméen en élevant sa coupe dans le soleil. Buvons une première fois à l'amitié. Après, on boira à notre accord.

Manavela sirota une gorgée, hocha la tête d'un air appréciateur, puis, fixant l'attaché-case d'un regard gourmand, il questionna :

— Les échantillons ?

Baranza laissa échapper un petit rire entendu, acquiesça en apostrophant le boutonneux :

— Ouvre ça, toi.

L'interpellé se pencha sur la serrure codée du bagage, tourna les molettes chiffrées, souleva enfin le couvercle, mettant à jour plusieurs dossiers cartonnés qu'il déposa sur la table, avant de s'affairer sur le revêtement intérieur de la mallette. Un instant plus tard, le fond de celle-ci se soulevait, révélant quatre petits sachets en plastique transparent. Dedans, rien que de la poudre blanche. Professionnel en diable, le Panaméen incisa les quatre sachets de la pointe d'un canif puis, tendant ce dernier à Manavela, il commenta en désignant deux premiers sachets :

— Ceux-là, c'est la coke. Indice de pureté moyen dans le premier,

indice extra dans le deuxième.

Puis désignant les deux autres paquets, il ajouta :

— Pour l'héroïne, mêmes indices de référence. Après votre test, vous pourrez conserver les sachets choisis et en comparer le contenu avec la future livraison.

Manavela interrompit le bavard :

— On avait parlé de remise sur les quantités.

— *Si, si, amigo !* Mais faites d'abord vos choix. Nous fixerons les prix ensuite.

Manavela adressa un signe à son *consigliere*. Celui-ci attrapa son propre attaché-case posé près de sa chaise, l'ouvrit, mettant à jour une batterie de fioles et divers accessoires. Il ouvrit les flacons, versa quelques gouttes des mystérieux liquides qu'elles contenaient sur des plaquettes en verre, puis, ayant prélevé un peu de poudre dans chaque sachet, il déposa ses échantillons sur les plaquettes. S'emparant alors de quatre languettes de papier réactif, il en plongea les extrémités dans les mélanges, avant de les exposer enfin à la vue de tous. Manavela se pencha, observa les réactions colorées des languettes, hocha enfin la tête en grommelant :

— Ça paraît O.K.

— Mais *c'est* O.K. ! corrigea le Panaméen en s'esclaffant de bonheur. C'est la meilleure qualité, *amigo* !

— Et pour les prix ?

Baranza ôta ses lunettes de soleil, se mit à rouler de gros yeux de moribond en portant la main à son cœur, l'air de souffrir énormément. Enfin, dans un gémissement à arracher des larmes, il lâcha :

— Moins dix pour cent au quintal du prix plancher ! C'est tout ce que je peux faire, *señor*.

— Moins quinze, dit l'autre d'une voix douce.

Baranza se redressa, horrifié.

— *Amigo* ! Vous voulez me faire tuer !

— Moins quinze, ou rien n'est fait, trancha Manavela en quittant sa chaise dans une attitude définitive.

Instantanément, il y eut des raideurs dans les rangs des flingueurs. De part et d'autre, les mines s'étaient subitement tendues, mais les mains étaient encore sagement inertes. Grimaçant, Baranza remit ses lunettes en soupirant :

— Je ne peux prendre une telle décision. Je dois aviser mes patrons, mais je ne pense pas qu'ils puissent descendre si bas. D'autres sont plus généreux que vous, *amigo* !

— Avisez, renvoya Manavela, parfaitement calme. Mais vite. Nous ne sommes pas les seuls acheteurs, mais les Panaméens ne sont pas les seuls exploitants du marché.

Dans le même temps, il avait fait signe à son *consigliere* qui avait

déjà refermé son attaché-case et se levait à son tour. Baranza sauta littéralement sur place en recommandant d'un ton pressé :

— Un instant, *señor*. Juste un coup de téléphone.

— O.K. fit l'italo. Allez téléphoner.

Il connaissait les marges de manœuvre classiques de ce type de tractation et savait pertinemment que Baranza pouvait décider seul. Mais, avec les Latinos, cette comédie faisait partie du système et il fallait se résigner. D'ailleurs, la « communication » fut de courte durée. Deux minutes plus tard, Baranza réapparaissait, tout sourire aux lèvres.

— Vous êtes décidément un redoutable businessman, *señor* Manavela, dit-il, l'air vaincu. Mes patrons sont d'accord... pour treize pour cent de remise.

Le fameux principe de la poire en deux. Cela aussi faisait partie du rite et Manavela en avait tenu compte.

— Ça va, grogna-t-il. On marche sur les quantités évoquées l'autre jour. Pour la livraison, on étale comme prévu.

— *Si, si*, soupira Baranza en attrapant la bouteille de Dom Pérignon dans son seau. *Si, amigo !* Maintenant, buvons aux affaires.

Manavela se laissa servir, remerciant en espagnol :

— *Con mucho gusto, amigo.*

Ils choquèrent leurs coupes, Baranza éleva la sienne devant ses lunettes de soleil et, sans cesser de sourire, il ajouta :

— Buvons aussi à l'amitié !

À cette seconde, dans un petit bruit étrange, sa coupe explosa, le verre gauche de ses lunettes solaires aussi et, dans un jaillissement du breuvage doré, son gros œil rond parut aspiré vers l'intérieur de son crâne. Simultanément, l'arrière de sa tête parut se disloquer, entraînant vers l'arrière des choses grisâtres et sanguinolentes.

Et beaucoup de sang.

CHAPITRE IV

« Buwons aussi à l'amitié. »

Les dernières paroles de José Baranza résonnaient encore dans les écouteurs de Mack Bolan. Des paroles qui avaient pris l'aspect d'une étrange oraison funèbre.

Même après des années de violence et un nombre impressionnant de cadavres mafieux à son actif, l'Exécuteur restait surpris de la simplicité de la mort. Encore une fois, posté dans le grenier de cette villa de location où il avait établi sa planque, il lui avait suffi de placer la petite croix du réticule de visée sur la cible, et d'exercer une légère pression de l'index sur la queue de détente de la Marlin 444. Le temps d'un éclair et d'un sursaut de l'arme, la cible avait disparu de la lunette de visée, avant d'y réapparaître... transformée. La coupe de champagne avait disparu, un des verres des lunettes noires aussi et, dans la face rendue clownesque par le choc et l'effet de surprise, un œil semblait avoir été aspiré à l'intérieur de la tête. Une tête rejetée en arrière, avec les cheveux comme figés dans le mouvement, et cette espèce de gerbe rouge et furieuse qui jaillissait de l'arrière du crâne. On aurait dit un tableau surréaliste, un instantané statufié par la pellicule, une vie en suspension.

Mais c'était déjà la mort.

Mack Bolan le savait, José Baranza était mort. Même s'il était encore debout, même si une dernière expression s'accrochait encore à ses gros traits olivâtres de Latino. Mack Bolan connaissait les dégâts causés par la terrible munition de la Marlin. Sous le crâne éclaté du Panaméen, il y avait maintenant toute une partie de la cervelle réduite en bouillie. À une telle vitesse, l'onde de choc, le mouvement déformé de la balle et les morceaux d'os qu'elle avait emportés à sa suite étaient autant de facteurs de détérioration. Encore debout, Baranza était bien mort.

Mais pas les autres.

Tous ces autres qui, le premier instant de saisissement passé, paniquaient comme des guêpes dont le nid aurait été attaqué. Les flingues étaient apparus comme par magie et, dans la lunette de visée de la Marlin, la face anguleuse de Manavela venait de s'inscrire,

crispée par la tension. Toujours aussi sûr et calme, l'index de l'Exécuteur commençait à peser sur la détente quand, soudain, la face de l'italo disparut. Deux flingueurs avaient bondi sur leur boss et l'avaient couché brutalement au sol. Des pros. Tandis que les calibres se matérialisaient dans leurs poings, Manavela parvenait à rouler sur le côté, à l'abri d'un des piliers de la terrasse. Bolan ne perdit pas de temps avec lui. Coup sur coup, son index avait enfoncé trois fois la détente de la carabine. Grâce au réducteur de son spécialement adapté pour elle par les soins de Herman Schwarz, on n'entendit que trois sons étouffés, des bruits ridicules comparés à la puissance du recul de l'arme. Bien sûr, l'usage d'un réducteur de son avait tendance à amoindrir la précision d'un tir à longue distance, mais l'Exécuteur avait trop l'habitude de ce travers pour ne pas en avoir tenu compte. Et il avait précisément loué cette villa en fonction des critères imposés : distance optimale, discrétion des lieux, situation par rapport à la propriété de Baranza et moyens de repli d'urgence en cas de nécessité.

— Bordel de bordel, butez-moi ces empaffés !

Dans les écouteurs du canon acoustique toujours en batterie, l'exclamation paniquée de Manavela avait vibré comme un appel au secours. Pas plus que ses porte-flingues et ceux de feu Baranza, il ne comprenait ce qui se passait. Les trois gardes du corps visés par l'Exécuteur venaient de s'effondrer juste devant lui, l'éclaboussant de leur sang et encore animés de brefs mouvements convulsifs. De par la vue plongeante qu'il avait sur le parc de la propriété du Panaméen, l'Exécuteur dominait parfaitement les opérations. Il tira encore trois fois, culbutant trois autres *sicarios*. Puis, changeant de chargeur, il visa ensuite deux têtes, les fit aussitôt éclater comme des pastèques.

— Où ils sont, ces fumiers ? Où ils sont ?

Dans les écouteurs du canon acoustique, la voix de Manavela montait maintenant vers l'aigu.

Dans la lunette de visée, l'Exécuteur n'apercevait que ses pieds. D'où il était, il ne pourrait le tirer que si l'autre changeait de position ou s'il cherchait à s'enfuir. Ce qui semblait hors de question dans l'immédiat. Le pourri n'était pas stupide et rien ne le ferait bouger pour le moment. Plus exactement, tant que l'Exécuteur ne l'aurait pas vraiment décidé. Pour l'instant, il était encore occupé avec ses *soldati* et les *pistoleros* de Baranza. Des flingueurs qui avaient cessé de s'agiter et qui commençaient à établir des planques derrière les troncs des palmiers. L'un d'eux s'était même jeté dans un massif d'hibiscus et, par instant, l'Exécuteur apercevait une partie de son visage ou le canon de son gros Colt 357 Magnum chromé entre les fleurs.

C'en était presque comique.

Bien sûr, une fois l'objectif et ses cibles localisés, le guerrier solitaire

aurait tout aussi bien pu utiliser la formidable puissance de feu de son char de guerre pour éliminer les deux bandes mafieuses. Il lui aurait alors suffi de les attendre n'importe où et d'envoyer une ou deux roquettes sur leurs belles Cadillac blindées. Mais de telles occasions ne se décrètent pas. Et puis, la Floride n'est pas exactement un désert et, aux yeux de l'Exécuteur, la moindre vie innocente était mille fois plus importante que la mort d'un pourri. Dans ces conditions, il valait mieux garder la grosse et très coûteuse artillerie du mobil-home pour des opérations de grande envergure. D'ailleurs, l'Exécuteur ne rechignait pas à revenir aux bonnes vieilles méthodes des débuts de sa guerre.

Des blitz au cours desquels il avait souvent pris des risques insensés, et où le panache et le défi avaient droit de cité. Il aimait aussi ces duels d'homme à homme où la mort pouvait le frapper à tout instant, lorsqu'il ne pouvait pas déplacer le formidable, mais très repérable, arsenal roulant que constituait le char de guerre. Où qu'on se trouvait dans le monde, les polices des frontières n'étaient pas toutes composées de fonctionnaires négligeant, et nombre d'entre eux savaient discerner un lance-missiles d'un sèche-cheveux. Pourtant, l'acquisition de cette nouvelle forteresse mobile n'avait pas été décidée à la légère par l'Exécuteur. Les mafias d'aujourd'hui n'avaient plus grand-chose de commun avec celles du passé. Les masses de fric qu'elles récoltaient, notamment sur le trafic des stupéfiants, leur permettaient d'acquérir de véritables arsenaux et, que ce soit en Sicile, aux États-Unis, dans le Sud-Est asiatique ou en Amérique Latine, les cannibales de cette fin de siècle pouvaient déclencher de vraies guerres, ou tenir des sièges illimités contre les autorités. Ils pouvaient donc aussi tenir tête à cet ennemi juré, ce croisé du bien, ce guerrier fou qui, depuis des années déjà, leur avait déclaré une guerre sanglante : Mack Bolan, le grand Fumier.

— Hé ! interpella soudain Manavela, qui vous êtes ! Que cherchez-vous à faire, avec ce merdier ?

La lunette de visée de la Marlin était revenue sur le nouveau petit *capo* de la famille sicilienne locale, et l'Exécuteur ne voyait toujours que ses pieds. Une ombre de sourire aux lèvres, il fit revenir la lunette sur le flingueur planqué dans les hibiscus, reposa doucement son index sur la détente et, cadrant les quelques centimètres carrés du front du type dans son réticule, il tira. Dans la lunette revenue en place après le recul, il vit que la tête avait disparu et que le vert des feuilles du massif était taché de rouge. Un rouge qui n'avait rien de commun avec celui des fleurs.

— *Shit !* cria une voix. Ils ont eu Mario !

Le type venait d'avancer la tête derrière son tronc de palmier, tendant le cou pour essayer de voir quelque chose. Instantanément, le

croisillon de la visée était venu se positionner sur sa tempe. Bolan enfonça de nouveau la détente, l'arme sauta, sa crosse secoua son épaule et là-bas, le côté gauche de la tête de l'imprudent explosa dans un jaillissement pourpre. Son corps partit sur le côté, s'affala sur la pelouse en lâchant un petit Ingram au chargeur de 25 cartouches. Dans la foulée, son copain le plus proche s'égosilla :

— Ils sont là-bas !

Dans la lunette de visée, l'Exécuteur avait surpris la vision d'un bras armé, tendu dans sa direction. À cette seconde, une autre voix renvoya, en anglais :

— Le salaud est tout seul ! Un *sniper* ! Là-bas, dans la baraque !

Il était repéré. Dans ces conditions, plus question de faire dans la dentelle. Déposant la Marlin sur le plancher, il ouvrit une longue housse en skaï, découvrant trois tubes verdâtres, dont un, muni d'une poignée détente et d'une lunette de visée, portait l'inscription B.300 en noir : un lance-roquettes individuel.

Une arme israélienne de calibre 82 mm, dont la charge pouvait traverser un mur de béton ou l'acier d'un blindé léger. Dans la housse, il y avait deux charges. L'Exécuteur en engagea une dans le tube, épaula l'ensemble, effectua sa visée et déclencha la mise à feu. L'engin eut un sursaut, une langue de feu jaillit du tube et, deux cents mètres plus loin et dans une trajectoire parfaite, la roquette alla frapper de plein fouet le pilier derrière lequel Manavela se planquait. Cela fit une explosion sourde, une boule de feu intense envoya des éclats de maçonnerie partout puis, tandis que tout un pan du toit de terrasse s'effondrait, un nuage de poussière grise s'abattit sur le théâtre des opérations. Au même moment, telles des mouches affolées, *soldati* et *pistoleros* rescapés jaillirent de leurs cachettes, tirant tous azimuts, oubliant la plus élémentaire prudence. Et ce qui devait arriver survint. Un des deux flingueurs de Manavela encore vivants écopa un pruneau en plein cœur et, tandis qu'il s'effondrait, son copain qui avait cru à une attaque ennemie ripostait derechef. Par trois fois, son Beretta 93 R réglé sur le mode rafale cracha ses 9 mm dévastatrices. Le *sicario* qui avait abattu son copain en prit une dans le ventre, une en plein plexus et la troisième à la naissance du cou, arrachant les ligaments du trapèze dans sa course folle. La douleur fut telle que le flingueur poussa un hurlement aigu. Dans un réflexe, il avait levé le canon de son Ingram, mais alors que son index allait ré-enfoncer la détente, le *soldato* lui fit éclater la tête d'une deuxième mini-rafale. Ce qui n'arrangea rien. Immédiatement pris pour cible par la demi-douzaine de Latinos, il se mit à danser comme un fou sous la multitude d'impacts. Un feu d'enfer entièrement concentré sur lui, comme s'il avait été responsable de la mort de Baranza.

Ce n'était pas son jour de chance.

De son perchoir l'Exécuteur, ayant suivi la scène à la jumelle, reporta son attention sur la terrasse. À la place qu'avait occupée Manavela, il ne restait plus qu'une chaussure pleine de poussière, de laquelle émergeait une moitié de jambe. Et, tout autour, du sang et des lambeaux informes. Manavela exit.

Délaissant les jumelles, Bolan ré-empoigna la Marlin, y engagea un nouveau chargeur et, toujours aussi calmement, il commença à éclaircir les rangs ennemis. Au passage, deux crânes s'ouvrirent sous la poussée des terribles ogives chemisées, une rose de sang presque noir jaillit d'un cœur perforé et quelques poumons se dégonflèrent précipitamment par des orifices improvisés. Un des *pistoleros* tira au jugé une rafale en direction de la cache de Bolan et mourut presque aussitôt, l'œil droit explosé par le tir de la Marlin. Soudain, quatre types habillés de clair surgirent de derrière la villa de Baranza, flinguant n'importe comment, hurlant des ordres contradictoires et cherchant à comprendre ce qui se passait. Les troupes de Manavela restées à l'extérieur réagissaient enfin, avec beaucoup de retard.

Un petit sourire glacé erra fugacement sur les lèvres de l'Exécuteur. Ceux-là venaient se faire buter à domicile. Détournant le canon de la Marlin de quelques degrés et engageant un chargeur plein, il lâcha coup sur coup quatre projectiles. Là-bas, les quatre imprudents parurent brusquement repoussés par des forces invisibles et, quasiment en même temps, ils lâchèrent leurs P.M. pour s'écrouler dans l'herbe dévastée de la pelouse. D'un dernier chargeur, il coucha ce qui restait de *pistoleros* encore debout et cueillit le dernier alors qu'il essayait d'escalader le grillage du fond du parc. Dans un dernier sursaut, le type chercha à lui envoyer une rafale, reçut une ultime ogive en plein front, sursauta comme sous le coup d'une formidable décharge électrique, avant de s'immobiliser entre ciel et terre, suspendu au grillage par une de ses mains coincée dans les mailles.

Le blitz était terminé.

Un mini-blitz exécuté par l'Exécuteur sur la Miami mafieuse renaissant de ses cendres dans le but de déstabiliser ceux qui espéraient reprendre les affaires en main. Bolan avait depuis longtemps constaté que la Pieuvre, telle l'hydre, se reconstituait aussi vite qu'on lui avait coupé un membre. Si ces messieurs pensaient jouer aux quatre coins tranquillement sous prétexte que l'Exécuteur venait de tourner le dos, ils allaient devoir déchanter. Avec l'affaire Manavela-Baranza, ils avaient désormais de quoi se faire du mouron. Cela ferait trois fois que la tornade passait sur la Floride. Trois blitz en à peine plus de trois mois, d'aucuns auraient longtemps du mal à s'endormir ! Satisfait, Mack Bolan remisa le B 300 dans sa housse, rangea la Marlin dans la sienne. Inutile de traîner dans le secteur, l'explosion de la roquette avait dû ameuter toute la ville et, dans une

minute, une armée de flics allaient débarquer. Ses sacs à l'épaule et seulement armé du sinistre Beretta 92 F à réducteur de son, il quitta le grenier. Une minute plus tard, alors que résonnaient au loin les premières sirènes de police, il retrouvait le char de guerre stationné dans une ruelle proche et fermait la portière latérale dans son dos.

Son troisième char de guerre, conçu et fabriqué par les meilleurs cerveaux en armement, mais revu et aménagé par le génial « Gadgets », son ami des premiers temps. Herman Schwarz qui, actuellement, reposait ses neurones à la pêche, quelque part du côté des grands lacs.

Sitôt dans le module opérationnel, le regard de l'Exécuteur fut attiré par le signal lumineux du radiotéléphone embarqué. Un appareil relié aux circuits satellites des télécommunications internationales. Un radiotéléphone équipé d'un répondeur-enregistreur, ainsi que de plusieurs sécurités, dont le fameux *scramble*, le brouilleur qui permettait de parler en toute discrétion. Un appel avait été enregistré. Bolan s'installa sur le siège de la console technique, alluma machinalement une cigarette, fit revenir la bande en arrière, effleura la touche digitale d'écoute. Après un bip sonore, une voix s'éleva dans le module. Une voix féminine aux intonations inquiètes. Aussitôt l'Exécuteur eut l'esprit en alerte.

— *Mister Bolan, je suis Linda Baxter, une copine de Betty Monroe.*

CHAPITRE V

Il faisait nuit et un temps de chien régnait sur Fiumicino International. Une pluie fine et grasse tombait, qui pénétrait partout et qui formait des halos laiteux autour des hauts réverbères futuristes des parkings de l'aérogare. Comme à son habitude, Mack Bolan n'avait que son sac de voyage pour seul bagage. Un sac si peu encombrant qu'il avait pu le conserver en cabine. Échappant ainsi à l'attente des bagages, il passa le contrôle sans problème, recevant même le sourire éblouissant d'un douanier du beau sexe qui ressemblait à Ornella Muti, et qui lui souhaita d'une voix sensuelle :

— *Benvenuto a Roma, signore.*

Sans même faire mine de s'intéresser à son sac de voyage. Si elle l'avait ouvert, elle n'y aurait rien trouvé de compromettant. Une Japy portative – dans laquelle était dissimulé le merveilleux petit pistolet baptisé *The Snake*, par Herman Schwarz –, et deux paquets de biscuits, savant mélange de semtex et de quelques autres ingrédients particulièrement explosifs. Une autre invention du génial Herman. Un explosif au pouvoir brisant redoutable et presque silencieux, qui pouvait se façonner comme une pâte à biscuit et qui en avait même le parfum. Il suffisait ensuite de l'enduire d'un produit durcisseur, de la colorer et de la conditionner dans l'emballage idoine, pour que l'illusion soit presque parfaite. Suffisamment en tout cas pour un contrôle de routine. Depuis les grandes vagues terroristes des dernières années, il n'était en effet plus possible de voyager avec le moindre canif. Heureusement, Herman Schwarz Gadgets avait des idées. Il avait même mis au point un nouveau système de mise à feu. Des bâtons explosifs sous forme d'innocentes piles de 1, 5 volt. Il suffisait de les enfoncer dans la pâte et de les activer à distance à l'aide d'un « briquet » à infrarouges prévu à cet effet.

Ces petites tracasseries des contrôles n'avaient pas empêché Bolan de porter sa guerre aux quatre coins du monde, partout où la pieuvre étendait ses tentacules. Car tel le sphinx renaissant de ses cendres, qu'elles s'appellent *Cosa Nostra*, *Camorra*, *N'drangheta*, *Sacra Corona Unita*, *Triades* ou autres *Yakuzas*, les mafias qui gangrènent chaque

jour un peu plus la planète n'étaient pas près de disparaître. L'Exécuteur connaissait la vanité de sa croisade. Lucide, il savait que jamais il n'arriverait à éradiquer le mal à lui tout seul. Mais il savait aussi que certaines idées ne devenaient grandes qu'à force d'acharnement. Un jour, passant outre les belles résolutions humanitaires, les gouvernements, aiguillonnés par les opinions publiques excédées, déclencheraient une vraie guerre. Une guerre totale et à l'échelle planétaire, seul espoir de voir le monde du crime organisé s'écrouler enfin. En attendant, aidé parfois de certains fidèles comme Hal Brognola le fédéral, Herman Schwarz l'inventeur, Jack Grimaldi le pilote, Blancanales, ou la petite troupe des Rats de Philadelphie, Mack Bolan restait seul dans son combat, lancé corps et âme à l'assaut du monstre. Et tous les mafieux du monde avaient entendu prononcer son nom. Et tous les *amici* de la planète rêvaient de le voir écorché vif.

Car l'Exécuteur ne lâchait jamais sa proie. Depuis le drame qui avait anéanti sa famille à la suite d'une écœurante combine mafieuse, chaque seconde de son existence n'était plus habitée que par une seule pensée : tuer, tuer encore et encore, anéantir tout ce qui touchait à la mafia. Depuis ce jour maudit, sa vie n'était plus qu'une folle et incessante traque, jalonnée de cadavres glacés et de torrents de sang.

Contrôlant instinctivement ses arrières, Mack Bolan était arrivé devant les toilettes. Il trouva une cabine libre, s'y enferma, ouvrit son sac, y préleva la fameuse petite Japy portable et, démontant celle-ci, entreprit d'en extraire les pièces éparses du *Snake*.

En quelques gestes simples et en une poignée de secondes, Bolan avait bientôt terminé son remontage et, dans sa main, une arme de poing redoutable s'était matérialisée.

Un pistolet automatique, mais d'un calibre peu ordinaire de 4,7 mm. Avec ses cinq éléments séparés, jusqu'alors dissimulés dans les entrailles de la Japy, et maintenant parfaitement ajustés. Un petit automatique, compact et léger, composé d'une crosse moulée d'une seule pièce, d'un pontet, d'une queue de détente et d'une carcasse en deux éléments. Ensemble fabriqué dans une matière combinée de plastique, de carbone et de kevlar. Seuls, les ressorts de l'arme et ceux du mini-chargeur en plastique, ainsi que le surprenant bloc chambre-canon de deux pouces étaient en acier. Aux rayons X des contrôles classiques, ces éléments séparés se fondaient parfaitement dans le puzzle mécanique de la machine. Y compris le long tube en acier d'un réducteur de son habilement maquillé dans le rouleau de frappe.

Un beau bluff.

Évidemment, malgré les dix coups de son minuscule chargeur, il ne s'agissait que d'une arme de secours. Efficace, certes, mais un peu légère pour un vrai blitz. En principe, dans quelques heures et grâce

aux indéfectibles et mystérieuses « amitiés » volantes de Jack Grimaldi, le nouveau char de guerre serait acheminé à Rome par Jumbo-Cargo US. Il atterrirait à l'aéroport de Ciampino, où il serait discrètement remisé dans un entrepôt de transit contrôlé par un autre « ami » de Grimaldi. Il suffirait ensuite à Mack Bolan de le récupérer, contre la remise d'une enveloppe pleine de petits « remerciements » en forme de beaux billets verts.

En principe.

Car, malgré ses solides amitiés internationales, Jack Grimaldi ne pouvait jamais garantir la bonne livraison d'une marchandise si spéciale et pas vraiment discrète. L'Exécuteur, dans le cas où le mobil-home ne parviendrait pas jusqu'à Rome, serait obligé de tester les canaux locaux du marché parallèle de l'armement, avec ce que cela comportait de risques et de dépenses supplémentaires.

— *Albergo Quattro Fontane*, vous connaissez ?

Vaguement dépité par ce touriste qui semblait se débrouiller si bien en italien et qu'il ne pourrait donc pas « promener » à sa guise, le chauffeur du taxi dans lequel il venait de s'engouffrer grommela :

— *Si, signore*. Je connais tous les hôtels de Rome.

Bolan hocha la tête en claquant la portière. Son idée était de laisser son sac à l'hôtel réservé depuis New York, avant d'entreprendre quoi que ce soit. Il insista :

— Et *L'Angelo*, vous connaissez aussi ?

— *Si, signore !* s'exclama cette fois le chauffeur en démarrant comme pour un Grand Prix.

Agitant sa tête chevelue et coiffée comme un O-Cédar, il ajouta, visiblement ragaillardi par cette destination nettement plus « touristique » :

— *Si !* Je connais aussi. À *L'Angelo*, il y a de belles filles ! L'amour, *signore !* Toujours l'amour !

Bolan esquissa une grimace. Il connaissait ce night de Trastevere de réputation et savait qu'il s'agissait surtout d'un beau repaire de marginaux et de drogués de tous poils. En matière d'amour, on était sûr d'une petite prime en plus, le sida. Mais dans son message laissé sur le répondeur du char de guerre, c'est là que Linda Baxter lui avait donné rendez-vous pour l'un des quatre soirs à venir. Avec juste un vague signalement, à la fois racial et vestimentaire : « Je suis Black et je porterai un collant « panthère ». Sans lui laisser ses propres coordonnées, sans autre explication que cette phrase sibylline et angoissante : « Betty est dans la merde ; elle a besoin de vous. »

Betty qui, ayant refusé de retourner en Suisse après ses vacances aux USA, lui avait un peu lâché les baskets, avait semblé vouloir chercher un vrai travail, et lui avait fait comprendre qu'elle n'était plus une petite fille. Étant donné la vie que menait Mack Bolan, il ne pouvait

guère envisager de jouer les baby-sitter et ne souhaitait pas voir la gamine tourner autour de lui, sachant que tous ceux qui le côtoyaient de trop près entraient dans le champ de vision de la mafia. Il n'avait donc pas été mécontent de la voir prendre quelques distances, même s'il se sentait une sorte de responsabilité de veiller sur elle, comme il l'aurait fait d'une petite sœur. Et voilà qu'elle s'était mise dans les embrouilles, en Italie qui plus est. Bolan espérait qu'il ne s'agissait que d'une histoire de gosse, mais son intuition lui faisait craindre bien autre chose...

— Je connais une bien meilleure boîte, *signore*, proposa le taxi un peu plus tard.

Ils étaient entrés dans Rome depuis un moment et le véhicule remontait maintenant la Via del Tritone, quand le chauffeur intervint de nouveau, persuasif comme un marchand de souk :

— *L'Angelo*, *signore*, c'est pas le meilleur night de la ville. J'en connais deux ou trois qui sont...

— Moi, c'est à *L'Angelo* que je vais, coupa Bolan.

Ravalant sa proposition, le chevelu tourna à droite, stoppa le taxi devant le Palazzo Barberini. En face, une lanterne éclairait vaguement la petite entrée du *Quattro Fontane*. Un instant plus tard, ayant pris possession de sa chambre et déposé son sac, Bolan descendit à la réception où il confia au coffre de l'hôtel le paquet contenant la « pâte à tarte ». Puis il sauta dans le taxi qui l'attendait, refermant son Mac Douglas de cuir noir sur *The Snake* coincé dans sa ceinture de jean.

— Direction *L'Angelo*, chantonna le chauffeur.

Le taxi redescendit vers le Corso, traversa le Tibre non loin du Château Saint Ange, prit à gauche pour emprunter le Lungotevere Gianicolense, passant à proximité de la prison Regina Coeli, avant de poursuivre vers Lungotevere Sanzio, où il tourna à droite, juste en face de l'île Tiberine, pour remonter vers la Villa Sciarra. À hauteur de la Piazza di San Cosimato, le taxi tourna encore à droite, enfilant une petite rue en pente, parallèle à la via Luc Manara. Un instant plus tard, il débouchait dans une venelle, au fond de laquelle une enseigne au néon, dont le rouge vermillon frémissait dans la nuit humide, indiquait simplement : *L'Angelo*.

Bolan régla la course, fendit un groupe de jeunes apparemment speedés qui s'agglutinaient devant l'entrée du night. Une lourde porte en bois laqué de noir était ouverte, flanquée de deux orangers en pot et d'un costaud en manches de chemise. Il franchit le barrage sans encombre, aboutit dans une sorte de sas-vestiaire, se cognant presque à un autre « portier ». Une erreur de la nature. Le croisement parfait entre l'homme et le singe. Un orang-outan de deux mètres de haut, boudiné dans un costume gris, avec une tête simiesque et de tout petits yeux qui semblaient fixer le vide.

— *Buona notte, signore.*

La voix du gorille ressemblait à un bruit de chaussures à clous sur le pavé.

— *Scusate me.*

Avec des gestes d'un professionnalisme évident, le monstre avait déjà palpé le blouson de Bolan. Mais celui-ci avait trop l'habitude de ce genre d'endroit pour se laisser surprendre. Se félicitant d'avoir glissé *The Snake* dans sa boot juste avant de descendre du taxi, il grogna un vague bonsoir, notant la présence d'une batte de base-ball au pied du comptoir de vestiaire.

À *L'Angelo*, la sécurité, ça signifiait quelque chose.

Bolan descendit un escalier de pierre, croisant un couple de filles étroitement enlacées. Au passage, l'une d'elles lui lança un regard plein de défi, s'attardant sur son visage tanné et son regard d'acier. En bas, derrière un rideau lui aussi gardé par un cerbère, la salle de *L'Angelo*, voûtée, au décor résolument antique, s'ouvrait telle la bouche enfumée d'un dragon. D'un côté, un bar avec comptoir en faux marbre décoré de fresques et un gros caissier aux allures de mac ; au fond, dans un élargissement du local, quelques tables entourées de gradins en pierres synthétiques faisaient cercle autour d'une piste aux allures de fosse aux lions, entourée de grilles. Un peu partout, des répliques d'engins de tortures avaient été disposées, solidement scellées dans le sol. Ce n'était pas d'un goût exquis, mais on savait où on était : en enfer.

Les décibels étaient à hurler, il faisait une chaleur de four, la fumée était à couper au couteau et les odeurs de transpiration, d'alcools et de parfums bon marché composaient une atmosphère irrespirable. Avec ça, la foule était si dense qu'on pouvait à peine bouger. Retrouver une inconnue dans de telles conditions tenait du principe de l'aiguille dans la meule de foin. Bien sûr, le message de la mystérieuse Linda Baxter comprenait quelques éléments d'identification. Notamment le fait qu'elle était noire. Mais c'était le cas d'un tiers au moins de la clientèle de *L'Angelo* !

À croire que toute la population noire d'Italie s'était donné rendez-vous ici. Mais toutes les filles ne portaient pas de collant panthère. En fait, il y en avait une seule qui cumulait ces deux détails. Plutôt jolie et bien faite, avec une drôle de coiffure en forme de palmier crêpé, elle était serveuse et quand Bolan la repéra, elle était en train de servir des consommateurs sur les gradins. Se frayant un chemin dans la foule compacte, il passa près d'elle, lui criant presque à l'oreille et en anglais :

— Je suis Mack Bolan.

Elle marqua un léger haut-le-corps, leva vers lui un regard où l'angoisse se lisait. Après un court décalage, elle se dressa sur la pointe

des pieds pour lui lancer à son tour :

— Au bar !

Il obéit, se retrouva sur un haut tabouret recouvert de fausse fourrure. Une barmaid en collant noir et tunique pseudo-antique allait s'occuper de lui quand Linda Baxter se précipita.

— Laisse, envoya-t-elle à la fille. C'est un pote.

Elle parlait un italien primaire et à l'accent épouvantable, mais l'autre comprit suffisamment pour ne pas insister. D'autorité, Linda Baxter allait lui servir le Johnnie Walker qui semblait de rigueur dans la boîte, mais il l'arrêta. Il avait soif et préférait un Hennessy-Glace. Pendant qu'elle le servait, il remarqua le tremblement des mains de la fille. Elle semblait terrorisée. L'endroit n'était guère favorable aux confidences, mais Bolan n'avait pas le choix :

— Qu'est-ce qu'il voulait dire exactement, votre message ?

Linda Baxter lança un regard du côté du gros type assis à la caisse du bar, avant de se pencher pour lui glisser un porte-clé dans la main en lui criant dans l'oreille :

— J'ai pas le droit de discuter avec les clients. Sifflez votre verre et filez. Une Fiat Uno rouge. À vingt mètres de l'entrée de la boîte. Sur le trottoir. Attendez-moi à l'intérieur. Ce sera pas long. Pour le verre, c'est la maison qui rince.

Un peu agacé, Bolan avala son Hennessy, quitta *L'Angelo* et trouva effectivement la Uno rouge décrite par la jeune fille. Il s'installa à la place du passager en allumant une cigarette. Dix minutes plus tard, Linda Baxter apparaissait sur le trottoir, accueillie par les coups de sifflet des speedés de service. Elle sauta dans la Uno, prit la clé tendue par Bolan, mit le contact et démarra aussitôt en faisant crachoter le moteur. Un moment plus tard, tandis qu'ils franchissaient le Tibre pour remonter en direction de la Piazza Di Spagna, Bolan qui s'inquiétait de sa conduite hésitante et heurtée proposa :

— Je peux prendre le volant, si vous voulez.

La Black découvrit une large rangée de dents immaculées dans un sourire qui se voulait rassurant pour déclarer :

— Oh, c'est rien ! Faut que je m'y fasse, à cette bagnole. Je l'ai juste piquée hier soir.

CHAPITRE VI

— Arrête-toi ici.

La voix de l'Exécuteur avait sèchement claqué dans l'habitable de la Fiat. Linda Baxter lui jeta un regard de côté, vit qu'il ne plaisantait pas, finit par obéir, de mauvaise grâce. Elle immobilisa la voiture sur le Corso, juste à l'angle de la Via dei Condotti et ses boutiques de luxe. Il était minuit passé et, en ce début d'automne, il n'y avait pas grand monde dans les rues. Pas grand monde, ça voulait dire davantage de risques. Deux fois déjà, Bolan avait vu clignoter des gyrophares de *carabinieri* dans la nuit. Si un contrôle leur tombait dessus en ce moment, il était bon pour connaître Regina Coeli de l'intérieur, et pas seulement le temps d'une visite guidée !

— Et maintenant ? questionna la jeune fille, un rien ironique.

Le crachin avait redoublé et des bourrasques de vent faisaient voler des papiers mouillés.

— Maintenant, répliqua Bolan, on fait un tour à pied.

Il devait bien y avoir encore un café ouvert quelque part. Ils quittèrent la Fiat, remontèrent la Via dei Condotti, passèrent la boutique Gucci, puis le célèbre café Greco situé presque en face. Fermé.

— Raconte, ordonna Bolan.

Son sac en toile brodée serré contre elle, Linda Baxter renifla, prit le temps d'allumer une Pall Mail, avant de résumer ce qui s'était passé trois jours plus tôt à la sortie de Fiumicino. Ils débouchèrent à l'angle de la Piazza Di Spagna où elle espérait voir le plus beau McDonald's d'Europe illuminé. Trop tard ! Elle acheva son histoire dans un soupir :

— ... puis leur Mercedes s'est tirée et on aurait dit qu'il ne s'était rien passé.

Sauf que Betty avait été kidnappée... Ce dialogue à voix basse dans la nuit mouillée de Rome était surréaliste. Il ne manquait plus que les fameuses calèches de la Piazza Di Spagna et les projecteurs éclairant l'église de la Trinité des Monts pour parfaire l'ambiance irréelle. Mais les calèches avaient déserté le site depuis le crépuscule et l'église et

l'obélisque situés tout en haut des escaliers étaient plongés dans le noir. La crise économique... Et puis, on était en automne, en pleine semaine et à plus de minuit. Bien loin de la *Dolce Vita*.

Cette nuit-là, Bolan trouvait que Rome était triste.

Il se secoua, fit valoir :

— Tu m'aurais dit ça sur le répondeur, j'aurais pris des dispositions.

En fait, il s'était quand même douté d'un truc de ce genre. Linda eut un petit rire, fit balancer son palmier capillaire dans le vent humide et déclara :

— Moi, j'en ai pris, des dispositions. Et tout de suite, encore.

Contenant son angoisse, Bolan grinça :

— Si tu as relevé le numéro de la Mercedes, il faut que tu saches que ça ne servira à rien.

— J'ai bien relevé le numéro, renvoya la jeune Noire avec un regard en coin. Mais pas pour porter plainte.

Cette fois, l'Exécuteur tiqua :

— Pour quoi faire, alors ?

— Pour pas la perdre.

Il fronça les sourcils.

— Tu veux dire que tu l'as filée, la Mercedes en question ?

Ils s'étaient arrêtés devant Bolliger. Peu soucieuse du crachin qui détrempait son blouson de nylon, Linda eut un nouveau mouvement de tête qui fit comiquement osciller le petit palmier de cheveux qui oscillait sur le sommet de sa tête. Des gouttelettes s'en échappèrent, brillant dans l'éclairage des réverbères. Avec un sourire hésitant, elle questionna :

— Betty n'arrêtait pas de me bassiner avec vous. À croire qu'elle... enfin, je veux dire, vous êtes vraiment que des potes, tous les deux ?

Bolan sourit à son tour.

— Des potes, oui. Tu peux appeler ça comme ça ! Pour être précis, je dirais, moi, que le destin m'a fait tomber dessus une drôle de petite sœur.

Linda parut hésiter, hasarda :

— Bon. Je sais pas exactement quel genre de type vous êtes, mais il vaut mieux que je vous raconte tout, pas vrai ?

— J'y compte bien.

Il avait un peu pitié d'elle, à la voir ainsi, glacée, perdue, dans le petit vent aigre et humide. Il voulait tout savoir très vite, mais inutile de lui faire attraper une angine. L'attrapant par un bras, il reprit :

— Viens. On doit quand même pouvoir trouver un bar ouvert, dans cette fichue ville.

— Je connais un *Tabacchi*, Via del Tritone.

Ce n'était pas loin. En chemin, se tordant les pieds sur les pavés gras, Linda commença :

— Avant tout, faut vous dire qu'avant de connaître Betty, j'étais un peu galère. Enfin, je veux dire que j'ai fait plusieurs trucs... un peu en marge, quoi.

— J'avais des soupçons, sourit Bolan. Viens aux faits.

— Attendez !

Ils arrivaient à l'angle de la via del Tritone et le vent qui s'y engouffrait fit frissonner Linda. Bolan voulut lui prêter son blouson, mais elle refusa en désignant une enseigne lumineuse qui frémissait un peu plus bas, près des magasins Upim.

— C'est ouvert. Venez !

Comme la plupart de ses semblables, le débit de tabac faisait également snack bar. Malgré l'heure tardive, un groupe de jeunes occupait le fond de la petite salle, sirotant des Pepsi et parlant fort. Bolan et Linda s'installèrent à l'écart, commandèrent des *capuccini* et la gamine enchaîna aussitôt :

— Ma spécialité, c'était le vol de bagnoles.

— Tu piquais des voitures, toi ? sourcilla Bolan.

— *Yeah* ! Et rien que des belles. Pour une filière qui les maquillait et qui les passait en Amérique du Sud. J'étais même une des meilleures de l'équipe, ajouta-t-elle fièrement. Mais un jour, ça m'a subitement lassée et j'ai essayé le cinoche. Le cul. Ça payait pas trop mal, mais j'ai eu les foies à cause du sida et j'ai arrêté assez vite.

Bolan fit une grimace.

— Moi, tu sais, ta biographie...

— Ouais, bon ! Tout ça pour vous expliquer ce qui s'est passé quand j'ai vu cette putain de Mercedes embarquer ma copine.

— Ça, ça m'intéresse. Tu as vu la Mercedes embarquer Betty, tu as instinctivement enregistré son numéro, et ensuite ?

Linda prit le temps d'avaler un peu de son *capuccino* et d'allumer une Pall-Mall, avant de poursuivre :

— Ensuite, c'est simple. J'ai attrapé nos sacs, j'ai foncé vers la zone des parkings et, en trente secondes, je me suis retrouvée au volant d'une BMW. Une vieille. Parce que les vieilles, on gravait pas encore les glaces et on les bourrait pas d'alarmes comme maintenant. Je sais comment les neutraliser, ces putains d'alarmes, mais là, j'avais pas le temps. Bref, j'ai pété le Neiman, arraché les fils de contact de sous le...

— Ça va ! coupa Bolan. Je ne t'ai pas demandé un cours. Ensuite ?

— Ben, ensuite, répondit Linda en haussant les épaules, j'ai foncé. J'avais noté la direction prise par la Mercedes et je lui ai donné la chasse.

— Et tu l'as rattrapée ?

Elle lui lança un de ces regards obliques qui semblaient sa spécialité, et prenant un air outragé :

— Évidemment, que je l'ai rattrapée. Ces cons-là se doutaient pas du

coup. Ils se méfiaient pas.

— Bravo. Et ensuite ?

— Ensuite, je les ai filochés pendant un temps fou. On est remontés jusqu'à Rome, on a tourné à la périphérie et, au moment où je commençais à me faire des cheveux en croyant qu'ils m'avaient repérée, j'ai vu la Mercedes s'arrêter dans une ruelle et disparaître sous un porche.

Bolan trouvait cette histoire de plus en plus intéressante. Décidément, cette jeune demoiselle avait de la ressource.

— Tu saurais retrouver l'endroit ?

Elle haussa les épaules, vida sa tasse, commanda un autre café, et répondit enfin, visiblement fière de l'effet que provoquait son silence :

— Je suis pas guide touristique, moi ! J'étais complètement paumée.

Il écarta le sujet d'un hochement de tête. Il verrait ça plus tard.

— Et après, tu as décroché ?

— Vous rigolez ! J'ai poireauté, au contraire. Mais pas des siècles. Juste le temps d'apercevoir une cour, avec un 4 x 4 rouge et gris et une fourgonnette bleue sous un préau. Plus une ambulance, devant une porte de garage.

— Une ambulance ? tiqua Bolan.

— Parfaitement. Je peux même dire la marque. Une 604 Peugeot, flambant neuve.

Bolan sentait l'espoir naître en lui.

— Tu as pris les numéros ?

— J'y voyais pas assez ! Y avait toujours un type dans la Mercedes. Et puis le porche était fermé et du bout de mur où j'étais grimpée, j'étais pas vraiment confortable. D'ailleurs, cinq ou six minutes plus tard à peine, la Mercedes est repartie, suivie de l'ambulance. Avec un mec et une gonzesse en blanc à l'avant, des glaces dépolies à l'arrière. L'ambulance et la Mercedes ont roulé ensemble un moment dans les rues, puis se sont arrêtées sur une avenue qui borde le fleuve, et le chauffeur de la Mercedes a rejoint les autres dans l'ambulance.

Bolan frémissait intérieurement d'excitation. Une Mercedes volée, une ambulance, cela sentait le gros business de pros.

— Et ensuite ?

— Ensuite, j'ai filoché l'ambulance. Parce que là-dedans, fit Linda en se touchant le front, j'étais sûre que Betty s'y trouvait.

— O.K. Bien raisonné. Tu l'as suivie jusqu'où, cette ambulance ?

À cet instant, la frimousse ronde de la jeune Black se ferma.

— Pas loin, avoua-t-elle, contrite. Vraiment pas loin. Cet enculé de proprio de la BM était un radin sur la *benzina*.

Bolan soupira. Elle avait au moins déjà appris quelques mots d'italien. Lui jetant un regard en dessous, il interrogea, déjà certain de la réponse :

— Bien sûr, pendant ta balade, tu avais quand même eu le temps de noter le numéro de l'ambulance.

Elle sourit de toutes ses dents immaculées.

— Là, oui. Sûr que je l'ai noté, ce putain de numéro ! Ça commence par... attendez !

Elle fouilla sa besace, en sortit une trousse à maquillage, dont elle tira un papier qu'elle déplia en récitant :

— PA 50 87 74.

Cette fois, le cœur de l'Exécuteur encaissa un petit pincement désagréable. PA, ça voulait dire que l'ambulance en question était enregistrée à Païenne. Palerme, le fief de *Cosa Nostra*. Betty Monroe n'avait pas été enlevée par n'importe quelle bande de rançonneurs, mais bel et bien pour le compte de la mafia. Avec tout ce que cela impliquait. On l'avait enlevée à cause de lui. Mais bizarrement, ce n'était apparemment pas dans le but de l'attirer en Sicile, puisque personne ne l'avait contacté et que, sans les étonnants réflexes de Linda Baxter, il n'aurait peut-être jamais rien su de tout ça. Incrédule, il demanda :

— Sur les flans d'une ambulance, il y a généralement l'inscription de sa raison sociale.

— Vous voulez dire, le nom de la boîte qui l'exploite ?

— Affirmatif.

Linda hochait songeusement la tête.

— Bien sûr, qu'il y avait un truc de marqué dessus. Camati. Les Ambulances Sandro Camati, qu'il y avait marqué, sur cette putain d'ambulance. Et comme je suis pas conne, PA, j'ai vite appris que ça voulait dire Palerme. J'ai aussitôt cherché dans les annuaires, mais là, j'ai fait chou blanc. Nibe. Le désert. Les Ambulances Camati sont inconnues au bataillon.

Elle haussa encore les épaules, grommela :

— Bref, je me suis fait baiser, quoi. Dès le lendemain, je me suis rendu compte que le film qu'on nous avait proposé, c'était du bidon.

— Attends, j'ai du mal à te suivre ! De quel film parles-tu ?

— Le film dans lequel on devait jouer, Betty et moi. C'est pour ça qu'ils nous avaient payé les billets pour venir à Rome.

— J'ai quand même du mal à comprendre. Quelqu'un vous paye le billet, à toutes les deux, pour venir tourner en Italie, et c'est bidon !

— Oui, m'sieur. Comme le numéro qu'on nous avait dit d'appeler. C'était pas une production, mais une usine de charcuterie. D'abord, j'ai cru que j'allais être obligée d'aller trouver les flics, avec plainte pour kidnapping et tout le bordel, mais j'ai hésité, j'ai trouvé ce job à *L'Angelo* parce que je baragouine le rital et que je suis bien roulée. C'est aussi un clandé et c'est tenu par un mac. Zaza, qu'on l'appelle. Un sale con qui fait régulièrement tabasser ses putes quand elles

ramassent pas assez de fric. L'un d'elles m'a raconté qu'il l'avait marquée au rasoir sur un sein, parce qu'elle avait refusé de soulager le doberman d'un client. C'est la boîte la plus crade d'Italie. Un truc dégueu, avec sados-masos et des tas de bidules pas nets. On y vend aussi de la dope et on dit que des tas de gros pontes de la ville y sont abonnés. Surtout les politiques.

Linda ricana :

— Bien sûr, je suis pas censée savoir tout ça, mais je suis curieuse de nature, et je me suis déjà fait des tas de copains.

Mi-figue, mi-raisin, elle ajouta :

— Qui pourrait se méfier d'une petite Black pas futée ?

Bolan ne releva pas. Notant mentalement les infos, il insista :

— Ça n'explique pas ton coup de fil sur mon répondeur.

— C'est facile à expliquer. Une fois persuadée qu'on s'était fait entuber, j'ai cherché un moyen d'en sortir et je me suis souvenue de ce Mack, ce type que Betty n'arrêtait pas de me casser la tête avec... Tellement que ça m'est venu à l'esprit de chercher dans son putain de sac pour essayer de lui trouver ses coordonnées, au Mack en question. Et même que j'ai trouvé ce numéro de fil et que...

— Peut-être pas, coupa l'Exécuteur. Peut-être pas.

Elle l'observa, incrédule :

— Ça veut dire quoi, peut-être pas ?

— Je pensais à voix haute. Ça veut dire que tout n'est peut-être pas foutu. On a quand même un porche. Celui d'où sont ressorties la Mercedes et l'ambulance.

— Mais je vous ai dit que j'étais complètement paumée ! C'est la première fois que je pose mes grolles dans cette putain de ville et y avait même pas de plaque à l'entrée de cette putain de ruelle !

Bolan esquissa un petit sourire songeur.

— Mais j'ai l'impression que tu as un... putain de sens de l'observation, Linda.

Méfiant, elle questionna :

— Et alors ?

— Alors, dès demain, on se met au boulot. Et ta ruelle, je te jure qu'on va la retrouver.

— Ça tombe bien, ironisa Linda. Demain, c'est mon soir de congé.

— Où est-ce que tu habites ?

— Mon taulier m'a dégoté une piaule. C'est dans le nord. Dans les quartiers pouilleux. Pourquoi ?

Bolan décréta :

— Plus question de bagnoles volées. Ce soir, je te raccompagne en taxi et demain soir, je passe te prendre chez toi.

La jeune fille fit signe qu'elle était d'accord.

— Pourquoi on se mettrait pas à chercher dès demain matin ?

L'Exécuteur secoua la tête.

— Tu as filé la Mercedes de nuit, on aura plus de chances de retrouver ton porche en se plaçant dans les mêmes conditions.

Il se leva, laissa une poignée de lires sur le guéridon et ils sortirent dans la nuit, à la recherche d'un taxi. Tandis qu'ils remontaient en direction de la Piazza Barberini, la jeune Linda leva des yeux inquiets vers Bolan pour interroger d'un ton hésitant :

— Et Betty... on va la retrouver, elle ?

L'Exécuteur lui adressa un sourire légèrement absent.

— Affirmatif. Sinon, c'est qu'ils m'auront tué avant.

Sa voix grave était toujours aussi calme, mais tout au fond de lui un feu dévastateur couvait.

CHAPITRE VII

— Hé ! J'ai faim, merde !

Le son de sa voix résonna bizarrement dans les oreilles de Betty Monroe. Elle semblait assourdie, comme désincarnée. Au lieu de ricocher contre les murs de son étrange cellule, elle semblait s'y enfoncer, comme pour s'y diluer. Des murs d'un noir si profond que la lumière du gros spot halogène encastré tout là-haut dans le plafond semblait se perdre dans la pénombre.

Betty Monroe avait presque hurlé, mais sa voix avait été absorbée par le revêtement des murs, une espèce de mousse alvéolée, du genre de celle qu'on trouve dans certains studios d'enregistrement. Betty Monroe ne comprenait rien à tout ce cirque. Elle était venue en Italie pour tourner un film et elle débarquait en plein délire. La veille, ou l'avant-veille, ou le matin même, elle ne savait pas trop, elle s'était réveillée dans cette cellule de dingue, seulement vêtue d'une longue tunique de toile noire, allongée sur la couchette située juste sous le spot. Une couchette aux draps noirs eux aussi, au cadre scellé dans un sol que l'on avait recouvert d'épais tatamis de la même couleur. À sa cheville gauche, on avait ajusté un bracelet d'acier dont l'intérieur tapissé de caoutchouc protégeait sa peau, et auquel une chaîne en acier inox était reliée. Une chaîne dont l'autre extrémité était soudée à un des pieds de la couchette. À deux mètres de là, un paravent fixé, au sol et au plafond, par des barres d'acier, dissimulait un lavabo et une cuvette de WC émaillés en noir, et scellés au sol. Au-delà, c'était l'inaccessible. La chaîne était trop courte pour aller jusqu'aux murs. Et même en grimpant sur la couchette et en tendant les bras, la jeune fille ne pouvait pas atteindre le plafond.

« C'est un décor pour film noir ! » pensa soudain Betty qui éclata d'un rire un peu fou.

Dès son réveil, malgré sa tête trop lourde et une nausée lancinante, Betty Monroe s'était souvenue de tout. Le débarquement à Fiumicino, la Mercedes qui arrivait sur elle, son enlèvement. Puis il y avait eu cette chose écoeurante sur sa bouche et son nez, ce voile gris qui s'était abattu sur ses yeux... puis plus rien.

Elle ne comprenait pas.

Des histoires de traite des Blanches tournaient dans sa tête et elle commençait à effleurer l'idée de se retrouver quelque part dans un bled arabo-quelque-chose, piégée dans une connerie de harem quelconque. Au temps de ses bordels, des histoires comme ça, elle en avait entendu des centaines. Vraies ou fausses. N'empêche qu'elle était bel et bien prisonnière et que, même si elle se le cachait encore, elle avait quand même une sacrée trouille. Elle pensait sans cesse à Bolan, essayant de se rassurer en se disant qu'il finirait bien par apprendre son enlèvement et qu'il mettrait le monde à feu et à sang pour la délivrer. D'ailleurs, quelque chose commençait à lui dire que toute cette histoire était liée à Bolan. Et ça, ce n'était pas fait pour la tranquilliser. Parce que si elle voyait juste, la conclusion était qu'elle se trouvait entre les mains de la mafia.

Pas encourageant.

Depuis qu'elle connaissait le guerrier solitaire, elle savait quelles méthodes employaient les *amici* contre lui. Elle se souvenait de ce qui était arrivé à Jil et à ses enfants, Aigrette Bavarde et Iguane Solitaire. D'ici qu'elle subisse le même sort...(5)

— Hé ! Vous entendez ? J'ai faim !

Elle marqua un temps, ajouta comme pour elle-même :

— Et soif.

L'eau du lavabo avait un affreux goût de rouille et elle rêvait d'un bon Dieu de Coca. Alors, il fallait que ce grand connard tout en os, seul spécimen vivant qu'elle avait aperçu depuis le début de sa détention, rapplique dare-dare. Il fallait qu'il ouvre cette saloperie de porte tout aussi noire et si lointaine, et qu'il lui apporte enfin à bouffer. De rage, elle se mit à tirer sur sa chaîne et, à genoux sur la couchette au matelas trop dur, elle recommença de hurler :

— J'ai faim ! Et j'ai...

— *Silencio*.

Le cri resta bloqué dans la gorge de Betty. Elle n'avait entendu ni bruits de pas ni cliquetis de serrure. Toute bête et la bouche encore ouverte, elle vit entrer celui qu'elle avait baptisé « Sac d'os », un plateau posé sur la paume gauche, à la manière des garçons de café. Comme celle de Betty, sa voix pourtant grave et forte avait semblé absorbée par les parois alvéolées des murs. C'était la première fois que l'homme parlait et cette voix fit monter la peur de la jeune fille d'un cran. Elle tendit le cou, essayant d'apercevoir ce qu'il y avait derrière la porte. Mais elle ne distingua que du noir et, déjà, le panneau se refermait dans le dos du type qui se tint un instant immobile en face d'elle.

— C'est pas trop tôt ! grinça la petite Américaine en avisant la grande assiette en plastique posée sur le plateau.

Malgré ses airs d'arrogance, Betty sentait la peur l'envahir, plus forte de minute en minute. Un regain de peur dont elle comprit soudain la raison : *Silencio*, avait dit le garde, en italien. Ça n'avait rien de surprenant, bien sûr, mais, l'Italie, c'était justement le pays de la mafia ! Pour essayer de chasser son angoisse, elle lança d'un ton bravache :

— Je veux du Coca !

Elle avait bien vu la bouteille d'eau minérale, en plastique, posée près de l'assiette, mais elle voulait tester l'état d'esprit de son gardien.

— *Silencio*.

— *Silencio*, mon cul ! C'est du Coca, que je veux ! Et puis je veux aussi savoir ce que je fais ici ! Je veux foutre le camp !

Au passage, elle essaya de décocher un coup de pied au type, mais elle rata son but, ne réussissant qu'à se faire mal à la cheville. Stupidement, elle s'était servi de sa jambe prisonnière. Sans un mot de plus, le garde posa le plateau au pied du lit, eut un vague regard désintéressé aux cuisses de Betty dénudées par son mouvement de rage et, comme si elle n'existait plus dans sa mémoire, il regagna la porte. À l'instant où il allait sortir, Betty l'apostropha, frémissante de rage :

— Hé, Sac d'os !

L'interpellé lui fit face, dardant sur elle de petits yeux noirs parfaitement indifférents. Cherchant à s'assurer qu'il la comprenait, elle questionna :

— *Do y ou speak English ?*

Il n'y eut pas la moindre lueur d'intérêt dans les petits yeux sombres. Betty insista, toujours dans la langue de Shakespeare...si l'on pouvait dire cela de l'argot torturé qu'elle employait :

— Dis à tes patrons que je veux les voir.

L'homme n'eut même pas un battement de dis.

— Hé ! Tu m'entends ?

Sans même prendre la peine de lui répondre, son gardien tourna les talons et disparut derrière la porte. Celle-ci se referma dans un glissement presque inaudible et, les larmes aux yeux, la jeune Betty siffla entre ses dents :

— *Silencio*... Sale con !

— On n'y arrivera jamais !

— Tais-toi et observe.

Cela faisait des heures que Linda Baxter et Mack Bolan circulaient à bord de cette Alfa 2000 de location. Des heures qu'ils parcouraient les rues et les places toujours aussi humides de Rome. Sans le moindre résultat. Deux ou trois fois, la jeune fille avait cru reconnaître un itinéraire, une façade, un échafaudage de chantier. En vain. Chaque

fois, Bolan avait dû retourner à leur point de départ : la périphérie de la ville, à l'embranchement de la route d'Ostie, seul endroit dont Linda se souvenait parfaitement comme étant celui par lequel la Mercedes et elle étaient entrées dans Rome.

— *Shit !* s'exclama encore Linda en feulant de rage. Je reconnais plus rien. Je mélange tout.

Ils étaient revenus dans le secteur de la Piazza Del Popolo, après avoir deux fois retraversé le Tibre. C'était toujours là qu'elle perdait le fil. Bolan hocha la tête, alluma une cigarette, la lui tendit.

— O.K., dit-il en ouvrant sa portière. Calme-toi, viens à ma place et conduis comme si tu me baladais pour le plaisir.

Il s'en rendait compte à présent, il avait commis l'erreur de prendre le volant. Avec un soupir excédé, Linda obéit, prit le temps de finir la Marlboro de Bolan et, résignée, remit le contact.

— Putain de bordel de ville de merde ! siffla-t-elle entre ses dents en démarrant.

Ce qui était très injuste. Comme bien d'autres, Mack Bolan tenait Rome pour une des plus belles villes du monde. Évidemment, Linda n'avait guère eu le temps de l'apprécier à sa juste valeur. Pour la énième fois, ils retraversèrent le Tibre, se retrouvèrent sur le Lungotevere Mellini et l'Alfa se trouva, une fois encore, en vue du Château Saint Ange. À cet instant, Linda freina comme une malade.

— *Shit !* jura-t-elle en frappant le volant à deux mains. *Shit and shit !*

Sans se soucier du concert d'avertisseurs que son arrêt brutal avait déclenché, elle vira dans la première à droite en grondant :

— Qu'est-ce que je peux être conne !

— Qu'est-ce qui t'arrive ? questionna Bolan sans s'émouvoir.

— Y m'arrive que je viens de comprendre que je fais toujours la même connerie ! Le fleuve, c'est pas là qu'il faut le traverser. C'est plus haut !

Bolan sentit que quelque chose d'important venait de se passer. Toujours aussi calme, il encouragea :

— O.K., fillette. On retourne à la case départ.

Quelques minutes plus tard, ils se retrouvaient Piazza Del Popolo. La circulation se raréfiait singulièrement et le temps y était pour beaucoup. Cette fois, Linda fonça, coupa la large via Flaminia, vira à gauche, retrouva le fleuve à hauteur du ministère de la Marine et, à cet endroit, la jeune fille poussa un petit cri de triomphe.

— *Yeah !* On brûle !

« Jusqu'à présent, on a surtout brûlé de la *benzina* », pensa Bolan en souriant. Cette fois, Linda semblait avoir vraiment retrouvé son chemin. Sans hésiter, elle lança l'Alfa de l'autre côté du Tibre, enfila le Lungotevere Michelangelo, tourna à droite, remonta la Viale delle Milizie et ils se retrouvèrent bientôt dans un dédale de rues qui

tournaient autour de la Piazza Mazzini. De nouveau tendue, Linda accélérât, ralentissait, tournant et retournant dans des rues déjà explorées, semblant renifler l'air comme un jeune chien de chasse. Par trois fois, Bolan crut qu'elle avait enfin trouvé, mais alors qu'elle engageait de nouveau l'Alfa dans la Via Rodi, elle laissa soudain l'air s'échapper de ses poumons et arrêta la voiture le long d'un trottoir creusé par des travaux.

— *Shit !* souffla-t-elle, découragée. Je suis encore paumée !

— O.K., soupira Bolan. Tu as beaucoup progressé cette nuit. On reviendra demain.

Il était 1 h 30 du matin.

Avec des gestes mous, Linda remit l'Alfa en route, tourna à droite, puis encore à droite, sans très bien savoir ce qu'elle faisait, pour finir par s'arrêter au hasard. Des larmes de dépit brillaient au coin de ses paupières et Bolan eut pitié d'elle. Quittant le siège du passager, il invita :

— Prends ma place.

Réinstallé au volant, il tourna à gauche, cherchant à regagner la Viale delle Milizie quand, tout en se mouchant, Linda demanda d'une voix éteinte :

— Si on pouvait refaire un tour... on sait jamais, non ?

CHAPITRE VIII

— Magnez-vous, on va pas y passer la nuit !

Enio Pisco s'énervait et, quand il s'énervait, ça faisait toujours des étincelles. Voyou de l'ancienne génération, il ne supportait pas le laxisme des jeunes. Par expérience, il savait qu'en matière de crime, il ne faut jamais laisser la moindre preuve traîner. Or, comme bien souvent d'ailleurs, cette nuit, les preuves étaient là, nombreuses. Des preuves accablantes, par centaines. Sous la forme de rames de papier imprimé, bien alignées sur la longue table qui précédait le massicot.

Des faux billets.

Rien que des coupures de cent francs français. Trois cents planches de dix billets chacune. Au total, trois cents mille francs. Presque quatre-vingt-dix millions de liras au cours actuel. Si les flics débarquaient maintenant, ils étaient tous bons pour au moins dix années de cabane. Mais trois jours plus tôt, l'arrivage de ces planches de gravure avaient réellement constitué une aubaine pour l'imprimeur Ciari. Pendant des mois, ses gars et lui avaient dû se contenter de la fabrication de fausses liras, autant dire de la monnaie de singe. En ce moment, la monnaie italienne ne valait même pas le prix de son papier et sans cette manne venue à lui par le biais des réseaux de Beccari, il en serait à racler les fonds de tiroirs. Bien sûr, Beccari prélevait 70 % des valeurs imprimées mais, après tout, c'étaient encore ses réseaux qui allaient se charger de la mise sur le marché des faux billets. Un deal où chacun trouvait finalement son compte. D'autant que cette rame n'était que la première d'une longue série. Le papier n'arrivant chez lui qu'au compte-gouttes, Enio Pisco ignorait combien il y en aurait. Mais il était sûr d'une chose, Beccari ne se mouillerait sûrement pas pour des clopinettes. Il fallait vraiment que le jeu en vaille la chandelle et Pisco subodorait un gros stock en réserve. En tout cas, il était prêt à jouer le jeu à fond. Pour ce soir, dès que l'impression serait terminée, Pisco appellerait le boss au numéro de cette boîte où il allait tout le temps. Des gars à lui viendraient prendre livraison, et ainsi de suite jusqu'à épuisement du stock. Après, une fois le papier épuisé, les hommes de Beccari viendraient reprendre

les plaques et peut-être bien que l'imprimeur ne les reverrait jamais plus.

C'était comme ça, la fausse monnaie.

— Allez, allez ! Réglez-moi cette bon Dieu de lame !

Le massicotage semblait être la phase la moins délicate de l'opération. En principe. Une fois les problèmes de papier, de couleurs, de repérage et de calage achevés, tout baignait. Il suffisait de contrôler l'impression, de veiller à l'absence de maculage et de laisser reposer le tout un moment, avant de passer au massicotage. Mais en réalité, là encore, il fallait veiller au grain. Un glissement de la rame de papier sous la lame du massicot, un décalage même infime dans la dimension des marges, et on pouvait dire adieu à tout un paquet de fric. Le genre de bricole que Beccari ne pardonnait pas. Un de ses anciens imprimeurs avait un jour foutu dix malheureuses feuilles en l'air. On n'avait jamais retrouvé son cadavre.

— J'y suis, patron. C'est calé.

Basilio, le massicoteur, un petit râblé au faciès buté de sparring-partner, s'était redressé devant le banc de coupe. Très doué, il aurait pu régler sa machine les yeux fermés. Mais Pisco ne faisait confiance à personne. Ni à Basilio ni à son frangin Ricardo, le coloriste. Il vérifiait tout et tout le temps. Un maniaque. C'est ce souci constant qui lui avait permis de rester vivant. Ainsi que ses flingues. Un vieux P.M. Franchi L.F.57 de calibre 9 mm Para, aux deux chargeurs réunis tête-bêche de 40 coups chacun, et un Beretta M.12, également de calibre 9 mm, pareillement équipé de deux chargeurs couplés de 40 cartouches. Deux armes qui lui avaient souvent servi, quand, tout jeune, il n'était encore que modeste porte-flingue de Beccari. Puis il y avait eu cette rencontre avec le vieux Fidelio, le faussaire attitré du boss pendant des années. Fidelio avait noté ses dispositions et lui avait appris le métier. À la mort du vieux, Pisco avait tout naturellement repris le flambeau et le fric avait commencé à gonfler ses poches. Seulement, dans la monnaie, il ne fallait pas s'endormir. Il fallait bosser. Tout en finesse, mais aussi tout en vitesse.

Pour ne pas laisser traîner les preuves trop longtemps.

— Fais voir ça.

Enio Pisco venait de se pencher sur l'écran luminescent du banc de coupe, vérifiant d'un regard exercé le réglage au dixième de millimètre près. Avec ces engins de la nouvelle génération, on était sûr de réussir ses mesures. À condition de donner les bonnes informations au petit ordinateur couplé à l'appareil. D'un coup d'œil, il nota que tout était O.K. et, se redressant enfin, il hocha sa grosse tête crépue pour ordonner :

— Vas-y.

Le râblé aux airs de boxeur positionna ses deux index sur les

boutons situés de part et d'autre du banc, tandis que son pied pesait sur la pédale actionnant la masse de calage. Un bloc métallique descendit lentement, bloquant la rame des billets sous son poids. Il enfonça alors les deux touches sous ses doigts et, telle une étrange et lente guillotine, la longue lame d'acier brillant descendit à son tour, sectionnant la rame dans un petit bruit feutré. À cet instant, Enio Pisco sentit un petit frisson frais lui parcourir la nuque. Un frisson qui n'avait rien à voir avec l'excitation, cela faisait belle lurette qu'il n'était plus ému par ce spectacle. Simplement, il eut l'impression qu'un courant d'air venait de courir dans son dos. Cela coïncida exactement avec l'exclamation de Ricardo.

— Hé ! Qu'est-ce que...

Derrière Pisco, il y eut un étrange « flop », suivi d'un sinistre gargouillis. Dans un réflexe fulgurant, l'imprimeur avait plongé sous la table supportant les rames. Sa longue habitude du danger et son passé de flingueur l'avaient rodé à toutes les situations. Le temps d'un éclair, il avait aperçu Ricardo brandissant le Sig qui ne le quittait jamais. Ricardo qui reculait comme sous le coup d'une forte poussée, son bras armé tendu vers le plafond, comme pour le soutenir.

Il avait également vu la grande silhouette.

Une silhouette noire, tenant elle aussi un calibre, bien droit, face au corps de Ricardo qui commençait à s'affaisser sur lui-même.

— Ricardo !

Tout allait maintenant très vite. Dans la foulée, Basilio s'était précipité, arrachant un gros Colt 357 Magnum de sa ceinture, fonçant sur l'ombre noire qui visait toujours son frère. Il n'eut qu'à peine le temps de faire un pas. Comme par magie, le petit pistolet à gros bulbe de l'inconnu s'était tourné vers lui. Hébété, Pisco perçut un nouveau « flop », vit nettement le front de son aide s'ouvrir, libérant un torrent de sang noir. Comme un fou, il avait déjà arraché le Franchi L.F.57 de sous le plateau de la table où il était accroché en permanence. D'un pouce expert, il avait fait sauter la sécurité et, déjà, son index pesait sur la détente. Il ne manquait plus qu'un demi-degré de mouvement pivotant au court canon pour se trouver dans la bonne ligne de tir. Un demi-degré qu'il ne parcourut jamais. Coup sur coup, deux autres « flops » résonnèrent dans l'atelier et Enio Pisco se retrouva tout bête.

Il avait l'impression d'avoir reçu deux crochets de Basilio en plein foie. Souffle coupé, il se dit que son index allait enfin enfoncer cette saloperie de détente... qu'un chapelet mortel allait jaillir du canon et que...

Et la douleur vint. Atroce. Accompagnée d'une sorte d'étourdissement. Un voile laiteux passa devant ses yeux, le Franchi devint très lourd dans ses mains et, comme un idiot, il vit l'arme lui échapper lentement et tomber à terre avec un bruit mat.

Puis ses yeux se fermèrent.

— ...nio Pisco, c'est toi ?

La voix semblait venir d'outre-tombe. Au prix d'un effort gigantesque, Pisco parvint à rouvrir les yeux. D'abord, il ne vit au-dessus de lui que l'ombre du dessous de la table, puis un visage s'inscrivit dans son champ de vision. Une face dure, avec des yeux d'acier glacé.

— Enio Pisco, c'est toi ?

Tandis qu'une vague de froid l'envahissait subitement, l'imprimeur grogna.

— *Sì*. Et... et toi... qui tu es ?

Il eut du mal à reconnaître sa propre voix, tant elle était caverneuse. Puis il y eut ce contact froid sur son front et cette vision déformée de l'arme qui le faisait soudain loucher. S'il n'y avait pas eu cette atroce douleur...

— Où est-elle ?

— Hein ?

— La fille. L'Américaine. Celle de l'ambulance. Vite !

— Mais...

— Où est-elle ?

La pression glacée s'était encore accentuée sur son front et Pisco eut encore plus froid. Il n'y comprenait rien. Ou plutôt, il ne voulait pas comprendre. Il avait devant lui ce type qui avait réussi à flinguer ses deux gars et lui-même. Lui, une des meilleures anciennes gâchettes de Païenne ! Ce type était le diable. Tout allait trop vite. Si vite qu'il avait la sensation d'être embarqué dans un manège fou.

— Où est la fille ?

La voix de l'inconnu était très calme, teintée d'un fort accent étranger. Elle semblait désincarnée et faisait très peur à Pisco. Plus peur encore que cet étrange canon de flingue qui pointait sur le front de Pisco. Ce dernier aurait voulu se donner le temps, comprendre comment les choses en étaient arrivées là. Il bêla :

— Vous vous gourez, je...

— Je me goure pas, coupa le type à la voix sépulcrale. Avant-hier soir, quelqu'un a suivi la Mercedes jusqu'ici. Quelqu'un qui a vu l'ambulance quitter ta cour un peu plus tard. Dans cette cour, il y avait un 4 x 4 rouge et gris, et une camionnette bleue. Exactement les mêmes que la nuit dernière, quand j'ai amené mon témoin reconnaître les lieux. Et ce soir, sur la camionnette bleue, il y avait ton nom. Imprimerie Enio Pisco. Tu vois, tout se recoupe.

— Mais...

— Où est la fille ?

Le petit pistolet émit un cliquetis sinistre et Pisco paniqua. Il devait être soigné d'urgence. D'un ton mourant et avec un drôle de goût

désagréable dans la bouche, il demanda :

— Hô... pital !

— D'abord la fille. Je veux savoir. Vite.

Un soupir fusa entre les lèvres de Pisco.

— Je... je sais rien, moi ! Je suis qu'un minable ! C'est Beccari.

— Beccari ? Quel Beccari ?

— Mon boss. La fausse monnaie, tout ça... la fille et l'ambulance... c'est lui.

— Tu racontes des craques ! gronda la voix d'outre-tombe.

L'imprimeur leva des yeux déjà ternes sur son vis-à-vis. L'homme était impressionnant, très grand et très costaud, habillé d'une étrange combinaison noire. Son regard couleur d'acier trempé était celui d'un tueur, Pisco l'aurait juré. On n'y lisait ni haine ni colère. Rien que le froid de la mort.

— Non ! Non, je jure que c'est lui... Beccari. Il m'a dit d'accueillir la Mercedes et l'ambulance dans ma cour, c'est tout. Je sais rien d'autre ! À Beccari, on lui pose jamais de questions. Jamais !

— C'est à voir. Je le trouve où, ton Beccari ?

— Ben, je...

— Je veux dire, cette nuit. Maintenant. L'ancien flingueur parut chercher dans sa mémoire, finit par haleter :

— Cette nuit, tu le trouveras dans une boîte. Une espèce de demi-clandé, avec des putes et des salons particuliers. Tu demandes à visiter l'Atrium. L'endroit le plus... coté de cette saloperie de ville. On y trouve tous ceux qui comptent à Rome. Beccari c'est le salon treize... son numéro fétiche.

— Il est comment, physiquement ?

— Un gros... avec une cicatrice sur une joue.

— Le nom de la boîte ?

— Le... *L'Angelo*.

Une fugitive expression de surprise se peignit sur la face granitique de l'inconnu qui lâcha entre ses dents :

— Tiens, tiens !

Puis il y eut un frémissement dans la main qui tenait le pistolet et l'inconnu dit encore :

— Désolé, Enio.

Enio Pisco n'eut ni le temps d'avoir peur, ni celui d'avoir mal. À la vitesse de l'éclair, la petite ogive de 4, 7 mm propulsée au propergol avait déjà traversé son crâne, dévastant la cervelle sur son passage, creusant un cratère sanglant à l'arrière de la boîte crânienne. Il sursauta à peine, retomba en arrière, un peu de sang s'écoulant encore de ses blessures. L'inconnu ramassa les deux flingues et le P.M. Franchi, se redressa de toute sa hauteur et, après avoir asséné quelques coups de masse sur les plaques de gravure encore sur

machine, il s'empara d'un bidon d'essence destiné au lavage des rouleaux d'impression, en versa le contenu sur les rames de fausse monnaie et y mit le feu. L'instant d'après, il quittait les lieux sans se retourner.

CHAPITRE IX

L'Angelo, il connaissait déjà. Une fumée à couper au couteau planait sur les stucs, la sono poussée à son maximum faisait trembler les murs et, au bar, le gros mac surveillait à la fois sa caisse et son cheptel d'un regard soupçonneux. Se souvenant de ce que Linda avait dit de son comportement avec les filles, Mack Bolan n'éprouvait aucune sympathie à son égard. Le genre de pourriture dont il convenait de débarrasser l'univers. Linda Baxter l'attendait non loin de là. En le voyant, elle battit des cils en signe d'acquiescement.

Beccari était bien là.

Bolan aurait nettement préféré un terrain moins délicat que ce lieu quasiment publique. Linda n'avait pu lui fournir aucun plan de la partie clandestine de *L'Angelo* et un lieu clos inconnu risquait toujours de se transformer en piège. Mais ne sachant de Beccari que trop peu de choses, dont le fait qu'il ne circulait qu'en Thema blindée, il était pris par le temps et le manque d'éléments. Obligé d'improviser, il n'avait d'autre solution que de se lancer dans une action éclair.

Il commanda un Hennessy-Glace, laissa passer une minute, se rendit aux toilettes. La jeune Noire le rejoignit aussitôt, lui remit un paquet. Celui qu'il lui avait demandé de faire entrer dans la boîte. Précaution dictée par la présence des gorilles de l'entrée. Il bruina toujours sur Rome, justifiant le port de l'imper sur la combinaison noire. Bien pratique aussi pour cacher le contenu du paquet : le L.F 57 Franchi, le Sig-Sauer P 225 et le Colt 357 Magnum pris à l'ennemi un peu plus tôt. Avec *The Snake* en réserve, son armement commençait à faire sérieux.

— Faites gaffe, souffla Linda. Il y a des hommes de Beccari partout. Il vient toujours avec son escorte.

— Ils sont dans la boîte ?

Elle hocha la tête, pressée.

— Partout, je vous dis. Au moins huit ou neuf. Mais je peux pas tout surveiller.

— Et Beccari ?

— Disparu. Sûrement dans un salon. Mais moi, j'ai pas le droit

d'aller dans ce coin-là.

— Tu peux t'occuper de distraire le videur de la salle ?

— Je vais essayer, fit-elle sans enthousiasme, mais ce con n'aime pas les négresses.

— Essaye quand même. Juste pour détourner son attention.

Il n'avait pas envie de s'occuper en plus des cow-boys de service. Visiblement contractée, Linda acquiesça pourtant. Elle avait hâte de retourner dans la salle.

— Pour le reste, dit-elle, tout est O.K.

Bolan lui lança un regard inquisiteur.

— Sûr ?

— Sûr.

Il la laissa filer, attendit quelques instants avant de sortir à son tour. D'un coup d'œil, il vérifia que Linda parlait au videur, gagna directement la caisse, adressant un sourire franc au gros mac qui levait sur lui un regard vaguement méfiant.

— *Buona note, signore*, attaqua l'Exécuteur d'un ton badin. Vous êtes bien le *signore* Zaza ?

— *Sì*, grogna l'intéressé.

Se penchant vers lui d'un air complice, Bolan risqua :

— On m'a dit qu'il y avait ici de quoi distraire un homme seul, mais bien nanti sur le plan fric.

Le gros mac sourcilla, grogna :

— Je comprends pas, *signore*.

Bolan sourit, conciliant.

— Allons ! Je parle de filles et de salons particuliers. C'est mon ami Pisco qui m'a donné le tuyau. Enio Pisco, l'imprimeur.

L'autre se renfroigna, chercha dans sa mémoire, secoua sa tête crépue.

— Je vois pas.

Bolan se pencha davantage.

— Mais si ! Un ami du *signore* Beccari !

Au nom de Beccari, le mac eut un léger recul du buste. Du coup, jaugeant la face bronzée et granitique de ce grand type à l'accent yankee, il le rangea dans la catégorie des « clients » du *signore* Beccari. Une grimace qui voulait sans doute être un sourire étira enfin sa grosse bouche lippue et il répondit d'une voix de rogomme :

— Je vois. Attendez un instant, je vais appeler quelqu'un.

Comme par enchantement, un rouleau de dollars était apparu sous le nez du mac, tandis que la voix grave de l'étranger précisait, de plus en plus complice :

— Dans mon pays, et même à Rome, dans les milieux d'affaires, je suis très connu, *signore*. J'aimerais un minimum de témoins.

Le tenancier loucha sur la liasse, parut hésiter, finit par faire signe à

son barman.

— Toi, ordonna-t-il, tiens la caisse un moment. Et fais gaffe.

Puis, descendant de son perchoir, il invita Bolan à le suivre. Il avait une démarche de pachyderme et semblait souffrir de problèmes respiratoires. Mais, sous sa veste de toile, le regard exercé de l'Exécuteur avait repéré la présence d'une arme. Sous l'aisselle gauche. Ils franchirent une porte, débouchèrent dans un couloir. Au fond, une autre porte était gardée par un costaud, très chauve et assis sur une chaise. À l'apparition du mac, il replia précipitamment la revue porno qu'il feuilletait pour se dresser comme un ressort. Le pachyderme l'apostropha :

— *Tutto va bene !*

L'autre secoua sa tête chauve en assurant :

— *Sì, signore Zaza. Tutto va bene.*

Zaza hocha la tête, agita la main d'un air pressé.

— Ça va, ouvre cette lourde.

Le gorille obéit, et ils débouchèrent dans un couloir au fond duquel trônait une nouvelle porte, celle-là à deux battants. On entendait de la musique et quand Zaza poussa les panneaux, Bolan fut pris à la gorge par une odeur lourde et piquante à la fois qu'il identifia immédiatement : l'odeur du hasch.

— Voilà le meilleur endroit de Rome, fit Zaza avec emphase.

Devant Bolan, il y avait une salle circulaire à colonnades, aux murs et au plafond tapissés de miroirs, au sol couvert de moquette et de coussins. Des couples plus ou moins nus s'ébattaient un peu partout, au milieu des magnums de champagne et des bouteilles de whisky. La plupart des filles étaient superbes. Au passage, Bolan en remarqua une, seulement vêtue d'une guêpière de dentelle noire, penchée sur le corps particulièrement velu d'un homme allongé dans les coussins. D'abord, il crut que l'homme était couvert de talc, mais avisant les petits renflements gourmands de la fille, il comprit que ce qu'elle respirait de si précieux dans la toison du type n'avait rien de commun avec une poudre de soins : de la coke !

— Ici, c'est pour les amateurs, ricana le mac en pressant Bolan. Si c'est les salons que vous voulez, c'est par là. Vous connaissez les tarifs ?

— Sans importance, éluda Bolan, tandis qu'ils franchissaient un rideau, puis une autre porte. Vous avez vu la couleur de mon fric.

Rassuré, le mac ouvrit la porte et ils pénétrèrent dans une sorte d'atrium aux marbres si bien imités qu'ils avaient l'air plus vrais que nature. Des spots habilement dissimulés éclairaient des fresques libertines à la manière de Pompéi avant l'éruption du Vésuve. Là aussi, l'odeur du pétard flottait, avec en plus un fond de fragrances musquées plutôt agréables.

— Voilà, fit le mac. Ici, c'est le paradis sur terre !

Et tout ça en sous-sol. Quand on connaissait les difficultés opposées par les ministères, pour la moindre fouille du sol romain... Les *tengenti*(6) avaient dû tomber dru.

— Je vais vous laisser, ajouta le boss. Dans une minute, une hôtesse viendra vous accueillir et vous lui direz...

— Où est Beccari ?

Simultanément à la question de l'Exécuteur, quelque chose de dur était venu s'enfoncer dans les côtes du mac. Ce dernier sursauta comme sous le coup d'une piqûre, tourna un regard effaré vers Bolan qui lâcha de sa voix sépulcrale :

— Je viens de tuer trois hommes, j'en ai déjà tué des centaines et je vais sûrement en tuer encore beaucoup d'autres, dont toi.

— Hé ! coassa Zaza. Vous êtes inconscient, ou quoi ? Vous êtes qui pour oser vous attaquer à Beccari ?

— Sans importance. Conduis-moi à lui. Vite.

D'une pression de *The Snake*, l'Exécuteur avait précisé sa menace. À cet instant, une des portes cernant l'atrium s'ouvrit, livrant passage à une jeune beauté en toge translucide. Bolan souffla à l'adresse de Zaza :

— On n'a pas besoin d'elle.

Après une infime hésitation, le mac esquissa un geste en direction de la fille. Celle-ci laissa planer un regard rêveur sur l'athlétique silhouette de Bolan, disparut derrière la porte qui se referma. Zaza émit une espèce de soupir caverneux, grailonna en adoptant le tutoiement :

— T'as tort de faire ça, mec. Becca punit toujours les petits malins dans ton genre.

Becca ! On était entre intimes. Le mac transpirait quand même à grosses gouttes. L'Exécuteur le poussa du canon de son arme en intimant :

— J'ai dit : vite.

— Tu ressortiras jamais vivant d'ici, connard !

Vif comme l'éclair, le bras de Bolan se détendit et la crosse du Sig qu'il tenait dans l'autre main s'écrasa sur la bouche du tenancier. Il y eut un petit bruit désagréable et le mac poussa un gémissement en titubant.

— Pas connard, corrigea l'Exécuteur. Mack Bolan.

— Hein !

De saisissement, l'autre avait ouvert une grande bouche sanguinolente, crachant des éclats de dents un peu partout. Dans ses yeux noyés de larmes, l'incrédulité la plus totale se lisait.

— Tu... tu veux dire...

— J'ai dit Bolan. Le grand Fumier, quoi !

Une espèce de sanglot passa entre les lèvres éclatées du pachyderme qui gémit :

— Écoute, Bolan ! Moi, je suis qu'un...

— Tu n'es qu'une merde. Avance.

Apparemment maté, le gros mac poussa une porte, précédant Bolan dans un hall carré plongé dans la pénombre et qui ouvrait sur une demi-douzaine de portes. Derrière certaines, on percevait de la musique et des bruits de conversation auxquels se mêlaient des petits cris de volupté. Toutes portaient un numéro en métal doré, cloué sur leur panneau supérieur, et au-dessus de chaque porte était fixée une lampe témoin. Certaines étaient allumées, d'autres non. Du coin de l'œil, l'Exécuteur surveillait, à la fois ses arrières et la porte numéro 13. Sa lampe était allumée. Contre toute attente, ce fut vers le battant marqué 1 que le mac se dirigea.

— C'est là, dit-il dans un halètement plus prononcé. Il est avec une fille et...

— Il y a un verrou ?

— Non, souffla Zaza de plus en plus liquéfié. Aucun verrou. Question de sécurité.

— Allons-y.

Insensiblement, Bolan s'était glissé de côté, se servant du gros type comme paravent. À moins que Pisco ne lui ait raconté des craques, le mac était en train de lui monter un turbin. De plus en plus transpirant, ce dernier venait de poser la main sur la poignée de la porte. L'Exécuteur avait légèrement détourné le canon de *The Snake* dans cette direction. En la circonstance, un réducteur de son s'imposait. À l'instant où le battant s'ouvrait, son index avait déjà pesé sur la détente de l'arme, jusqu'à la deuxième bossette. Encore un millimètre, et la petite balle dévastatrice de 4,7 mm jaillirait.

— Attention !

Brusquement, Zaza s'était rejeté sur le côté, poussant sur la porte pour l'ouvrir en grand. Tout se passa alors très vite. L'Exécuteur aperçut une pièce nue, deux types assis devant une télé sur pied, une table basse avec des flingues dessus, et d'autres calibres jaillissaient des holsters d'épaule, canons déjà pointés sur l'Exécuteur.

La mort, moins une seconde.

CHAPITRE X

La mort, une fois de plus, regardait Bolan dans les yeux.

Au centième de seconde, les réflexes de l'Exécuteur avaient joué et, coup sur coup, *The Snake* avait craché deux ogives brûlantes. À près de 500 mètres/seconde, les minuscules projectiles allèrent perforer le front des flingueurs. L'un d'eux poussa un cri sourd, lâcha la crosse de son arme qui tomba à terre et suivit le même chemin dans une chute arrière qui entraîna sa chaise avec lui. Le deuxième ne cria pas. Figé dans le fauteuil qu'il occupait, il fut pris par la mort sans avoir eu le temps de se rendre compte. Dans le même temps, Zaza s'était senti agrippé par une main et propulsé dans la pièce. Fou de peur, il vit le gros bulbe de l'étrange pistolet monter en direction de ses yeux et il tendit les mains devant lui en couinant :

— Non ! Je...

— À qui ils étaient ? coupa l'Exécuteur en désignant les cadavres.

— Be... Beccari !

Précieuse confirmation de ce qu'il avait déjà compris. Songeant à l'éventualité d'une retraite possible, il questionna encore :

— Où est l'issue de secours de ce bordel ?

— Dans la salle aux glaces. Mais on peut l'ouvrir que du bar. Serrure électrique.

Zaza ne mentait sûrement pas. Mais dans la situation actuelle, ça n'apportait pas grand-chose.

— O.K, soupira l'Exécuteur. *Grazie.*

The Snake tressauta dans sa paume et la balle pénétra dans la bouche encore ouverte du mafieux, faisant sauter ce qui lui restait d'incisives. Dans sa trajectoire folle, elle défonça le bas du palais, hacha un peu de cervelet, fracassa l'arrière du crâne pour achever sa course contre le mur du fond de la pièce, maculant ce dernier de sang et de débris et faisant sauter un éclat de plâtre. Le mac bascula en arrière, battant frénétiquement des bras, s'écroula sur le ventre d'un de ses gorilles et eut un ultime frémissement avant de s'immobiliser. D'un bond silencieux, l'Exécuteur fut près de la table basse. Avec un petit sifflement d'aise, il s'empara de la seule arme qui lui parut

intéressante en la circonstance : un superbe 93 R, avec frein de bouche, cache-flamme, mini-poignée de pontet et chargeur de 20 cartouches. Après tout, on était au pays de Beretta. Une arme redoutable, de calibre 9 mm Para et dotée d'un sélecteur pour le tir en rafales de trois coups. Il regagna la porte, mais à l'instant où il allait quitter la pièce, il y eut des bruits dans le hall et une porte claqua. D'un mouvement preste, il se rejeta en arrière, juste à temps. Un homme en costume sombre et une fille à peine pubère et presque nue venaient de quitter le salon numéro 9.

Refermant l'huis in extremis, l'Exécuteur attendit d'entendre une autre porte se refermer, avant de se risquer à l'extérieur. Direction : porte numéro 13.

Une porte qu'il poussa sans prendre plus ample précaution pour se retrouver dans la nuit, ou presque. La pièce était grande, tendue de sombre, et seuls trois bougeoirs allumés entretenaient une ambiance vaguement funèbre, encore rehaussée par un *Requiem* de Verdi un peu trop fort. Au centre de la pièce, une grande croix de bois en forme de X était plantée en oblique dans le sol. Sur celle-ci, entravé des quatre membres par des bracelets de cuir, un type au corps adipeux entièrement nu, doté d'un tout petit sexe et aux yeux bandés, avait le cou pris dans un étrange instrument. Un garrot relié à l'arrière à un axe qui tournait très lentement. Dans la lueur des bougies, son gros corps blême luisait de façon malsaine. En face de lui, vêtue de cuir clouté et coiffée d'une sorte de casque prussien, une femme au corps sculptural brandissait un fouet en criant :

— Demande pardon, espèce de chien puant !

Avec un fort accent allemand.

— Non ! gémit le crucifié d'une petite voix plaintive. Non, maîtresse ! Ne me frappe plus !

La fille abattit mollement la lanière de son fouet sur la bedaine blême du type qui couina pourtant en se tordant.

— Demande pardon ! répéta la fille.

À cause du *Requiem*, ils devaient presque crier pour s'entendre et, de toute évidence, ni l'un ni l'autre ne s'était aperçu de la présence de Bolan. Mais dès que la fille le verrait, elle ameuterait la galerie. Il fallait la neutraliser. En douceur, bien sûr. D'un bond souple et silencieux, l'Exécuteur fut sur elle. Lançant ses deux mains de chaque côté de son cou d'un mouvement expert, il donna deux petits coups simultanés sur les carotides. La jeune femme émit une exclamation sourde, parut sur le point de réagir, bascula soudain en avant. Bolan l'accompagna dans sa chute, lui administra deux autres brèves pressions sur les carotides, coupant momentanément l'irrigation du cerveau. K.O, la fille exhala un bref soupir, devint toute molle et Bolan se redressa. Pendant ce temps, le type en croix ne s'était aperçu de

rien. Autour de son cou, le garrot semblait pénétrer sa chair et son sexe pointait maintenant devant lui. En s'approchant, l'Exécuteur pouvait à présent découvrir une vilaine cicatrice sur la joue gauche.

C'était bien Beccari.

Quant à l'étrange système de strangulation, il s'agissait d'un gros sandow. Un élastique qui se tendait de plus en plus à mesure qu'il s'enroulait autour de l'axe situé derrière la croix. Un axe électrique qui tournait lentement, mais inexorablement. Pendant ce temps, perdu dans ses fantasmes, Beccari haletait doucement, faisant tressailler sa chair flasque dans des spasmes qui semblaient presque douloureux. Et l'axe tournait toujours. À ce train, et sans le secours de sa « tortionnaire », il serait étouffé dans une minute. D'ailleurs, sa large face bouffie commençait à se congestionner sérieusement. Interrompant ce qui semblait annoncer un super-pied, l'Exécuteur se pencha vers le *capo* pour lui lancer dans l'oreille :

— Salut, Becca.

Le gros blême eut un sursaut si violent que la croix pourtant solidement scellée en trembla. Bolan vit nettement ses poignets se tendre sous les sangles de cuir et les cuisses se crisper sous l'effort. Mais ses entraves étaient décidément solides et rien ne bougea. L'Italien secoua frénétiquement la tête.

— Qu'est-ce que... Hé ! Qui est là !

La petite voix plaintive s'était muée en grognement râpeux. Du coin de l'œil, l'Exécuteur vit que le sandow commençait à sérieusement creuser le cou du pourri. Il gronda de sa voix d'outre-tombe :

— Le plaisir est fini, Becca. Ta copine est dans les vapes pour une minute ou deux. Juste le temps de répondre à ma question. À moins que d'ici là...

Joignant le geste à la parole, il avait légèrement tiré sur le sandow. Le *capo* manqua d'air, grailonna :

— Qui... tu es ?

— C'est moi qui interroge, éluda Bolan.

— Mais...

Beccari s'agitait sur sa croix. En vain. D'ailleurs, sa grosse face congestionnée était en train de virer au très foncé et son corps commençait à trembler de façon alarmante. Bolan pressa :

— Où est la fille ?

— Que... quelle fille !

— La jeune Américaine que tu as fait enlever à Fiumicino et transporter ensuite en ambulance.

— Mais, je comp...

— Te fatigue pas, Becca. Avant de claquer, Pisco s'est mis à table.

— Je... attendez ! Arrêtez cette saloperie de...

— Où est la fille ?

— Je... sais pas ! cria Beccari d'une voix de plus en plus étranglée. Je... c'est pas moi qui ai organisé ça !

— Qui, alors ?

— Ça... ça vient de haut ! Je sais pas d'où ! Mais...

— Mais ?

— Mais l'am... bulance, je sais !

— O.K. À qui elle est, cette ambulance ?

Beccari s'agita de plus belle. Trempé de transpiration et le sexe complètement flasque, il était maintenant très loin de l'extase et très près de la mort. Il supplia :

— Arrête ça !

— L'ambulance, gronda l'Exécuteur. À qui elle est ?

Le pourri marqua une hésitation, puis, sentant son larynx s'écraser sous la terrible pression, il lâcha dans un râle :

— Ambulances *Sal...vatore*. À Palerme ! C'est... c'est tout ce que je...

— Tu as dit *Salvatore* ?

— Si !

Au bord de la syncope, Beccari grinça :

— Arrête... ça !

L'Exécuteur aurait bien laissé le sandow accomplir son œuvre jusqu'au bout, mais il devait dédouaner la fille, qui serait tenue pour responsable si on trouvait le mafieux seulement étranglé. Alors, pressant une nouvelle fois la détente du *Snake*, il abrégea les souffrances de Beccari en lui faisant un tout petit trou dans le cœur.

Un trou qui ne saigna presque pas.

Déjà, la femme commençait à bouger. Bolan quitta la pièce, traversa le hall, retrouva l'atrium. Mais à l'instant où il allait émerger dans le baisodrome aux miroirs, un hurlement de femme explosa derrière lui. Dans l'ombre, deux types se redressèrent brusquement, chemises flottantes et pantalons ouverts.

— Hé, toi !

Celui qui avait crié fonçait déjà vers lui. Sans s'arrêter, l'Exécuteur sauta des corps enlacés, se retrouva avec le deuxième type devant lui. Innocent gorille de l'établissement ? Flingueur de Beccari ? Dans le doute, mieux valait laisser les armes sous l'imper. D'un fulgurant crochet du gauche, Bolan envoya le méchant dans le décor. Mais d'un regard de côté, il avait vu l'autre brandir un gros automatique dans sa direction.

— Stop ! cria le gorille.

Alors, *The Snake* toussa pour la cinquième fois. Mais toujours dans le doute, l'Exécuteur n'avait visé que le bras du type. Ce dernier cria de douleur, tombant à genoux au milieu des clients qui commençaient à paniquer. Il y eut divers mouvements de foule et, au fond de la salle,

la porte qu'il avait passée un peu plus tôt s'ouvrit à la volée. Sur l'employée « tortionnaire », qui se mit à hurler :

— On l'a tué ! On a tué Beccari ! !

Le gorille que Bolan avait boxé se redressa comme un ressort, brandissant à son tour un calibre. Dans son autre main, il y avait un talkie-walkie. Ravalant le sang qui lui coulait du nez, il éleva l'instrument devant sa bouche en lançant dedans :

— Vite, les mecs ! On a buté le boss !

Plus de doute, c'étaient les porte-flingues de Beccari.

Cette fois, ce fut vraiment la panique. Nus ou à demi, la plupart des clients essayaient de se ruer vers la porte en hurlant. Suivant le flot, Bolan atteignait la sortie sur le premier couloir, quand une demi-douzaine de *soldati* surgirent à contre-courant, agitant leurs armes dans tous les sens.

— C'est lui ! cria celui que Bolan avait frappé.

Lui aussi brandissait son flingue, mais les yeux encore noyés de larmes, il n'était pas dangereux. Ce que l'Exécuteur avait redouté était en train de se produire. *L'Angelo* se transformait en piège. Esquivant l'attaque d'un *soldato* qui essayait de l'arrêter, il fonça vers la salle, lâchant une rafale de LF 57 dans le plafond. Les 9 mm firent sauter du plâtre, des lampes explosèrent et, comme par miracle, tout le monde plongea à terre.

En Italie, on avait le syndrome de l'attentat dans le sang et de bons réflexes de survie.

Tout le monde était au sol, sauf les flingueurs de Beccari. Le problème de la foule provisoirement évacué, l'un d'eux avait déjà profité de la situation pour ajuster Bolan dans la ligne de tir d'un superbe Ingram M.10. L'Exécuteur n'eut que le temps de plonger devant lui. Effectuant un roulé-boulé impeccable, il se retrouva sur ses pieds, laissant passer la courte rafale mortelle au-dessus de lui. Dans le mouvement, il avait levé le canon du Franchi et appuyé sur la détente. Le Franchi n'était doté que d'une cadence de tir de 500 coups/minute. Moitié moins vite que l'Ingram. Mais en matière de guerre comme pour le reste, l'essentiel était de bien cibler l'objectif. Face à l'Exécuteur, l'imprudent flingueur reçut au moins les deux tiers de la mini-rafale en pleine tête. Bolan avait volontairement visé haut, afin d'épargner les clients de la boîte. Le porte-flingue avait eu tort de rester debout. Crâne presque entièrement éclaté, il mourut instantanément. Du sang avait giclé partout, des hurlements fusaient et les autres *soldait* déclenchèrent un feu convergeant qui aurait inmanquablement haché Bolan sur place, s'il n'avait de nouveau plongé au sol. Juste à l'instant où la porte donnant sur la salle de *L'Angelo* s'ouvrait à la volée, sur le videur.

Sans hésiter et en plein élan, appliquant une technique maintes fois

éprouvée, l'Exécuteur envoya son pied au passage, fauchant le costaud aux chevilles. L'autre bascula en avant, s'affalant, lourdement au sol, échappant du même coup à la rafale d'un flingueur resté à terre et qui visait Bolan. Heureusement tirés en contre-plongée, les projectiles allèrent eux aussi se perdre tout en haut de la porte et dans le plafond. Et, déjà, l'Exécuteur fonçait dans la salle, bousculant les clients et continuant à tirer en l'air. Subitement, le rideau de l'entrée fut devant lui, brutalement ouvert sur une silhouette massive.

Un des deux videurs du haut. L'orang-outan... et sa batte de base-ball !

— Arrête, connard !

La voix était grasse et vulgaire. Mais le type était une force de la nature. Une véritable forteresse de muscles. Comme dans un cauchemar et le temps d'un éclair, l'Exécuteur avait vu la batte de base-ball tourner en l'air. Si vite qu'il n'eut qu'à peine le temps de lever une de ses mains en barrage. D'abord, il crut qu'il avait réussi à dévier le coup puis, tout de suite après, il eut l'impression qu'un train de marchandises lui défonçait le buste.

CHAPITRE XI

Cela fut si terrible que l'Exécuteur eut l'impression que son cœur allait exploser. Des lucioles passèrent devant ses yeux, il ressentit comme une nausée violente, tandis que tous ses os semblaient se disloquer sous le choc. Mais son geste lui avait permis de dévier légèrement la trajectoire de la batte de base-ball et, si le choc avait été terrible, c'était que, dans le mouvement, il avait encaissé aussi le poids de tout le corps du gorille. Déséquilibré par l'esquive de Bolan, celui-ci avait plongé en avant et heurté violemment l'Exécuteur. Encore sonné, ce dernier eut du mal à envoyer son bras en barrage, quand la batte s'éleva de nouveau au-dessus de son crâne. L'engin lui arriva sur l'épaule gauche, mais heureusement détourné par la parade, il glissa de côté, entraînant son propriétaire dans un involontaire mouvement en avant. Cette fois, l'Exécuteur laissa l'orang-outan plonger sur lui et, au lieu de l'éviter à l'ultime seconde, il propulsa sa tête en avant, percutant le nez du monstre de toute la puissance de son cou. Le méga coup de boule.

Le bon vieux trac qui n'avait pas son pareil pour calmer les plus mauvais caractères. Pas très académique, mais terriblement efficace. Il y eut un affreux craquement, suivi d'un grognement de bête. Arrêté net dans son élan, le primate parut sur le point de frapper encore, puis, tandis qu'un flot de sang jaillissait de son nez éclaté, l'Exécuteur lui expédia le canon du Franchi en pleine tempe, l'envoyant dinguer contre le bar tout proche.

Il était temps que le combat s'achève, la meute arrivait derrière lui.

— Butez-le, ce fumier !

Lâchant une mini-rafale au-dessus de ses poursuivants, l'Exécuteur se rua dans l'escalier. En haut, le dernier videur crut malin de jouer avec son flingue en l'apercevant. De la main gauche, l'Exécuteur sollicita *The Snake*. La petite balle alla perforer le biceps du balèze qui hurla en lâchant son pétard. Dans la foulée, Bolan lui envoya un violent coup de coude en plein plexus. Le videur ouvrit une bouche avide, essaya en vain de pomper un peu d'air, pliant sur ses jambes et rejoignant le sol mollement, fixant d'un regard égaré la haute

silhouette en imper qui disparaissait.

L'Exécuteur avait jailli dehors, conservant le Franchi dans la main droite, mais échangeant *The Snake* contre le 93 R qu'il venait de prendre à l'ennemi. Une arme nettement plus performante. Vingt cartouches dans le chargeur et le tir par rafales de trois coups ouvraient de plus larges perspectives. Comme à son arrivée, le groupe de speedés était toujours là. À peine s'ils firent attention à lui, tant ils étaient défoncés. L'Exécuteur bondit vers l'entrée de la ruelle. L'Alfa de location n'était pas garée très loin mais, déjà, des cris retentissaient dans son dos et des coups de feu claquèrent. Des zonzonnements inquiétants frôlèrent ses oreilles mais, en tournant la tête, il vit que le groupe de camés se trouvait entre lui et ses poursuivants. Même si cette faune n'était guère utile à la société, il se voyait mal en faucher quelques exemplaires pour autant. Privé de riposte, il ne put qu'augmenter la foulée. Des balles ricochant autour de lui, il émergea dans la rue en pente, tourna enfin à gauche.

L'Alfa était en vue, portières non verrouillées. Mais alors qu'il atteignait presque le véhicule et que, clé de contact en main, il parcourait les derniers mètres, la porte d'entrée d'un immeuble à la façade pelée s'ouvrit sur un groupe d'hommes brandissant un véritable petit arsenal. La chance tournait ! Il avait visiblement garé son véhicule devant la fameuse issue de secours du bordel. Un des tueurs le reconnut aussitôt :

— Là ! C'est lui !

Une demi-seconde plus tard, l'enfer se déchaînait.

Un enfer de feu et d'acier qui sembla faire trembler la ville. On aurait dit qu'ils étaient une armée, tant le barrage de mort était puissant. Les balles ricochaient partout sur les façades, crevaient les portes et les fenêtres, sifflant dangereusement aux oreilles de l'Exécuteur. C'était dans de telles circonstances que Bolan remerciait le ciel de l'entraînement incroyablement dur que l'on subissait dans le corps des Marines. Il avait acquis naguère de fabuleux réflexes qui l'avaient déjà souvent tiré de coups impossibles et il savait que, ce soir encore, sa vie ne tiendrait qu'à la chance, à son instinct de survie et, surtout, à cette formidable connaissance du combat. D'instinct, il s'était jeté à terre, roulant entre deux voitures, pointant le canon du Franchi dont il avait permuté le chargeur, lâchant une rafale qui faucha deux flingueurs. Ne s'attendant sans doute pas à une riposte aussi cinglante, les cannibales rescapés se jetèrent au sol à leur tour, sans cesser de mitrailler. À cet instant, les premiers poursuivants émergeaient de la venelle, arrosant à leur tour, mais un peu n'importe comment. D'une rafale de trois 9 mm de 93 R, l'Exécuteur doucha leur enthousiasme. L'un d'eux écopa en pleine face d'un projectile qui avait d'abord écorné l'angle du mur derrière lequel il était posté. La

déformation de l'ogive associée à son mouvement d'hélice folle provoqua un effet dévastateur. Touché à la joue, le type se sentit comme déchiré par une griffe géante. Littéralement volatilisé, sa chair s'ouvrait sur tout son profil gauche, découvrant un hideux cratère sanglant, où se mélangeaient éclats d'os et dents éclatées. Une affreuse boucherie. Ayant compris qu'ils coinçaient l'ennemi entre deux feux, les autres ne bougeaient plus, évitant ainsi de se tirer les uns sur les autres. Bolan était conscient qu'en prenant la décision de chercher Beccari sur son propre terrain, il avait choisi de jouer une partie aléatoire. Avait-il eu vraiment le choix ? En s'attaquant à Betty, les charognards l'avaient d'emblée poussé dans une situation d'urgence. Soit il abandonnait la gamine, soit il fonçait dans le tas et un peu au hasard, juste pour se donner une chance de la sauver.

Il ne savait même pas si elle vivait toujours. C'était, une fois encore et peut-être une fois de trop, une foutue partie de poker menteur !

— Hé ! cria quelqu'un dans la pénombre de la ruelle. Hé, toi, là-bas ! T'es foutu. Tu ferais mieux de te rendre.

— Non ! renvoya quelqu'un d'autre. On va l'écraser comme une merde !

Dans les deux cas, le but était le même : sa mort. Le temps passait et finalement, les autres n'avaient peut-être pas très envie de voir rappliquer les flics au milieu de leur histoire. Pour toute réponse, l'Exécuteur avait lentement levé le canon du Franchi dans la direction de la porte de sortie de secours, où les flingueurs étaient finalement plus à découvert. D'une pression sur la détente, il libéra un chapelet de 9 mm, qui alla faire sursauter le type qui venait de l'apostropher. Un mouvement qui le découvrit de l'ombre une demi-seconde. Juste le temps nécessaire à l'Exécuteur pour l'ajuster avec le 93 R. Au coup par coup, une seule balle. Devant l'entrée de l'immeuble décrépi, l'autre parut catapulté en arrière par une main invisible. Crâne éclaté, il retomba sur son voisin, l'inondant d'un flot de sang. Écœuré, celui-ci s'écarta vivement, s'exposant ainsi à la lumière. L'Exécuteur n'attendait que cela. D'une nouvelle 9 mm du Beretta, il coucha le type comme au stand.

— Merde ! cria un mafieux. C'est pas possible, il va tous nous descendre, ce con de tireur d'élite !

— Laisse, répondit un autre. Je vais le baiser, ce pédé !

Il y eut un silence assez long, durant lequel Bolan échaufauda mille hypothèses. L'Alfa était aussi inaccessible que si elle avait été sur la lune et s'il tentait la moindre sortie à présent, il serait troué comme une passoire. Finalement, il avait peut-être eu tort. Son plan comportait trop d'inconnues. Mais c'étaient parfois les plans de bataille les plus audacieux et les plus risqués qui permettaient la victoire. Pourtant, cette fois, la victoire ne s'annonçait pas du bon

côté.

— Tiens, connard ! Attrape ça !

Des rires nerveux fusèrent dans le camp adverse, tandis qu'une lueur brillait subitement dans le renforcement du petit immeuble d'en face. Une lueur qui devint brusquement flamme et qui, dans une gracieuse parabole, s'éleva dans l'air humide, avant de retomber près de la voiture qui abritait Bolan. Il y eut un bruit de verre brisé, puis un « flouf » caractéristique, suivi d'un embrasement brutal.

Un cocktail molotov !

Les salauds avaient de l'imagination. L'Exécuteur roula sur le côté, essayant de fuir devant le petit ruisseau flamboyant qui venait à sa rencontre. Il se cogna le crâne à un pare-chocs, sentit la chaleur de brasier lui chauffer le visage et, dans le même temps, il vit un autre cocktail molotov s'élever dans la nuit, pour venir exploser sur le capot de la voiture.

— T'es cuit, connard ! cria une voix excitée. Complètement cuit ! Tu vas griller comme un poulet !

Des rires lui firent écho, tandis qu'une fusillade nourrie ponctuait le tout. C'était l'hallali.

— Allez ! Sors de ton trou, enculé !

À cet instant, un grondement infernal fit trembler la nuit au-dessus de l'Exécuteur et, tandis que la voiture qui lui servait d'abri se mettait à brûler comme une torche, tandis que les flammes venaient s'enrouler autour des roues et passaient sous le châssis pour venir lécher son imperméable, les tirs se firent de plus en plus nourris, arrachant des éclats de pavé au sol, crevant les tôles et ricochant sinistrement sur la bordure du trottoir.

Le grondement infernal ressemblait à celui de la fournaise de l'Enfer. L'Exécuteur était virtuellement mort.

CHAPITRE XII

— Mack !

À travers les grondements, Mack Bolan avait eu du mal à discerner la voix. Comme si l'appel avait jailli du néant.

— Mack !

Déjà, l'Exécuteur avait roulé sur le côté, écrasant sous lui un ruisseau incandescent, se redressant juste à l'instant où une masse blanche et luisante s'arrêtait dans son champ de vision. Une voiture dont la portière passager venait de s'ouvrir, juste devant lui.

— Vite ! Montez !

Elle avait réussi ! La petite Linda avait réussi sa mission. Et elle était là, au volant de la Thema blanche blindée, sur laquelle les grêles de projectiles rageurs s'écrasaient comme des fientes.

Linda, la piqueuse de bagnoles ! Elle avait réussi à s'emparer de la voiture blindée de Beccari !

Tel un boulet de canon, l'Exécuteur avait plongé dans l'ouverture béante. Avec ses armes, fumant de partout et sentant encore sur sa face les baisers cuisants des flammes.

— Attends ! lança-t-il en se redressant sur le siège du passager.

Il avait claqué la portière et, dans le même temps, son index avait enfoncé le bouton de commande de l'ouverture électrique de la vitre. Juste assez pour permettre aux canons du Franchi et du 93 R de pointer à l'extérieur. Sur le trottoir, les flingueurs de *l'Angelo* n'eurent pas le temps de comprendre. Fauchés par les rafales, ils s'écroulèrent comme des soldats de plomb. Balayé au moment où il allait lancer sa dernière bouteille, l'adepte du cocktail molotov tomba à la renverse, lâchant son engin qui éclata près de sa tête qui s'enflamma immédiatement, avant que le corps tout entier ne se transforme en torche vivante. L'Exécuteur le vit tenter de se redresser, lancer les bras vers le ciel dans un mouvement implorant. Il lui accorda le coup de grâce, en pleine tête. Simultanément, le Beretta avait dévié sa visée et pris le deuxième groupe en ligne de mire. En trois mini-rafales, cinq cannibales bouillèrent dans le caniveau, tandis que les dernières ogives ennemies venaient s'écraser sur la lunette arrière déjà bien étoilée.

— Go ! lança l'Exécuteur en remontant sa glace.

La Thema bondit en avant, bouscula un des derniers survivants qui essayait bêtement de se mettre en travers de son chemin. Bien calée dans son siège, les mains à peine crispées sur le volant, Linda Baxter avait l'air de disputer un grand prix. Jouant du dérapage contrôlé et de l'accélération, elle fit dévaler la pente à la Thema, vira à gauche, puis fonça tout droit, pour tomber dans la Viale Trastevere quasiment déserte.

Il était temps.

Lancées à toute allure, gyrophares tournoyants, trois voitures de police les croisèrent en hurlant de toutes leurs sirènes.

— *Yeah*, s'exclama Linda Baxter en ralentissant enfin. On les a baisés !

Une ombre de sourire effleura les lèvres de Mack Bolan. Remisant ses armes vides sous le siège, il déclara :

— Tu as été formidable. Tu apprends vite la conduite sportive !

Dans la bouche de l'Exécuteur, ce n'était pas un mince compliment.

— Dès que j'ai entendu les coups de pétard, expliqua Linda, j'ai fait comme vous aviez dit. J'ai pris la tangente de la boîte sans qu'on me remarque. Malheureusement, dans la bagnole, y avait le chauffeur de Beccari. Je lui ai dit qu'il y avait du grabuge et il s'est précipité, mais sans oublier de fermer la caisse avant de disparaître. Alors, ça m'a pris du temps.

— Tu t'es défendue comme une vraie pro, assura Bolan. Bravo.

Flattée, mais sentant soudain ses nerfs la lâcher, Linda hocha la tête en riant un peu trop fort :

— Putain ! J'ai eu les foies ! J'ai cru que j'arriverais jamais à la forcer, cette putain de serrure !

Puis elle poussa un étrange soupir... et elle se mit à pleurer.

Cette fois, un vrai sourire éclaira le regard d'acier de l'Exécuteur. Posant sa main sur une de celles qui tenaient le volant, il souffla :

— Tout va bien, soldat. Gare-toi. On va prendre un taxi.

Heureusement, le char de guerre arrivait le lendemain. À Ciampino, sous le contrôle complice d'un douanier acheté par les amis de Grimaldi. Ce dernier avait appelé Bolan le matin même au *Quattro Fontane* pour lui confirmer que le type en question l'appellerait le lendemain soir. Cela tombait bien. La suite de ce blitz pas comme les autres partait pour prendre des proportions d'apocalypse.

Il faisait trop chaud dans ce bureau confiné et Gianni Bontero ne supportait pas la chaleur. Pour un Calabrais comme lui, c'était normal. Dans le sud, on ferme les volets des maisons les après-midi de soleil et on marche à l'ombre toute l'année. En plus, à Gianni, ça lui donnait soif et, avec ses ulcères à répétition, toute ingestion d'alcool lui était

interdite. Or, Gianni Bontero n'aimait que l'alcool. Sous toutes ses formes et, de préférence, le plus fort possible. Une bonne grappa à soixante degrés, par exemple. Avec une grimace de dégoût sur sa face maigre et jaunâtre, il alla avaler une gorgée d'eau au robinet des toilettes, revint dans son bureau, envoyant un regard haineux à sa collègue Manuela, une vieille fille moche comme la galle et mauvaise comme la peste. Avec un défaut majeur en plus, elle avait toujours froid. Même quand, comme ce soir, les radiateurs ouverts à fond faisaient monter la température du bureau aux environs de 25 degrés.

Heureusement le vol 114 était arrivé.

Une heure plus tôt, il avait été avisé de l'atterrissage du Boeing cargo et il était aussitôt allé réceptionner la marchandise. Juste le temps de faire semblant de contrôler, de répertorier, puis de faire tracter le container en question jusqu'au hangar numéro 10. Après, il était revenu en vitesse, pour faire en sorte d'intercepter la communication avant que la vieille pie ne le fasse à sa place. Heureusement, il était son supérieur hiérarchique et hormis pour cette satanée température du bureau, elle était obligée de s'écraiser. Seulement, il était maintenant plus de 18 heures, et ce putain d'appel tardait. À 18 h 30, le bureau des Enregistrements offrait un pot pour le départ à la retraite de son chef, Vetri. Une invitation surprise, les subalternes de Vetri ayant gardé le secret jusqu'à cet après-midi. À croire qu'ils aimaient les heures sup', ces cons ! Une réunion à laquelle Gianni Bontero ne pouvait pas se soustraire. Ça paraîtrait louche. Même s'il ne buvait pas d'alcool, le chef des Dédouanements qu'il était *devait* absolument honorer un autre chef de service de sa présence.

Seulement, Gianni Bontero *devait* aussi absolument être là pour répondre au téléphone. Cela faisait partie du contrat.

— *Bene !* soupira soudain Manuela en rangeant ses crayons et ses stylos dans un tiroir qu'elle ferma à clé. Nous allons devoir y aller.

Tout le monde le savait, cette vieille salope buvait le Chianti et l'Asti comme un trou. En tout cas, ça ne la réchauffait pas pour autant. De mauvaises langues avaient même suggéré à Gianni de la sauter sur un coin de bureau, histoire de faire grimper sa température. Une horreur. Du temps de Sigonella, Gianni Bontero avait connu des supergonzesses. Partout où il y avait des Américains, c'était plein de filles. Et à la base OTAN de Sigonella où il avait travaillé, Gianni avait connu pas mal de bons lots. Parce que, même s'il n'était pas beau, même s'il ne buvait pas d'alcool, un type comme lui pouvait se payer les meilleurs coups parce qu'il était un phénomène, une bête sexuelle. Un « cas » clinique. Un sexe énorme, doté d'une endurance à toute épreuve. Grâce à ce genre de truc, il avait pu faire son chemin. Non seulement basculer les plus belles filles du secteur, mais aussi organiser la plupart des petits trafics. Et il avait fait sa pelote. Avec le

fric qu'il engrangeait depuis, il n'aurait pas de soucis pour sa retraite. Une villa à Cosenza avec la mer devant, des gonzesses à la pelle et du fric plein les poches.

— Il va falloir y aller, *signore* Bontero. Ils nous attendent.

— J'arrive, répondit Gianni. Allez devant.

Manuela lui lança un regard soupçonneux, finit par quitter son siège d'un coup de reins nerveux pour disparaître enfin. Et, comme s'il n'avait attendu que ça pour se manifester, le téléphone sonna. Bontero se rua dessus, lança un *pronto* nerveux.

— *Signore* Bontero ? interrogea une voix à l'accent yankee prononcé.

— *Si*.

— Les landaux sont bien arrivés ?

Les landaux ! Si ce van qu'il avait découvert dans le gros container dont il avait très illégalement, mais provisoirement, ouvert les plombs était un landau, sa grand-mère avait été le pape. Un mobil-home bigrement lourd. Et avec une sacrée carrosserie. Blindée. Comme ses glaces. Vraiment un drôle de mobil-home. Depuis le début de ses trafics, Bontero n'avait jamais eu à réceptionner un tel fret, et la curiosité le dévorait. D'autre part, il ignorait d'où on l'appelait, mais la communication souffrait de parasites. Il répondit :

— *Si*. Il y a une heure.

— Quand le client pourra-t-il passer le prendre ?

Ce soir, comme prévu, c'était le tour de permanence de Bontero. Une fois par semaine, il assurait le trafic douanier nocturne.

— Cette nuit, dit-il. Près des portails d'accès à la zone, une petite porte grillagée sera entrouverte. L'entrepôt le sera aussi. À 1 h 30.

C'était l'heure où la ronde policière allait au casse-croûte. Entre fonctionnaires du même service, on s'entraidait. Il précisa :

— 1 h 30 précises !

— Parfait. Ne vous inquiétez pas. Le client sera ponctuel. Il vous remettra votre dû.

La petite enveloppe de gratification. Il y eut un déclic, puis la tonalité occupée. Bontero raccrocha, remit machinalement son nœud de cravate en place et quitta son bureau pour retrouver les autres au pot de retraite de son collègue.

Les affaires marchaient bien.

Le seul problème était ce pot. Encore une fois, il allait regarder les autres s'envoyer le Johnnie Walker et la vodka Zoubrowka à pleins verres. La semaine dernière, ils avaient saisi tout un lot de marchandises détournées vers le Moyen-Orient. Peut-être même qu'il y aurait du Moët et Chandon.

Aux douanes, on ne buvait pas d'Asti, quand on pouvait déguster du vrai champagne.

Malheureusement pour Gianni Bontero, il y eut effectivement

quelques magnums au pot de l'heureux retraité. Un instant, il avait failli se laisser tenter, certain que ses ulcères l'auraient supporté. S'il n'y avait eu ce rendez-vous cette nuit au hangar numéro 10, sans doute aurait-il fini par céder. Mais il ne pouvait pas prendre le risque d'une crise à un tel moment et il se rabattit sur l'eau, sous les regards mi-narquois, mi-apitoyés des convives. Quant à Manuela, elle fut soûle à 17 h 30 très exactement. La voix pâteuse et le geste mou, elle finit par se laisser emmener par ses collègues et, à 20 heures, les bureaux du contrôle du fret de l'aéroport de Ciampino furent désertés. Sauf par Bontero... et pour une bonne dizaine de cadavres en verre. Incommodé par la fumée et la chaleur, Gianni Bontero décida d'aller prendre l'air. Quand il serait remis, il irait grignoter quelque chose à la cafétéria des embarquements. Il quitta les bureaux, traversa une vaste cour entourée de petits immeubles administratifs quasiment neufs et, sans qu'il s'en rende vraiment compte, ses pas le portèrent vers le hangar numéro 10.

Rien à faire, il se sentait attiré par ce curieux engin.

D'ailleurs, il avait omis de déposer les clés des hangars sous douane dans l'armoire de sécurité de son bureau. Ce qui n'était pas vraiment régulier, mais ça lui arrivait tout le temps. D'un coup d'œil alentour, il s'assura que la patrouille de police ne traînait pas dans le secteur et, introduisant la clé dans la serrure de la porte du personnel, il ouvrit cette dernière et se glissa dans le hangar. À l'intérieur, les veilleuses de sécurité diffusaient une lueur vaguement orangée, et une odeur indéfinissable flottait. Il passait ici toutes sortes de marchandises. Cela allait du matériel informatique aux produits alimentaires, en passant par les animaux exotiques du type mygale, serpent ou perroquet. On y avait même découvert des immigrés clandestins, entassés comme des sardines dans des containers. Pas tous vivants. Mais Bontero ne touchait pas à ces combines-là : il avait horreur des immigrés.

Il avait des principes, Gianni. Juste un peu de drogue, de temps en temps. Histoire de faire plaisir à un copain libanais chiite, dont toute la famille cultivait le pavot dans la plaine de la Beeka. Pour le compte du Hezbollah.

— Salut, Bontero.

Gianni Bontero sursauta si violemment qu'il en laissa tomber son trousseau de clés. Cela fit un petit bruit métallique qui résonna sous les poutrelles du hangar. Et cela coïncida avec une petite piquête glacée que le douanier ressentit sous l'oreille droite. Alors Gianni Bontero n'eut plus chaud du tout.

Il eut même très froid.

CHAPITRE XIII

Le téléphone en était à sa troisième sonnerie.

— Ne réponds pas, *amore* !

— Fais pas chier, salope.

Paolo Greco avait conservé l'âme romantique du temps où il était proxénète. Attrapant les cheveux de la fille à pleine main, il la propulsa en arrière, manquant la faire tomber du lit.

— Hé ! Ça va pas, mec ! se rebiffa la fille.

Pour toute réponse, elle se prit une méga baigne sur la joue gauche et, matée, se mit à couiner, le nez dans l'oreiller.

— Conne, va ! grogna Paolo Greco en s'arrachant du vaste lit à baldaquin.

Toutes ces filles n'avaient qu'une idée en tête, croquer son pognon. Ce n'est pas parce qu'on est un des plus importants *capi* de Rome et qu'on baise dans le penthouse le plus cher du Corso, qu'on doit gaspiller son argent. Bien sûr, la nouvelle recrue, cette « Gina » dégotée la veille à une terrasse de la Piazza Navona était superbe ; bien sûr, il avait décidé de se l'envoyer avant de l'emmener dîner au restau, mais il fallait qu'il réponde. Transportant sa grosse panse flasque sur ses jambes torsées et trop courtes, il se précipita sur le mini juke-box en plexi, posé sur la grande table basse en verre du penthouse. Un faux juke-box, qui faisait office de téléphone, mais un téléphone très particulier puisque, parmi quelques détails techniques indispensables à un type comme Greco, la ligne confidentielle qu'il desservait n'était connue que par certains membres de la « famille ». Une ligne sur laquelle on n'appelait que pour des choses importantes.

— Si, lança-t-il dans l'appareil.

— Patron, fit une voix au timbre cassé, c'est Manza.

— Je sais bien, connard, que c'est toi ! Tu me déranges pourquoi ?

— C'est que... enfin, c'est pour cette affaire que vous m'aviez dit de vérifier. Vous savez, le truc des douanes...

— Ça va, ça va ! coupa Greco, mauvais. Accouche ! Discret !

Ce con n'avait jamais su dire les choses à mots couverts, mais c'était un *caporegime* très efficace.

- Ben, voilà, patron... on a découvert quelque chose de bizarre.
- Comment ça, bizarre ?
- Ben... comment dire...
- Discret, hein !

Pour une fois, les propos du *caporegime* furent, non seulement discrets, mais également très concis. Dix secondes plus tard, Paolo Greco blâmait sous son teint naturellement olivâtre. Ça, plus le safari de la nuit dernière à *L'Angelo*, ça faisait réfléchir.

— Bougez pas de là, ordonna-t-il d'une voix coincée. Je vous envoie du monde.

Il raccrocha, re-décrocha le combiné en se tournant vers la fille pour jeter :

— La salle de bains, c'est la porte au fond du couloir.

Gina leva sur lui un regard étonné.

— La salle de bains ? Pour quoi faire, *amore* ?

— Parce que tu as besoin de te rafraîchir, beauté !

Comprenant enfin qu'il souhaitait téléphoner sans témoin, la conquête de Greco extirpa du lit sa superbe anatomie pour gagner la porte donnant sur le couloir.

Une fois seul, Paolo Greco composa un numéro, patienta un peu, avant qu'une voix féminine et suave n'annonce sur fond de musique :

— *Palmyra Bar*, j'écoute.

— Le Magicien est là ? questionna Greco.

— Il est dans une partie, répondit la voix féminine.

— M'en fous. Appelle-le. Tout de suite !

La correspondante hésita, demanda :

— De la part ?

— De mon cul ! jappa littéralement Greco. Passe-le-moi. Et vite !

La correspondante n'insista pas. Un instant plus tard, une voix masculine exagérément précieuse annonçait à son tour :

— Vous demandez le Magicien ?

— Ça va ! gronda Paolo Greco. Sois en bas du penthouse dans un quart d'heure, avec ton matériel. Mes gars t'attendent.

Le « Magicien » ne protesta même pas.

Personne ne refusait quoi que ce soit à Don Paolo Greco, même quand on avait un full aux rois, même quand on avait la main dans une partie qui promettait.

Sinon, on mourait.

— *Signore Marlin* ?

La voix était rauque, avec un fort accent yankee. Une lueur passa dans le regard d'acier de Mack Bolan.

— Vous pourrez prendre livraison des landaux où vous savez, à 1 h 30 exactement. Près des portails d'accès au fret, une petite porte en grillage sera entrouverte. Une autre petite porte vous permettra

d'entrer dans le local indiqué. Notre intermédiaire vous attendra près de votre container. Il répondra au nom de Sandro.

— O.K, fit Bolan.

— Venez avec l'argent, bien sûr.

— Bien sûr, conclut Bolan.

Son correspondant raccrocha et il en fit autant.

— C'est pas un problème, au moins ?

Linda Baxter venait de faire irruption dans la chambre de Bolan par la porte de communication. Avec elle, il valait mieux dire adieu à son intimité. Une tornade dans le style de sa copine Betty Monroe. Impossible de penser trente secondes d'affilée en sa compagnie. Vêtue de son collant panthère et d'un chemisier rose quasiment transparent, elle fixait les muscles du torse nu de Bolan avec une expression hypnotisée.

— *Shit !* s'exclama-t-elle. Betty m'avait dit... mais là, c'est encore mieux que Schwarzie !

Elle exagérait. Arnold Schwarzenegger avait fait beaucoup plus de musculation que l'Exécuteur. Bolan, lui, n'avait pas sculpté son corps. Il l'avait forgé. Dans les trous de bombes, dans les jungles du Vietnam, au cours de tous les combats sans merci qu'il avait livrés jusqu'à ce jour contre la Pieuvre noire. Sans s'émouvoir, Mack Bolan esquissa un sourire, désignant le sac que Linda venait de laisser tomber à ses pieds.

— Tu es prête ? demanda-t-il.

— Ouais ! répondit-elle de mauvaise grâce. J'aurais quand même préféré rester.

— Pas question, renvoya l'Exécuteur. Si tu veux revoir ta copine, je dois avoir les coudées franches.

Le matin même, il avait retenu une place pour la jeune fille sur Alitalia. Destination New York, via Paris. Linda soupira, désigna le combiné qu'il venait de reposer.

— C'est en rapport avec Betty ?

— Si on veut. Juste du matériel que j'avais commandé.

Linda Baxter le regarda par en dessous. Maintenant qu'elle l'avait vu à l'œuvre, elle fantasmait comme une gosse sur cette science de la bagarre et des armes dont il avait fait preuve. Hésitante, elle s'enquit :

— Vous voulez dire... des flingues ?

Enfilant une chemisette de toile légère, il secoua la tête.

— Négatif. Juste des landaux.

— Des landaux !

Linda le fixait toujours, mais avec des yeux dilatés d'incrédulité.

— Vous vous foutez de moi, hein ?

— Devine, renvoya Bolan.

Il n'allait pas se lancer dans le descriptif détaillé de son char de

guerre. C'eût été à la fois inutile et fastidieux. On ne décrivait pas le TACOM, *Tactical Combat Module*.

Ce nouveau char de guerre était le troisième véhicule d'attaque de l'Exécuteur. Ayant fait sauter le premier à Manhattan, à l'époque où il avait tâté de la lutte anti-terroriste, il avait vu le numéro deux se transformer en chaleur et en lumière dans sa guerre contre le *capo* sicilien Don Solo Scarlene. Celui-ci, un engin conçu à partir d'un prototype destiné à la surveillance des frontières, avait été abandonné par le Pentagone et la société privée chargée de l'étude avait bradé l'engin... deux cent cinquante mille dollars !

Plus cinq cent mille pour l'aménagement et les équipements divers. Pour l'Exécuteur, le fric n'était pas un problème. Quand il en avait besoin, il le prenait aux *amici*. L'aménagement de l'engin avait duré quatre mois, pendant lesquels l'Exécuteur, lancé dans diverses opérations, avait laissé carte blanche à Herman « Gadgets » Schwarz. Comme le précédent, ce nouvel engin de mort avait pris l'aspect d'un innocent mobil-home, mais il était encore plus performant que ses prédécesseurs.

Il allait avoir là de quoi mener une guerre totale et dévastatrice, contre les ravisseurs de Betty Monroe.

À condition de les trouver.

Revenant à l'immédiat, l'Exécuteur sourit à Linda, proposant d'un ton qui se voulait léger :

— Je connais quelques bons restaurants, à Rome. On va aller dîner, puis je t'accompagnerai à Fiumicino.

Après seulement, il pourrait vraiment déclencher son blitz.

Cette nuit-là, il ne bruinaît plus et il faisait presque doux. Il n'y avait pas grand monde sur la route de l'aéroport et Mack Bolan avait pu appuyer un peu sur le champignon de sa nouvelle Alfa de location. Le matin même, il avait déclaré la première comme volée la veille et, quand il aurait récupéré le char de guerre, il laisserait celle-là au parking de l'aéroport. Maintenant, Linda Baxter volait depuis plus de deux heures, et il allait enfin avoir les coudées franches. Il n'était que 0 h 30 et, normalement, il aurait dû avoir cinquante minutes à tuer avant son rendez-vous. Mais il aimait savoir où il mettait les pieds, et un petit tour de reconnaissance ne serait pas de trop. Dès sa prise de possession du char de guerre, son premier objectif serait la société d'ambulances *Salvatore*. Avec ce que ça comporterait de moyens de persuasion pour en apprendre davantage. Toujours la même méthode. Identification de l'ennemi, localisation, élimination. Avec une variante importante pour ce blitz italien : retrouver Betty et, cette fois, l'éloigner de lui à jamais.

De tous temps, l'Exécuteur avait fait en sorte d'éviter l'implication d'innocents dans sa guerre contre *l'Organized Crime*, mais déjà, de trop

nombreuses bavures s'étaient produites. Il ne voulait à aucun prix que Betty subisse le même sort que Jil et que trop d'amis avant elle.

S'il était encore temps.

L'Alfa venait de prendre la bifurcation de Ciampino et, déjà, l'Exécuteur apercevait les lumières de l'aéroport. Il roula encore sur un kilomètre, contourna l'aire des parkings, ne conservant que les lanternes de la voiture pour se diriger vers la zone fret. Sur sa droite, les longs bâtiments neufs de la nouvelle aérogare brillaient sous les hauts réverbères diaphanes et tout semblait à peu près désert. Ciampino n'avait pas encore acquis l'importance de Fiumicino. Un peu plus loin, des grillages longeaient une petite route, séparant cette dernière des entrepôts du fret. Le hangar numéro 10 était le plus éloigné, à la limite de la zone éclairée. Sur la gauche, bordant directement la route, d'autres entrepôts, une usine de plastique et quelques habitations lépreuses. L'Exécuteur roula encore, aperçut à droite le grand portail grillagé indiqué par son correspondant et, juste à côté, la petite porte. Il roulait encore, cherchant des yeux un endroit pour garer discrètement l'Alfa quand, sur sa gauche, il aperçut les deux véhicules : une petite fourgonnette Renault et une Audi.

Tous feux éteints, tapies dans l'ombre, stationnées à l'angle d'un mur à demi écroulé, légèrement au-delà du portail de la zone fret, elles n'auraient pas attiré l'attention de Bolan si, au moment de son passage, il n'avait surpris un bref rougeoiement à l'avant de la voiture. Une cigarette. L'endroit était désert et cette présence insolite intrigua aussitôt le guerrier solitaire. Continuant sur sa lancée, il laissa l'Alfa parcourir une centaine de mètres, avant de bifurquer dans une voie sur sa gauche. Cahotant dans les nids-de-poule, l'Exécuteur continua, tourna une nouvelle fois à gauche, revenant sur ses pas par une voie parallèle à la route. Après un dernier virage à gauche il roula sur une cinquantaine de mètres, arrêta enfin l'Alfa dans un renforcement. Il coupa le moteur, éteignit ses lanternes et, dans l'obscurité, il se défit de son imperméable, découvrant sa combinaison noire de combat. Avec les gestes issus d'une longue habitude, il attrapa le sac coincé sous son siège, en tira *The Snake*, le 93 R confisqué au flingueur de Beccari, le Sig et le 357 Magnum pris aux aides de l'imprimeur. Il manquait de munitions pour alimenter le Franchi L.F.57. Glissant le petit pistolet de Gadgets dans sa poche gauche, il coinça le Sig dans sa ceinture, engagea le Colt 357 dans l'étui d'épaule vacant du terrible AutoMag et le 93 R dans le holster de hanche normalement destiné à son 92 F habituel. Une balle dans le canon. À cause de la poignée de pontet, c'était un peu étroit, mais ça passait. Puis les doigts de l'Exécuteur rencontrèrent la boîte de « biscuits » qui franchissait si bien les contrôles d'aéroports. Il hésita un instant, finit par prélever trois « galettes » qu'il enferma soigneusement dans une poche

pectorale de la combinaison. Dans l'autre, il laissa tomber trois des petites piles cylindriques qui faisaient office de détonateur, ainsi que le « briquet » à infrarouges qui allait avec. De quoi faire sauter un honorable coffre-fort, ou un blindage léger.

On ne sait jamais.

Quittant l'Alfa, il regagna la route et, longeant silencieusement les murs décrépis, il remonta sur une soixantaine de mètres, avant de retrouver les deux véhicules. Rien n'avait bougé. La fourgonnette semblait vide, mais le chauffeur de la voiture fumait toujours. L'Exécuteur réfléchit un instant, décida de jouer « profil bas ». Puisqu'il était en avance, autant en profiter pour tout vérifier. Le fumeur de l'Audi était peut-être tout simplement en compagnie d'une fille que lui ne voyait pas parce qu'elle était en train de faire une gâterie à son copain.

Profitant du manque d'éclairage, l'Exécuteur se coula dans la nuit, gagnant bientôt le portail et la porte grillagée, effectivement entrouverte. Il n'eut qu'à pousser pour entrer dans la zone fret, se coulant aussitôt dans l'ombre du hangar où il s'accroupit pour prêter l'oreille. Mais tout semblait normal. Un instant, il se repéra pour préparer sa sortie avec le van puis, longeant le bâtiment, il trouva enfin la petite porte qu'il cherchait. Plaquant son oreille à l'acier, il écouta, n'entendit rien, se risqua à tourner la poignée et à pousser le panneau. Dans sa main droite, la crosse du 93 R était venue se loger et son pouce avait libéré la sécurité.

À l'intérieur, les lampes suspendues aux poutrelles d'acier du toit étaient éteintes. Seules, des veilleuses fixées aux piliers distillaient une lueur vaguement orangée et une odeur un peu écoeurante flottait dans l'air confiné. Plus loin, au fond du hangar, une lampe unique était allumée, répandant sur les containers un cône de lumière. Tout avait l'air normal et, logiquement, Bolan aurait dû marcher dans cette direction, sans se poser de questions. Mais son instinct lui disait que quelque chose clochait. Il en avait eu le pressentiment en apercevant la fourgonnette et l'Audi, mais ici, le sentiment s'était renforcé.

Quelque chose, mais quoi ?

Contournant la zone de lumière, 93 R dans la main droite et paume gauche posée sur la crosse du 357, il se mit à progresser. Ses semelles de Nike ne faisaient aucun bruit sur le ciment et, depuis longtemps, il avait appris à discipliner sa respiration de manière à mieux écouter. Mais il n'entendit rien. Le silence était si absolu, si pesant qu'il en devenait angoissant. Le sergent Miséricorde avait déjà entendu cette qualité-là de silence. Autrefois, quand il était à la fois chasseur et gibier, quand sa vie n'avait tenu qu'à un fil. Là-bas, dans la jungle ou dans les rizières du Vietnam. De ces silences si compacts qu'ils ne pouvaient que préfigurer le vacarme à venir.

Maintenant, l'Exécuteur était immobile. Tapi à la lisière de l'ombre, entre deux rangées de containers, humant l'air odorant, guettant le moindre signe de présence, fouillant d'un regard de fauve à l'affût la ligne imprécise et nébuleuse du cône de lumière.

Et c'est alors qu'il vit la tache. Sur le ciment du sol. À quelques mètres de lui, juste au pied d'un grand container gris sur lequel une affichette adhésive des douanes annonçait « US Transit – NY-RMA ».

Ce qui rendait cette tache remarquable, c'était que, dans le silence du hangar, dans l'absence totale de vie, au milieu de ces containers anonymes, elle se trouvait justement devant *son* container et qu'elle était toute fraîche ! Une tache sombre, luisante. Fronçant les sourcils, l'Exécuteur essaya de mieux voir, mais il était encore trop loin, et la lumière vraiment trop faible. Il progressa, arriva à un croisement de travées, s'immobilisa. Toujours rien.

Rien d'autre que cette tache au pied du container et ce silence qui lui semblait receler tous les dangers de la création. Pourtant, il ne se passait rien. Et rien ne se passa durant si longtemps que, peu à peu, l'Exécuteur se mit à douter de son instinct. Alors, décidant de brusquer les événements, il lança à voix contenue :

— Sandro ?

D'abord, il crut que personne ne lui répondrait, puis il y eut une sorte de froissement du côté de *son* container et une voix lointaine répliqua en écho :

— *Si ! Sono qui !*

Puis il y eut un bruit de pas et une silhouette apparut dans le cône de lumière, non loin du container gris. Un homme, seul, désarmé. Incrédule, l'Exécuteur se redressa, s'avança à la rencontre de l'homme, 93 R masqué par sa cuisse. Mais le type souriait et semblait décontracté.

— *Buona notte*, lança-t-il à l'adresse de Bolan.

— *Buona notte*, répondit ce dernier.

Il lui restait quelques mètres à parcourir et il allait s'y résoudre quand, arrivé devant le container qui devait dissimuler le Tacom, quelque chose tomba à ses pieds. Il regarda mieux, vit qu'il était arrivé à la tache sombre répandue au sol, et que cette chose tombée une seconde plus tôt était une goutte de liquide. Instinctivement, il leva les yeux vers les poutrelles et il « les » vit.

Une vision d'horreur.

CHAPITRE XIV

Ils étaient trois : deux étaient revêtus d'uniformes sombres et le troisième... son état disait clairement qui il était. Sandro !

Tout là-haut, pendu à une poutrelle, comme les deux autres. Mais lui était entièrement nu et tout le corps ouvert en deux dans le sens de la hauteur. Un pendu écorché. De son thorax émergeaient les deux lobes des poumons et de son ventre, s'échappant en hideuses guirlandes, les méandres grisâtres de ses intestins se déroulaient sur plus de deux mètres et s'égouttaient avec une régularité de clepsydre.

Déjà, l'Exécuteur avait plongé, braquant le 93 R en direction du type qui venait de paraître. Un millième de seconde avant que ce dernier ne brandisse à son tour un gros automatique sur lui. Les deux détonations de l'arme adverse et l'unique coup de feu tiré par Bolan se confondirent en une seule explosion. Le temps d'un éclair, l'Exécuteur aperçut le gros point rouge qui s'était inscrit au beau milieu du front de l'autre, puis, comme un orage qui éclate brutalement, un cataclysme de feu et de plomb se déchaîna sur lui, tandis qu'une voix hurlait :

— Flinguez-le, les mecs ! Faut pas le rater, cette fois !

Faut pas le rater ! Au moins, l'Exécuteur avait une confirmation : il avait affaire à des tueurs ! Les flics y auraient mis un peu plus de forme...

— Attention ! cria une autre voix. Il est armé !

L'Exécuteur était armé, mais les munitions lui feraient vite défaut. Le Beretta, le Sig et *The Snake* ne suffiraient pas contre la puissance de feu ennemie. Portée jusqu'à l'aigu dans un cri de rage, une troisième voix se manifesta :

— Merde ! Il a eu Gino, le fumier !

Bolan aperçut la tête du mafieux hystérique, non loin du pourri qu'il venait de descendre. Histoire de confirmer, il fit tousser *The Snake* une nouvelle fois. La tête partit en arrière, du sang gicla, inondant le cadavre du premier mort situé en contrebas.

— Mais butez-le ! hurla la première voix. Réduisez-moi ce salaud en bouillie !

Roulant sur lui-même, Bolan changea de position, parvint à contourner le container renfermant le char de guerre. Mais, à sa grande surprise, les portes étaient fermées, plombs parfaitement en place. Pas d'adversaires de ce côté-là. En revanche, les pourris tenaient tous les points stratégiques alentour. Il n'y avait que trois issues pour échapper au piège. La fuite, la guerre de tranchées ou s'emparer du char de guerre.

Toutes les trois étaient très hasardeuses.

La fuite n'étant pas si évidente à réaliser et pas vraiment dans le genre de l'Exécuteur, un combat trop long étant perdu d'avance avec si peu de munitions, restait le Tacom enfermé dans son container. L'affaire semblait impossible à réaliser dans les conditions présentes. Pourtant, contrairement à toute logique, c'était cette dernière solution qui s'imposait. Parce que, paradoxalement, la moins risquée. Grâce au concours de la « pâte à tarte ».

En un instant, l'Exécuteur eut pris sa décision. Bien sûr, il savait qu'à l'intérieur du container, le Tacom avait été solidement calé. Un système de blocage par vérins qui prenaient appui sur les quatre parois du coffrage, et qui l'empêcherait d'accéder suffisamment vite à l'intérieur du van. Mais le nouveau char de guerre comportait un caisson secret sous son arrière, directement accessible de l'extérieur et sans avoir recours au déverrouillage des serrures électroniques.

Mais avant, il fallait arriver jusqu'au van.

Et pour ce faire, l'Exécuteur devait imaginer une diversion pour tromper l'adversaire. Patient, il attendit de voir le premier se pointer. Juste l'apparition d'une tête à l'angle d'une pile de caisses située à cinq ou six mètres. Vif comme le crotale, *The Snake* s'était déporté, et l'index de l'Exécuteur avait enfoncé la détente. Là-bas, le type parut tétanisé. Tandis que sa tempe bizarrement éclatée jusqu'à l'oreille libérait un flot de sang, il avança de deux pas, brandissant une mini-Uzi qui se mit à canarder tous azimuts. La bouche ouverte sur un cri qui ne voulait plus sortir, le type semblait pris de folie furieuse.

Réaction *post mortem* classique mais toujours spectaculaire. Ainsi, on aurait pu le croire encore vivant. C'est sans doute ce que pensèrent ses potes, car ayant miraculeusement échappé à ses tirs, l'un d'eux meugla comme un malade :

— Arrête tes conneries, merde !

Mais l'autre n'entendait rien et son chargeur se vidait toujours. Si bien que ce qui devait arriver survint : il finit par se tirer dans les pieds. Ce qui le fit s'écrouler dans une débauche de mouvements réflexes précipités. Scène tragi-comique qui ne fit sourire personne. Déjà, l'Exécuteur calculait ses chances.

Compte tenu de son faible appui-feu, il n'était pas question de se risquer à découvert à deux reprises. Sa seule chance résiderait dans

son adresse à placer ses biscuits d'explosif. Se couvrant du 93 R de la main gauche, il sortit les trois « biscuits » de sa poche, enfonça les piles-détonateurs dans chacun d'eux et, estimant d'un regard la distance et l'angle, il envoya le premier en direction du container. En espérant que l'ensemble pile-biscuit ne se séparerait pas à l'arrivée. Le petit palais passa dans le cône de lumière, atterrit juste à l'angle de l'objectif, pratiquement collé à l'acier gris. L'Exécuteur esquissa une grimace. Un angle était toujours moins vulnérable à ce type d'explosif. Mais au moins, il n'avait pas perdu sa pile-détonateur. Tandis que les tirs se déchaînaient toujours, il entendit quelqu'un crier :

— Gaffe, les mecs ! Il nous balance des trucs sur la gueule, ce con !

Sans se préoccuper des réactions, l'Exécuteur avait déjà « pointé » son deuxième faux biscuit. Celui-ci vola silencieusement à travers le cône de lumière, tomba au sol, rebondit, roula sur le côté, allant s'immobiliser au pied de la paroi d'acier, sur son grand côté. Son détonateur bien visible était resté en place. Soulagé, l'Exécuteur attrapa le briquet aux infrarouges d'une main et le dernier ensemble explosif de l'autre pour le balancer à la volée. Dans la direction des voix. L'une d'elles paniqua :

— Merde ! Qu'est-ce que c'est que cette...

Le type n'eut pas le temps d'achever. L'Exécuteur avait activé le briquet et un souffle fit frémir l'immense hangar, accompagné d'une déflagration assourdie. Sous le choc, la lampe située au-dessus du container gris avait explosé et on n'y voyait plus grand-chose. Une fumée blême et âcre flottait tout autour et, tandis que d'autres cris et des râles s'élevaient, l'Exécuteur plongea. Il arriva sur l'objectif à travers la fumée et vit tout de suite qu'il avait réussi. Si l'angle avait effectivement contré en partie l'effet brisant, en revanche, l'explosif avait labouré le béton du sol et provoqué dans l'acier du grand côté du container une ouverture en forme d'ogive. Largement assez grande pour le passage d'un homme. Les lèvres déchirées de l'orifice s'étaient rabattues à l'intérieur, butant contre un des vérins qui s'était tordu, et qui gisait sur le plancher. Profitant de la fumée et de l'effolement, l'Exécuteur se glissa dans l'espace ainsi dégagé.

Le char de guerre était bien là.

Apparemment intact, à part quelques griffures sur la peinture bleue du blindage. Passant aussitôt sous le véhicule, l'Exécuteur se mit à ramper vers l'arrière, en toussant comme un damné. Avec des gestes précis, il envoya ses mains sous la caisse, trouva un bourrelet de métal poussiéreux, poussa vers le haut, sur la droite, puis devant et sur la gauche, dans un mouvement légèrement pivotant. Le principe tout bête des boîtes à secrets de tous les temps. Le bourrelet glissa, découvrant deux vis papillon qu'il entreprit de retirer. Pendant ce temps, à l'extérieur du container, c'était toujours Fort Alamo. Les

cannibales ne devaient pas y comprendre grand-chose. Bolan avait maintenant dégagé les vis et un panneau d'acier vint à sa rencontre, dévoilant un profond casier vertical, dans lequel ses mains trouvèrent tout de suite ce qu'il cherchait. Son arsenal de secours : une mini-Uzi 9 mm avec deux chargeurs couplés de 32 cartouches, un M.P.5 HK en version courte de 9 mm et ses munitions, un petit Ingram M.1Û, avec ses chargeurs de 36. Dans un sac de cuir qu'il ouvrit prestement, il prit six grenades défensives US, avec leur redoutable quadrillage d'acier massif. Tout cela n'avait pris que quelques secondes et, dehors, les autres n'avaient pas encore eu le temps de comprendre ce qui se passait.

Cette fois, il avait de quoi gagner sa guerre. Roulant sous la caisse, il se posta sur le côté de l'ouverture béante et, lâchant de mini-rafales d'Uzi, il coucha deux téméraires qui tentaient un assaut du container. Dans la fumée maintenant moins épaisse, Bolan les vit bouler entre les rangées de caisses. L'un d'eux lâcha une rafale de CZ Skorpion, avant de s'immobiliser, face contre terre. Mais dans la mort, son index était resté sur la détente de l'arme et les 7, 65 de son P.M. vinrent cribler l'acier du container gris, obligeant Bolan à se replier à l'intérieur. Sitôt la tempête passée, il risqua un œil, entendit une porte claquer au loin et un bruit de course assortie d'appels. Des renforts se pointaient. Au débouché de la travée conduisant à la sortie, il aperçut deux silhouettes qui escaladaient les empilements de caisses. Probablement le chauffeur de l'Audi et un copain que Bolan n'avait pas repéré. Visiblement, ils cherchaient une position pour mieux apprécier le problème. L'Exécuteur les allongea d'une seule petite rafale. Puis, songeant aux flics qui ne pouvaient que débarquer bientôt, il décida d'en finir. Par deux fois, son bras se balançait à l'extérieur du container, envoyant les grenades dans deux directions opposées. Les déflagrations résonnèrent comme des coups de mortier, des éclats de toutes natures volèrent et des hurlements fusèrent, presque aussitôt éteints. Pour faire bon poids, il lança une troisième grenade, droit devant. Cette fois, il n'y eut aucun écho. Il patienta dix secondes, plongea à l'extérieur, fit un crochet qui le conduisit derrière la position supposée des derniers cris. Dans la lueur des quelques veilleuses encore intactes, il distingua des ombres recroquevillées, glissa dans des flaques gluantes et buta un à un contre des cadavres.

Il en compta trois, bifurqua sur sa gauche, en trouva deux autres. En faisant le tour des anciennes positions ennemies, il en découvrit encore quatre. Avec le type qui l'avait accueilli, cela faisait dix hommes en tout. Un sacré comité de réception. Réduit à néant, baignant dans des mares de sang. Mais alors qu'il allait retourner au van, l'Exécuteur surprit un frémissement dans la main d'un des types couchés à ses pieds. Une main qui s'ouvrait, cherchant à récupérer la

crosse d'un P.M Uzi tombé non loin de là. D'un coup de pied, Bolan envoya l'arme hors de portée, avant de tirer le type par le col pour le retourner. Un costaud, avec un grand nez busqué et de tout petits yeux pleins de haine. De son ventre ouvert quasiment en deux, des choses grisâtres et écœurantes s'échappaient, dégageant une odeur pestilentielle.

Sandro était bien vengé.

— Fumier !

Les lèvres du moribond avaient à peine bougé, mais des bulles de sang éclatèrent à leurs commissures. Sur ses gardes, Bolan s'accroupit, interrogea :

— Qui es-tu ?

— Mon nom... c'est Manza, fumier ! Et je t'emmerde !

— Et là-haut, insista l'Exécuteur en désignant le pendu écorché. C'est Sandro ?

Manza eut un faible mouvement de tête.

— Pas Sandro. Bontero. Gianni Bontero... le mec des douanes !

Logique. Sandro n'était qu'un nom de code.

— Et les deux autres ? interrogea Bolan.

— Des... cons de gardes. Fallait les flinguer. Les ordres.

— Les ordres de qui ?

Le moribond graillonna un rire douloureux.

— Va te... faire mettre, Bolan !

L'Exécuteur haussa un sourcil.

— Tu me connais ?

— Non ! C'est ton putain de van qu'on connaît...

Le blessé toussa, cracha du sang et enchaîna :

— J'ai appelé Greco et il a aussitôt...

Comme s'il prenait soudain conscience d'en avoir trop dit, le flingueur se tut, dardant sur l'Exécuteur un regard déjà voilé. Dans un instant, il serait mort. Bolan le pressa :

— Qui c'est, Greco ? Ton boss ?

Le costaud lâcha un petit rire, toussa encore, jeta à Bolan un regard où il crut déceler comme une lueur de victoire. Puis, crachant un flot de sang, il lâcha dans un dernier rôle :

— Il t'a baisé ! T'es déjà mort... Bolan !

Puis sa face se figea, avant de se détendre d'un coup. Déçu, l'Exécuteur n'avait plus qu'à grimper dans le van et filer d'ici au plus vite. Quelqu'un allait finir par rappliquer. Il retourna au container, fit sauter les plombages de la douane d'un coup de crosse, eut du mal à ouvrir les portes de métal déformées par l'explosion. Se glissant entre les parois d'acier et le char de guerre, il desserra les vérins, ôta les cales, avant d'enfiler la clé à gorge dans le canon de la serrure codée du panneau latéral. Fonctionnant sur le principe d'une serrure chiffrée

de coffre-fort, le système était simple, et les codes interchangeables à volonté. Pour ce voyage, Bolan avait chiffré douze tours à gauche, sept à droite, quatre à gauche et neuf à droite. Il y eut un léger déclic huilé, puis le panneau s'ouvrit en se décollant légèrement, un peu à la manière d'une porte de jet. Obéissant aux gestes de routine, ses doigts se glissèrent délicatement dans l'interstice, tâtonnèrent, hésitèrent. Bolan fronça les sourcils, chercha mieux et, en désespoir de cause, il ouvrit complètement le panneau, pénétra dans la brève coursive, alluma le spot grillagé du plafond, se pencha de nouveau sur l'ouverture du panneau, trouva enfin ce qu'il cherchait : un fil de soie.

Translucide, si fin qu'il en était quasiment invisible. Son témoin. Un petit truc aussi vieux que l'espionnage qui, disposé sur n'importe quel système de verrouillage, permettait de savoir si ce dernier avait été violé. Et, justement, le fil de soie était rompu.

On avait forcé le char de guerre !

Dubitatif, l'Exécuteur jeta un regard autour de lui, ne vit rien de particulier. Au cours d'une rapide inspection, il ne remarqua rien non plus dans le module opérationnel, dans la cabine de repos, pas plus que dans celle de pilotage. Le temps pressait. Il alluma les ordinateurs, testa le radiotéléphone et le brouilleur *Scramble* : tout semblait normal. Enfin, vérifiant les sécurités des *listing-computers* ainsi que celles des diverses procédures de feu de l'arsenal, il dut se rendre à l'évidence : le fil de soie s'était sans doute rompu tout seul. Probablement sous l'effet des explosions. Par ultime précaution, il ressortit du van, ramassa les plombs des douanes qu'il venait de briser, retourna dans le char de guerre pour les examiner. D'abord, il ne vit rien de spécial ; puis, après une inspection moins sommaire, il se rendit compte qu'il avait eu raison de s'inquiéter. Les plombs avaient été trafiqués. D'abord habilement coupés dans le sens de l'épaisseur, puis parfaitement recollés. Un bricolage relativement simple, et qui pouvait donner le change, si on n'y regardait pas de trop près. Retournant à la console des ordinateurs, l'Exécuteur recommença les manœuvres, trouva les mêmes résultats rassurants... jusqu'à ce qu'il pousse les tests jusqu'à la procédure de pré-mise à feu. À cet instant, un détail lui sauta aux yeux. Un détail qu'il n'aurait jamais noté s'il n'y avait eu ce doute dans son esprit. Juste un léger retard d'un quart de seconde dans l'affichage de la confirmation de la phase de pré-mise à feu. Normalement, cela n'aurait rien dû vouloir dire, mais Mack Bolan connaissait parfaitement le déroulement de chaque opération sur cette procédure. Les yeux fermés, il aurait pu énumérer les différents textes codés qui s'y rapportaient. Exactement en même temps qu'ils apparaissaient à l'écran. Or, ce minuscule décalage ne s'était jamais produit. C'était impossible. Un ordinateur ne commettait *jamais* d'erreur de lui-même.

On l'avait donc aidé.

Bolan se souvint alors de cet éclair de triomphe dans le regard de Manza, juste avant qu'il ne meure. Le pourri savait.

Mais l'Exécuteur, lui, ignorait tout, sinon que, d'une manière ou d'une autre, les salauds l'avaient piégé ! Il savait juste que le van avait été visité et qu'on avait trafiqué la procédure informatique de pré-mise à feu des engins d'attaque du Tacom. Restait à savoir lequel, par quel moyen et dans l'attente de quel résultat précis. Faute de quoi, cette véritable forteresse mobile, merveille technologique sortie tout droit des cerveaux les plus doués de la spécialité, serait désormais tout juste aussi efficace qu'une vulgaire boîte de conserves.

Voire, dangereuse.

« Il t'a baisé, Greco ! T'es déjà mort... Bolan ! »

Brutalement, les dernières paroles de Manza le flingueur étaient revenues s'inscrire dans la mémoire de l'Exécuteur. Ce que le tueur savait, c'est qu'ils avaient saboté le char de guerre... pour le tuer. En toute sécurité, leur plan n'ayant sans doute justement été de ne pas attendre son propriétaire. Mais l'Exécuteur était arrivé plus tôt, déjouant involontairement cette stratégie, les forçant ainsi à improviser un guet-apens catastrophe. Maintenant, ils étaient morts et ils ne connaîtraient pas le résultat de leur manœuvre.

Ce qui ne changeait rien, car ils avaient bel et bien piégé la procédure de pré-mise à feu du van, de telle sorte que son arsenal embarqué explose dès la procédure de mise à feu effective, quel que soit l'arme utilisée. Dans ce but, Manza et ses copains pouvaient très bien l'attendre un peu plus loin et le provoquer, histoire d'obliger l'Exécuteur à répliquer. Et à se transformer lui-même en chaleur et en lumière.

À moins que le piège n'ait été justement activé à partir de la seule procédure de pré-mise à feu, manœuvre qu'il venait justement de tester un instant plus tôt. Dans ce cas, le Tacom pouvait sauter d'un instant à l'autre !

CHAPITRE XV

— Mais qu'est-ce qu'ils foutent !

Paolo Greco piaffait littéralement d'impatience et de rage contenue. Une robe de chambre de soie bleue couvrant son imposante bedaine, il allait et venait, foulant l'épaisse moquette blanche du penthouse, jetant de temps à autre des regards furibonds au transistor posé près du téléphone juke-box, attendant un flash spécial d'infos qui ne venait pas. Une heure qu'il écoutait, le regard fixé sur les images grotesques du grand téléviseur Akai, qui diffusait une vidéo porno particulièrement sordide. En d'autres circonstances, Greco qui se targuait d'esthétisme en la matière aurait changé la cassette. Mais, cette nuit, il était trop préoccupé, trop excité par toute cette histoire pour se rendre compte du navet qu'il était en train de visionner. Depuis un moment déjà, il se reprochait d'avoir trop bien respecté les règles et de ne pas s'être rendu sur place pour contrôler lui-même les opérations. Dans l'honorable société, il le savait, un principe sacrosaint prévalait depuis très longtemps : un *capo* ne devait *jamais* se mouiller directement. Trop dangereux. En matière de crime organisé, il en était de même qu'en politique : disposer un maximum de « fusibles » entre soi et l'événement. Alors, depuis le coup de fil du « Magicien » qui lui avait seulement dit que tout était O.K. et que les autres finissaient le rangement, Paolo Greco rongait son frein.

Tout était O.K., mais il ne voyait rien venir !

Il attendait le flash-infos qui lui apprendrait l'explosion de cette saloperie de van, mais aussi – et surtout – l'arrivée au rapport de ce connard de Manza. Il voulait tout savoir dans les moindres détails ; or, il ne savait rien, sinon que le « Magicien » avait opéré.

Si Paolo Greco avait su que ce serait si long, il se serait arrangé pour que cette superbe salope de Gina reste avec lui cette nuit. Il aurait même fait...

L'arrachant à ses pensées, une sonnerie se fit entendre. Enfin ! L'interphone de l'entrée. Tendue comme il l'était, Paolo Greco ne put s'empêcher de sursauter. Attrapant son transistor, il plongea dans l'escalier de sa chambre-mezzanine, se précipita dans un petit couloir

tendu de cuir brut, décrocha l'appareil en hurlant :

— *SI !*

— C'est moi, patron.

La voix de Benito, un de ses deux flingueurs de service au rez-de-chaussée. Paolo ne venait jamais au penthouse sans sa garde rapprochée : deux types, installés en permanence dans la courette intérieure de l'immeuble. Avec toute cette délinquance...

— Et alors ! meugla Greco.

— C'est Manza, patron. Il monte.

— Dis à ce con de se magner le cul ! hurla Greco.

Il raccrocha et, fou d'impatience, déverrouilla la porte d'entrée. Sur le palier, son troisième *baby-sitter* quitta précipitamment le tabouret où il était assis, face à l'ascenseur.

— C'est Manza, lâcha Greco, laconique.

Puis, laissant le battant ouvert, il monta le son de son transistor à son paroxysme. Il était 3 heures du matin et le jingle des infos venait de retentir. La voix du commentateur éclata dans l'entrée, à l'instant précis où les portes coulissantes de l'ascenseur s'ouvraient sur le palier. Distrait par la radio, Greco leva les yeux, ne comprit pas tout de suite ce qui se passait. Ce n'était pas Manza... Il y eut un petit bruit mou. Le *capo* vit son garde du corps marquer un violent recul et, simultanément, le grand type en imper qui venait de jaillir de l'ascenseur arriver sur lui, le percutant si fort qu'il se retrouva le dos cassé contre le montant de la porte. Paniqué, Greco regardait son gorille glisser contre le mur du palier en renversant son tabouret. Du sang jaillissait de son front et ses deux bras écartés avaient la danse de Saint-Guy. Tout se passait trop vite. Il ouvrit la bouche pour crier, encaissa un terrible choc aux incisives, perçut le craquement de ses dents brisées pendant que quelque chose de dur et de tiède s'enfonçait jusque dans sa gorge.

— Recule.

La voix était grave. Glacée comme la mort. Paolo Greco se sentit catapulté en arrière, son crâne cogna contre le mur de cuir, tandis que la porte palière se refermait en claquant. Étourdi, le *capo* voulut ruer, en fut empêché par l'arme enfoncée dans sa bouche et se trouva entraîné en arrière jusqu'au pied de l'escalier.

— Grimpe.

La voix du grand type semblait venir des entrailles de la terre. Paolo Greco n'arrivait plus à coordonner ses pensées. Son cerveau était en bouillie et ses dents brisées lui faisaient un mal de chien. Ce fut encore pire quand l'inconnu arracha le canon de son flingue d'au milieu des dents déglinguées et ordonna en montrant la mezzanine :

— Vite.

Paolo Greco commençait à récupérer. Mais ce qui lui venait à

l'esprit ne le rassurait pas du tout. Son gros ventre tremblant de toute sa gélatine, il se hissa sur la première marche, avec l'impression de grimper à l'échafaud. Sitôt parvenu en haut, il fut de nouveau catapulté en avant, buta sur un pouf, se rattrapa enfin. Juste à l'instant où le grand type en imper arrivait sur lui. Paolo essayait désespérément de reprendre un minimum d'initiative.

— Qu'est-ce que vous voulez ?

Pour toute réponse, le balèze lui envoya une gifle. À toute volée. Si fort que le *capo* se retrouva étalé sur la moquette, robe de chambre ouverte sur un caleçon imprimé de dollars. Sous son crâne, des cloches sonnaient douloureusement. À travers un brouillard épais, il vit la silhouette athlétique se diriger vers la grande baie vitrée de la terrasse. Après avoir jeté un coup d'œil dehors, l'homme revint et Greco sentit un petit choc à travers son caleçon. Hagard, il abaissa les yeux, vit le gros bulbe noir du canon du pistolet enfoncé dans ses attributs virils. « Un pistolet bizarre », eut-il le temps de penser. Puis la voix grave et glacée lui confirma ce qu'il refusait de savoir :

— Mon nom est Bolan. Le grand Fumier.

Pas une once d'humour. Une voix sinistre comme le jugement dernier. Bolan ! Bolan était vivant ! Il n'avait pas sauté avec son putain de mobil-home ! Et le grand Fumier continuait :

— Et je suis de très mauvais poil, Greco.

Paolo Greco leva des yeux larmoyants sur son vis-à-vis, reçut le choc du regard d'acier. Des yeux implacables, dans le blanc desquels des filaments rouges indiquaient, soit une grande fatigue, soit une colère dévastatrice. Avec l'impression de visionner un film en trop gros plan, le *capo* vit les lèvres du grand Fumier se mouvoir à quelques millimètres de son visage :

— Manza et ses sbires sont chez saint Pierre et les deux anges gardiens qui surveillaient la cour sont transformés en viande froide. Pour celui du palier, tu pourras toujours essayer le bouche-à-bouche.

— Mais...

— T'as pas grand-chose à espérer Greco.

— Attends ! Attends, Bolan ! Je... Qu'est-ce que tu veux savoir ? Je dirai tout. Tu veux la peau des gros bonnets du secteur ? Je sais tout sur eux.

Écœuré, l'Exécuteur soupira :

— Les *uomi d'onore*, vous n'êtes vraiment que des larves.

Puis hochant la tête comme s'il réfléchissait intensément, et sans ôter le canon du *Snake* du caleçon de Greco, il questionna d'une voix devenue sourde :

— Parlons de mon container. Comment tu as su, pour le mobil-home ?

Paolo Greco reprit courage. Si on s'expliquait, ça pouvait s'arranger.

Envoyant des postillons sanglants devant lui, il avoua précipitamment :

— Par hasard ! Seulement par hasard. Moi, je fais de mal à personne. Juste un peu de commerce avec les marchandises sous douanes et...

— Arrête, Greco. Je connais ton histoire.

Les saboteurs ne s'étant attaqués qu'à l'armement du char de guerre, l'Exécuteur avait pu consulter ses *listing-computers* en chemin. Une banque d'infos qui regroupait tout ce que l'Exécuteur avait pu glaner au cours de ces années de guerre contre l'*Organized. Crime* et qui était constamment remise à jour. Notamment grâce aux dossiers auxquels Hal Brognola, numéro Deux du *Justice Department*, avait accès. Des renseignements au sein desquels Bolan n'avait pas eu de mal à isoler ce qui concernait Paolo Greco. Plus glacée que jamais, la voix d'outre-tombe asséna :

— Je sais que tu trafiques dans toutes les combines dégueulasses, que tes gars rackettent tous les commerces et industries de ton secteur et que les branches maîtresses de tes activités sont la prostitution et la dope.

— Hé, attends ! Je...

Cette fois, la gifle qui lui arriva sur le nez fut si cinglante qu'il en fut aveuglé.

— Je n'ai pas de temps à perdre, Greco. Ne me fais pas perdre mon calme...

— Mais...

— Raconte, pour le van.

— Oui, oui ! crachouilla le *capo* de secteur. Oui ! Tout ce que tu veux. Moi, pour ton mobil-home, je savais pas. C'est Manza. Je l'avais juste envoyé secouer un peu les puces de cet inspecteur des douanes de Ciampino qui marchait sur mes plates-bandes. Pour essayer de se racheter, le mec a vendu la mèche. Il a parlé de l'époque où il était à la base OTAN de Sigonella et qu'il avait des copains américains. Des copains avec lesquels il avait gardé des contacts. Y a quelques jours, un de ces mecs lui a demandé de réceptionner discrètement un container et de recevoir le client qui viendrait le reprendre.

— Alors ?

— Alors, s'empressa le mafieux, quand Manza a forcé les scellés du container et qu'il a vu ce qu'il y avait dedans, ça a fait tilt dans sa tête et il m'a aussitôt servi l'histoire. C'est tout.

— Non, corrigea l'Exécuteur en augmentant sa pression sur le caleçon du mafieux, ce n'est pas tout. Mon van a été bricolé et je veux savoir ce qu'on lui a fait.

L'Exécuteur avançait sans donner davantage de précisions. Comme au poker : pour voir. Greco donna l'impression de chercher de l'air,

bafouilla :

— Ben, moi, je peux pas bien...

— Déconne pas, Greco.

Dans le regard d'acier de l'Exécuteur, il y avait maintenant comme une sorte de voile. Comme si, déjà, le *capo* n'existait plus pour lui. Et le canon de l'étrange pistolet s'enfonçait lourdement dans les testicules du truand. La panique faillit submerger Greco, mais il se reprit, songeant que le dialogue était sa dernière chance de survie. Et puis, une petite idée avait soudain fulguré dans son esprit. Une idée qui pouvait peut-être...

— Écoute, Bolan. C'est vrai, j'avais envoyé mes gars sur place pour te tendre un piège.

Il avait débité cela d'un trait, guettant les réactions de l'Exécuteur. Ce dernier se contenta de questionner :

— Quelle sorte de piège ?

— Ben... tu l'as dit, le sabotage de son mobil-home. Normalement, tu devais pas tomber sur Manza et son équipe. T'es arrivé trop tôt, ou ils étaient en retard, je sais pas. Mais normalement, quand tu aurais pris possession de ton engin, ils devaient t'attendre dehors.

— Pour m'obliger à me servir de mes armes, hein ?

Regard égaré de Greco.

— Comment... comment tu sais !

— T'occupe pas. Continue.

— Bon, déglutit Greco avec difficulté. Bon... quand tu te serais servi de ton arsenal, tu aurais normalement dû... sauter.

Il avait prononcé le dernier mot presque à regrets. Il transpirait de trouille et sa grosse face toute barbouillée de sang ressemblait à celle d'un clown. Un clown sinistre et dérisoire.

— Ça ne suffit pas. Précise. Qu'est-ce qui est saboté et par quel moyen ?

De nouveau, la bouche de Greco s'ouvrit comme celle d'un poisson. Il hésita, finit par avouer dans un crachotis :

— Je... je sais pas.

Le canon du pistolet lui écrasa violemment un testicule et il hurla :

— Mais on peut le savoir !

— Comment ?

— Par le Magicien !

La panique tenaillait Greco. Il fallait qu'il entretienne le dialogue. Qu'il prouve sa bonne foi en essayant de récupérer le « Magicien » au téléphone. S'il était retourné jouer au poker, c'était gagné, sinon, il y aurait des problèmes. Ce pédé avait presque autant d'amants que Greco possédait de millions de lires.

— Qui c'est, le Magicien ?

— Un spécialiste de l'informatique. Le meilleur. C'est lui qui a

saboté ton van.

— Où on le trouve ?

Une lueur d'espoir revint dans le cerveau en bouillie du *capo*.

— Écoute, Bolan ! Je vais l'appeler ! Je vais lui dire de venir et il va réparer ton...

— Tu vas l'appeler, coupa l'Exécuteur, et je vais donner les ordres. Où il est, ton bigophone ?

— Là !

Paolo Greco désignait la grande table basse en verre, avec le mini-juke-box posé dessus. Il tremblait de plus en plus. La peur et l'énervement. L'Exécuteur ôta enfin *The Snake* de ses parties génitales et l'autre se sentit brusquement mieux.

— Debout, ordonna Bolan.

D'un mouvement de menton, il indiqua le juke-box pour préciser :

— Appelle.

Greco se mit à trotter vers la grande table en verre en questionnant d'un ton frémissant :

— Qu'est-ce que je lui dis, si je le trouve ?

— Tu le trouves, corrigea l'Exécuteur, menaçant. Quand tu l'auras au fil, tu lui diras de venir te rejoindre en bas de l'immeuble.

— Et... après ?

— Après, ce n'est plus ton affaire.

Tendu comme une corde de piano, Greco avait empoigné le petit juke-box à pleines mains. D'un index tremblant, il enfonça une touche du clavier puis, comme s'il n'avait pas tout compris, il refit face à l'Exécuteur.

— Je lui dis quoi ?

Bolan allait répéter ses consignes quand, brusquement, la main boudinée de Greco jaillit de dessous la boîte à musique. Et, le temps d'un éclair, l'Exécuteur aperçut le canon noir pointé sur lui.

CHAPITRE XVI

Paolo Greco n'y comprenait plus rien.

Il avait cru toucher le grand Fumier, l'avait vu s'affaler au sol et, en même temps, lui avait ressenti un choc terrible, qui avait fait éclater le juke-box et l'avait projeté en arrière. Ensuite, il y avait eu ce deuxième choc, ce bruit de verre et cette sensation de recevoir une troisième gifle. Au niveau du cou. Une gifle cinglante, qui l'avait complètement anesthésié. Juste un instant. Maintenant, il ressentait une impression de brûlure au cou et sur le côté de la tête. Son regard obliqua et sa vision étrangement trouble enregistra deux choses à la fois : il y avait du verre partout, et aussi du sang. Beaucoup de sang. Il coulait à gros bouillons sur les éclats de verre, noyant l'épaisse moquette blanche sous une mare carmin qu'elle n'avait pas le temps d'absorber.

— Greco ?

Penchée sur lui, la silhouette athlétique du grand Fumier ressemblait à l'ombre de la mort. Greco ne comprenait pas ce qui s'était passé, sinon que c'était lui qui était blessé et pas la grande pute ! Soudain, il se sentit très fatigué.

— Greco, reprit la voix, t'aurais pas dû jouer au con.

Le *capo* ouvrit la bouche, mais il n'en sortit qu'un gargouillis sanglant. Un grand froid l'envahit, qui le fit trembler des pieds à la tête. Il tendit les mains en avant comme pour se redresser, vit un voile noir passer devant ses yeux et sa respiration se mit à faire un bruit de soufflet de forge. Il ouvrit encore la bouche pour parler, se trouva idiot de ne pas pouvoir le faire et, subitement, une gigantesque spirale l'emporta dans un tourbillon sans fin. Il avait fini de souffrir.

Bolan se redressa, le masque figé et le regard ailleurs. *The Snake* toujours en main, il songeait aux étranges lois de la chance et du hasard. Si à l'ultime centième de seconde, son cerveau entraîné à la guerre ne lui avait pas commandé de se jeter à terre, il serait sans doute allongé sur la belle moquette blanche. Tué par la redoutable 9 mm du Beretta 92 FS Compact caché sous le mini-juke-box. Une de ces petites astuces très prisées par les *amici* de tous poils. D'autre part, même si l'Exécuteur avait pris soin de tirer dans le juke-box, ne

prenant ainsi que le risque de toucher Greco à l'abdomen, le destin en avait décidé autrement. Greco était mort, carotide et trachée sectionnées par le large morceau de verre qui gisait maintenant près de lui. En tombant, le *capo* avait tout simplement brisé la grande table basse en glace. C'était surtout de la malchance... pour Bolan. Car Greco étant mort sans avoir pu intervenir auprès du « Magicien », plus question d'utiliser le char de guerre autrement que comme véhicule tout-terrain. Impossible de savoir ce qui avait été fait, sans prendre le risque de tout faire sauter avec une fausse manœuvre.

Mais il ne servait à rien de se lamenter.

Il n'y avait plus qu'à essayer de faire appel à Gadgets. Herman « Gadgets » Schwarz dont Bolan savait qu'il était parti à la pêche, quelque part du côté des grands lacs, c'est-à-dire, à l'autre bout du monde !

En réalité, ne restait que la piste fragile de la société *Salvatore* de Païenne. À l'aide du *listing-computers*, l'Exécuteur avait réuni quelques éléments à son propos, puisque Interpol et le FBI l'avaient classée dans les « sociétés soupçonnées d'être gérées par *Cosa Nostra* ». Il connaissait le nom de son gérant : Dino Feruzzi, également gérant d'une société de pompes funèbres chapeautée par un petit *capo* palermitain nommé Emilio Frascato. Tout cela ressemblait à un jeu de piste. Un jeu de piste mortel, au bout duquel il y avait une gamine innocente, qu'il fallait tirer de ce guêpier. S'il était encore temps.

Et si le char de guerre ne sautait pas en chemin.

— Hé ! Vous m'entendez ?

Dans sa cellule, Betty Monroe n'était plus qu'une boule de nerfs. Des heures qu'elle n'avait plus vu personne et que cet espace noir et insonorisé la rendait dingue. Au point que, n'ayant plus aucun repère, elle avait perdu toute notion du temps. Dehors, il pouvait aussi bien faire nuit que jour, et on pouvait être n'importe quel jour de la semaine. Elle perdait pied, la petite Betty Monroe qui avait jusqu'ici pensé qu'elle se sortirait toujours des pires situations.

Et Mack Bolan ? Pourquoi n'était-il pas encore venu à son secours ?

— J'ai soif ! Donnez-moi un Coca-Cola, par pitié !

Ce désir de Coca était devenu une véritable obsession pour Betty. À croire que sa vie dépendait maintenant de ce simple breuvage. Mais elle avait l'impression qu'avec ça, elle retrouverait ses marques. Qu'elle irait beaucoup mieux.

Et surtout, qu'elle aurait moins peur.

Parce que chaque minute qui passait faisait monter son angoisse d'un cran. Elle aurait voulu parler, argumenter, tenter quelque chose. Au contraire de tout ça, il n'y avait que sa propre voix qui s'écrasait sur les murs noirs et sourds, et son cœur qui cognait dans sa poitrine.

— Hé ! Montrez-vous, espèces de...

— *Silencio*.

Le grand échalas était apparu dans l'encadrement de la porte sans que Betty ne l'ait entendu arriver. Décidément, c'était un fantôme, ce type. Mais, soudain, elle découvrit un détail qui changeait tout : son geôlier portait un plateau... sur lequel trônait un Coca ! Un vrai ! Dans sa bouteille galbée, avec plein de buée dessus et des glaçons dans un gobelet en plastique transparent. Avec un regard de noyée, Betty vit avancer le gardien jusqu'à sa couchette et verser le liquide ambré dans le gobelet, avant de le lui tendre. La jeune Américaine se jeta sur son verre, avala la moitié de son contenu. Puis, essoufflée, elle questionna :

— Qu'est-ce qui me vaut une faveur aussi insignifiante, Sac d'os ?

— J'aime respecter les dernières volontés des condamnés à mort, miss Monroe.

Quelqu'un venait d'intervenir. En anglais.

À cet instant, une silhouette était apparue à l'entrée de la cellule. Estomaquée, Betty ouvrait grand les yeux, comme hypnotisée par le regard noir du très jeune homme qui se tenait devant elle. Un regard si froid, si inhumain, qu'elle eut l'impression d'être transpercée par un pic de glace.

— Bonjour, miss Monroe, fit le garçon en s'avançant dans la pièce d'un pas raide.

Il était habillé comme un homme d'une autre génération, d'un complet gris sombre, et ses cheveux lissés au gel lui donnaient l'allure d'un fils de famille anglais du siècle dernier. Et cette apparence était loin de rassurer Betty. Mais faisant front, elle l'apostropha :

— Salut ! Qui tu es, toi ?

Ignorant la question, le garçon fit signe au garde de sortir et, seulement à cet instant, Betty se rendit compte que son geôlier boitait. Lorsque l'autre eut quitté la pièce, le jeune homme se campa devant Betty, sans paraître la voir vraiment. Grinçante, oubliant même la boisson qu'elle avait si ardemment souhaitée, Betty rompit le silence insupportable :

— Je t'ai demandé qui tu es ? Et puis, qu'est-ce que c'est, cette histoire de... dernières volontés ?

— Je m'appelle Vito-Donato Scarlene.

Dans la mémoire de Betty, ce nom sonna à la manière d'un gong. Elle se souvenait parfaitement de ce nom. Scarlene, la famille mafieuse la plus puissante de la région, lorsque, sur la trace de Mack Bolan, elle était venue pour la première fois en Italie(7). Alors, l'évidence s'imposa à son esprit : son rapt était lié à Mack. Tout ça n'était rien d'autre qu'une minable affaire mafieuse. Mauvaise, elle allait envoyer une réplique cinglante à ce petit morveux à peine plus

âgé qu'elle, quand Vito-Donato Scarlene ajouta d'une voix très douce :
— Les dernières volontés, *miss* Monroe, ce sont les vôtres.
Il marqua un temps, laissa tomber, théâtral :
— Parce que je vais vous tuer.

CHAPITRE XVII

— T'es dingue !

Livide, Betty Monroe fixait le jeune homme comme s'il s'était agi d'un monstre repoussant. Le gobelet de Coca tremblait un peu dans sa main, mais elle refusait de s'en apercevoir. D'une voix blanche, elle répéta :

— T'es complètement dingue, mon pote !

Vito-Donato Scarlene la fixait de son regard sans vie. Un regard de reptile. Betty n'aurait jamais pensé que des yeux aussi morts pouvaient exister vraiment. De cette voix désincarnée qui allait si bien avec son regard, le fils Scarlene releva :

— Feu mon père prétendait au contraire que je suis très intelligent.

— Ouais ? Eh bien, ton père, il déconnait autant que toi, renvoyait Betty, la peur au ventre.

Elle hésita, finit par questionner :

— Et... tu veux me buter pourquoi ?

— Vengeance.

— Hein ?

— Vous avez bien entendu, *miss* Monroe.

Puisque je ne parviens pas à joindre votre ami Bolan, je vais vous tuer à sa place.

Betty Monroe ricana, manquant renverser ce qui lui restait de Coca.

— Le pauvre chéri ! Il ne peut pas joindre Bolan ! Mais t'as qu'à l'appeler, Mack, et tu vas voir, il va rappliquer aussitôt, pauvre pomme !

Pour se donner une contenance, Betty avala un peu de Coca, avant de darder sur le jeune homme un de ces regards qu'elle avait longtemps pratiqués, du temps où elle arpentait le trottoir.

— Ce serait con, d'ailleurs. Tu serais plutôt mignon, si tu arrêtais de jouer les terreurs.

Pour la première fois, il lui sembla apercevoir un semblant de vie dans les yeux ternes de Vittorio-Donato. Juste un éclair. Mais un éclair si intense qu'il ne pouvait que véhiculer la haine.

— La vulgarité ne changera pas votre sort, dit-il. Je vous tuerai.

Une crampe mordit l'estomac de Betty qui se força à continuer sur le même ton sarcastique dans l'espoir de désarçonner son adversaire :

— Tu t'y prendras comment, mon trésor ?

— Une balle dans la tête, laissa tomber Vito-Donato Scarlene, de nouveau plein de morgue. Seulement une balle dans la tête. Je ne suis pas un sadique, je veux seulement venger mon honneur.

Une balle dans la tête ! Betty avait envie de vomir.

— T'es con, souffla-t-elle, la bouche subitement sèche. J'ai plus de valeur vivante que morte.

— Je vous l'ai dit, mon seul but est de venger mon honneur. Je ne souhaite pas attirer Bolan ici, je veux seulement qu'il souffre quand il apprendra votre mort. Qu'il souffre terriblement.

Il marqua une pause, secoua lentement la tête, l'air de prendre Bolan en pitié.

— Parce qu'il souffrira, affirma-t-il. Il éprouve des sentiments, lui. Ça le perdra.

Betty frissonna.

— Je sais pas si Bolan souffrira, renvoya-t-elle, de plus en plus nauséuse. Mais y a un truc qui est sûr, c'est que toi, quand il va te tomber dessus, tu sauras ce que c'est, souffrir. Juré !

— Je n'ai pas le choix, miss Monroe, déclara l'héritier des Scarlene d'un ton raide. Sans l'accomplissement de cette vengeance d'honneur, je ne pourrai jamais parvenir à mon but.

Betty Monroe fronça les sourcils.

— Ton but ! Quel but ?

Cette fois, il y eut un véritable éclair dans les yeux du jeune homme.

— Diriger la *Cupola*.

— La quoi ?

— La *Cupola*, miss Monroe. C'est-à-dire, les instances suprêmes de l'Organisation.

Betty Monroe le considéra longuement, l'air de ne pas tout saisir. Puis, se tassant soudain sur elle-même, elle soupira, les yeux au ciel :

— Il est tapé, ce mec.

Suivit un lourd silence. Ils se regardaient tous les deux, elle désaccordée, lui raide comme jamais, ayant chacun l'air d'attendre quelque chose d'improbable. Betty Monroe avala le fond de liquide qui restait dans son gobelet avant de hocher la tête d'un air entendu pour demander d'une voix fébrile :

— Et... c'est pour quand, mon exécution ?

Vito-Donato Scarlene gagna la porte, se retourna sur le seuil, fixant la jeune fille une dernière fois :

— Demain, à l'aube. Devant tous les membres de la *Cupola*.

Anéantie, Betty Monroe vit la porte se refermer. Ce type était assez fou pour tenir sa promesse, elle s'en rendait parfaitement compte. Et

elle ne savait même pas quand serait demain matin.

— C'est Mack Bolan.

La voix de Don Sesari avait résonné lugubrement dans la nef de la chapelle.

— C'est Mack Bolan, et il vient la récupérer !

— Bien sûr, qu'il vient pour ça, le Fumier !

Près de Don Sesari, Gioacchino « Baleine » Risi avait remué ses cent dix kilos de graisse, faisant dangereusement gémir la chaise paillée. De sa voix de rogomme, il insista :

— Ça fait pas l'ombre d'un doute, que c'est ce fumier de Bolan. Il est revenu nous défier chez nous ! À cause de ce petit con !

Avec son physique impressionnant, son teint olivâtre et ses petits yeux méchants, ce mastodonte de quarante ans, surnommé, « Baleine » par ses hommes, avait grimpé les échelons de la hiérarchie mafieuse à coups de gueule et de calibre. Ses affaires prospéraient sérieusement, notamment depuis le début du conflit yougoslave. Dans cette région, les échanges armes-drogue fonctionnaient on ne peut mieux, même si parfois, un ou deux de ses lieutenants y trouvaient un sort peu enviable(8).

Des affaires parfaitement huilées, qui ne cessaient de faire grimper la cote du clan Risi. Ce n'était d'ailleurs pas fini. Risi avait d'autres projets, notamment dans les pays de l'Est, avec l'ex-bloc soviétique en point de mire. Seulement, depuis qu'il était un Don, Risi n'aimait plus jouer du flingue. Il s'encroûtait, et la perspective de voir rappliquer ce Mack Bolan ne l'enchantait guère. La bagarre, ça portait tort aux affaires.

Assis dans un grand fauteuil placé dans le chœur dos à l'autel et face aux quatorze autres membres de la *Commissione Siciliana*, Don Fabio « Medico » Nardoni se devait d'intervenir. Il était le *Capo di tutti capi* *délia Cupola*.

— Messieurs, messieurs ! Ne nous emballons pas ! Si c'est bien ce Bolan qui...

— Évidemment, que c'est lui ! coupa Risi de sa grosse voix désagréable. Le protégé de Greco, le « Magicien », a été formel. Tous les équipements de ce bon Dieu de mobil-home puent l'Exécuteur à plein pif ! D'ailleurs, y a qu'à regarder les photos du massacre du hangar N° 10 parues dans la presse pour en être sûr ! Une boucherie, merde !

Lui qui, dans sa jeunesse, avait flingué des bataillons entiers ! Innocentes victimes autant que classiques *soldati*, il savait de quoi il parlait !

— D'accord, d'accord, concéda Don Fabio « Medico ». Mais même si c'est Bolan, rien ne prouve qu'il projette de descendre en Sicile. Peut-être a-t-il décidé de nettoyer Rome, cette fois. D'ailleurs, d'après le

« Magicien », votre Bolan est en sursis, non ? Son char de guerre a été trafiqué.

— Ouais ! N'empêche qu'on n'a rien entendu aux infos, pas vrai ? Et s'il saute pas, son putain de van, y a qu'une solution pour éviter d'attirer une nouvelle fois les médias sur nos affaires : obliger ce petit con à obéir à nos ordres et libérer la fille qu'il a prise en otage !

— Il ne le fera pas, assura Nardoni, mal à l'aise. Je vous l'ai dit, il l'exécutera demain matin. C'est l'objet de cette réunion.

— Alors, y a qu'à aller la récupérer nous-mêmes, cette nana ! Avant qu'il la flingue. Et lui, faut le buter ! Tout le monde est d'accord là-dessus, non ? Après, on réexpédie la gonzesse aux États-Unis, contre promesse de Bolan de plus nous emmerder.

— Gioacchino !

Don Fabio « Medico » Nardoni se sentait de plus en plus mal à l'aise. Si les autres avaient su... Mais en tant que *capo di tutti capi*, donc le patron de toute la Sicile, et tout simplement parce qu'il le détestait, Don Fabio « Medico » Nardoni devait le remettre à sa place. Ce gros porc ne se sentait plus pisser et c'était très agaçant.

— Ça suffit, Gioacchino ! lança-t-il d'un ton sans réplique. Tu t'es déjà exprimé sur le sujet et on t'écouterait de nouveau, si on refait un tour de table. D'autant que tes arguments sont bien puérils. Le grand Fumier n'arrêtera sa guerre contre nous qu'une fois mort. Tous les *amici* le savent.

Ce n'était pas assez que ce petit salaud de Vito-Donato flingue la gamine ! Ce petit pourri avait décidé de faire du grand spectacle. De « laver son honneur » devant toute la *Cupola* réunie. Le con !

Face à Nardoni, parmi les visages fermés des autres *capi*, la face bouffie de Risi s'était empourprée dangereusement. Un jour, songea le *capo di tutti capi*, il crèverait d'un infarctus. Si cela avait pu se produire maintenant ! Ce pachyderme était en train de gagner les autres *capi* à son point de vue. Il fallait essayer de calmer le jeu.

— D'autre part, dit-il, faire ce que tu dis serait une erreur politique pour ce qui *nous* concerne tous. La famille Scarlene jouit encore d'une grande estime parmi nos *uomi d'onore*, toutes familles confondues. La plupart ne comprendraient pas une telle démarche. Et depuis le drame qui l'a frappé et qui a décimé les troupes de son père, le gamin s'est refait une santé. Outre sa garde prétorienne dirigée par Zoppo, il possède maintenant une petite troupe de *soldati* entièrement dévoués. Le village de Scarlene est un de nos plus anciens fiefs, ne l'oublie pas. Une action violente à l'égard de sa famille pourrait déclencher des réactions en chaîne. Tu nous vois avec une guerre des clans ? Tu parlais des médias trop braqués sur la Sicile en ce moment, tu avais raison. Supprimer l'héritier des Scarlene déclencherait une guerre encore plus dévastatrice que celle que pourrait nous infliger le grand

Fumier. Les médias s'en donneraient à cœur-joie. Soyons sérieux, Gioacchino ! Le temps n'est plus aux guerres, mais aux affaires. Tu le sais mieux que personne.

Flatté, Risi se rengorgea. Mais ne voulant pas désarmer, et sachant que son exposé du début avait fait impression sur les vieille barbes de la *Cupola*, il insista :

— N'empêche que si on relâche la fille, on désamorce la bombe Bolan. Puisqu'on est là pour voter, mettons ça aux voix.

C'était exactement ce que Nardoni redoutait le plus. Si la *Cupola* lançait une action punitive sur Vito-Donato, ce dernier se vengerait en le dénonçant. Il l'avait prévenu et Nardoni savait qu'il le ferait.

— D'accord, acquiesça Don Sesari de sa voix de tribun. Mettons le sujet aux voix. Et qu'on en finisse.

Et sous les regards interrogateurs conjugués de Sesari et de Risi, les douze autres membres de la *Cupola* lancèrent l'un après l'autre :

— D'accord, votons.

Dès lors, Don Fabio « Medico » Nardoni sut que les ennuis venaient de commencer.

— D'accord, finit-il par lâcher du bout des lèvres. Votons.

Il avait l'impression de mettre aux voix sa propre mort.

CHAPITRE XVIII

C'étaient vraiment de beaux cercueils. Des cercueils en acajou sculpté, avec des couvercles en deux panneaux indépendants, des poignées d'argent et des capitons intérieurs en soie. Pour faire en sorte que les morts « s'y sentent bien ».

Une formule qui avait toujours fait hurler de rire Dino Feruzzi. Une formule inventée par son prédécesseur et qui, mine de rien, avait fait la réputation de la maison. Maintenant, la *Riposo Felice* était une des sociétés de pompes funèbres les plus cotées de Sicile. Certains natifs du pays, émigrés aux States depuis longtemps, exigeaient des obsèques réglées par *Riposo Felice*. La gloire. Mais cette notoriété, Dino Feruzzi s'en fichait éperdument.

Son truc, à lui, c'était le racket. Les mauvais payeurs, il les faisait rafler par ses hommes de mains et enfermer dans un cercueil... avant de les enterrer. Pour de bon. Jusqu'à ce qu'ils finissent par jurer de payer tout ce qu'on voudrait. Mais pour ces enterrements provisoires, il n'utilisait pas les beaux cercueils d'acajou. Seulement une boîte en sapin, avec un tuyau pour respirer au minimum et faire connaître ses impressions. Quand le type était mûr, quand la panique le prenait, il se mettait à hurler dans son tuyau et les gars de Feruzzi le déterraient. Il appelait ça son *tutto calcio*. Le loto local. Si le mauvais payeur crevait, d'une crise cardiaque ou de simple trouille, il avait perdu. Mais quand le type survivait, c'est qu'il avait tout accepté. Dans ce cas, c'était le jackpot.

Les affaires légales étaient moins distrayantes, mais marchaient bien aussi.

Depuis les transports en ambulance jusqu'aux convois funéraires, Feruzzi exploitait la chaîne d'un bout à l'autre. Et, la *Riposo Felice* offrait vraiment les plus beaux cercueils. La petite salle d'exposition du magasin en était pleine. À Palerme, par les temps qui couraient, mieux valait ne pas manquer. Passant une main presque caressante sur l'acajou verni de l'une des bières, Dino Feruzzi songeait au chemin parcouru par lui depuis que Risole lui avait confié sa première affaire de racket. Une minable épicerie de la Via Trapani, dont l'exploitant

avait refusé de payer et où il avait dû introduire toute une colonie de rats pendant la nuit. Résultat, le lendemain, le type l'avait supplié de le « protéger ». Depuis, les affaires ne cessaient de croître et, si ça continuait, Feruzzi serait bientôt un de ceux avec qui il faut compter à Palerme.

En attendant, il était tard, et il fallait rentrer. Mais avant, les beaux cercueils devaient être refermés. Pour protéger la soie de la poussière. L'un après l'autre, il abaissa les couvercles et il allait faire de même sur la dernière bière, quand une voix jaillie dans son dos ordonna :

— Laisse ouvert.

Une voix grave, glacée, sans vie. Comme s'il avait reçu du 220 volts dans les reins, Dino Feruzzi sursauta violemment, se retournant si vite qu'il faillit perdre l'équilibre. Face à lui, inscrite en noir dans le cadre de la porte, une haute silhouette athlétique lui faisait face. Avec ses cheveux courts, sa gueule taillée dans le granit, son regard d'acier et son insolite combinaison noire, l'inconnu ressemblait à un commando des sections spéciales antiterroristes. Incrédule, le gérant de la *Riposo Felice* laissa son geste en suspens, considérant avec effarement l'automatique Beretta que le nouveau venu pointait sur lui.

— Tu m'as fait courir, Feruzzi. D'abord de Rome à Palerme, puis de la *Salvatore* jusqu'ici. Mais c'est le bout de la route et je vois que tu as tout prévu.

Dino Feruzzi n'en revenait pas qu'on ose ainsi menacer un des piliers du clan Risole. Tout le monde savait que les Risole appartenaient à la mafia. Tout le monde savait que ses amis étaient intouchables. Mais avec son drôle d'accent, ce type n'était pas d'ici. Un Allemand ? Non, un Américain.

Un Américain ! Avec un flingue, et une combinaison noire !

Dans l'esprit de Feruzzi, l'évidence avait éclaté comme un coup de tonnerre. Bolan ! Il avait affaire à Bolan, le grand Fumier dont tous les gars parlaient sans croire vraiment à son existence. L'Exécuteur ! Ce n'était pas possible. Il cauchemardait, il allait se réveiller et se mettre à rire.

— Hé ! lança-t-il en tendant les mains en avant. Hé ! Qu'est-ce que vous me voulez ! Et d'abord, qui vous êtes ?

Il avait besoin d'une confirmation. De vérifier s'il était éveillé ou non. En face de lui, le visage sans expression du grand type resta impassible quand il répondit :

— Je m'appelle Bolan.

Tétanisé, Feruzzi conservait la bouche ouverte, sans pouvoir parler. Il ne s'était pas trompé. C'était bien le grand Fumier qui le menaçait avec ce Beretta. Il semblait animé d'une colère froide, implacable. Et Feruzzi n'y comprenait rien. Parvenant enfin à se secouer, il répéta :

— Qu'est-ce que vous voulez ?

D'un signe, l'Exécuteur lui désigna la bière qu'il s'apprêtait à refermer.

— Mets-toi là-dedans.

— Pourquoi ?

— Dedans !

L'ordre claqua, sec et ne prêtant pas à la discussion. Complètement déstabilisé, Dino Feruzzi se dit que tout ça était ridicule, que ce Bolan se gourait de client et que les choses allaient forcément s'arranger. D'abord, ne pas l'énervier. Avec des gestes maladroits, il parvint à se glisser entre les parois soyeuses du beau cercueil, conservant quand même les mains agrippées au rebord d'acajou. Tétanisé, il vit Bolan faire encore un pas pour venir le dominer de toute sa taille. Dans sa main, le Beretta n'eut pas un frémissement quand il braqua le canon exactement sur son front.

— Qu'est-ce que... vous voulez ? gémit presque Feruzzi. Je vous ai rien fait !

— Si. Tu as kidnappé une amie à moi.

— Hein !

Feruzzi devenait fou. Il avait effectivement fait enlever cette nana à Fiumicino, mais c'était une gamine et...

— Tu as kidnappé une jeune fille dans une de tes ambulances, reprit l'Exécuteur de sa voix d'outre-tombe, et je veux savoir où elle est.

— Mais j'en sais rien, moi !

— Tu mens.

Feruzzi n'avait même pas essayé de nier. Inutile. Ce type était le diable, il savait tout. Et cette fois, la panique le gagnait.

— Écoutez ! dit-il. C'est pas moi... je veux dire, si j'ai fait ça, c'est pour rendre service et...

— Je connais la chanson, Feruzzi. Je veux savoir où elle est.

Accablé, le Sicilien secoua la tête.

— Je sais pas. Vraiment pas. Moi, je l'ai juste livrée, la gamine. Elle... elle était vivante ! Parole !

— À qui l'as-tu livrée ?

— Aux gars de mon boss.

— Risole ?

Feruzzi avait envie de vomir. Comment le grand Fumier pouvait-il posséder autant d'informations ? Il acquiesça d'un mouvement de tête et l'Exécuteur insista :

— Je le trouve où Risole ?

— Via Barrilai ! Un de ses garages. *Faustino*, ça s'appelle. Quand c'est fermé, faut passer par la Via San Giorgio. Le premier couloir, première porte sur ta droite. À cette heure-là, il y est toujours, Risole. Il fait ses comptes. Mais faut faire gaffe. Son garde du corps-chauffeur, un balafre, il est mauvais comme une teigne.

Pour un peu, Feruzzi ne se serait plus arrêté. Pour encore moins, il serait même venu avec lui pour l'aider. Ses aveux recoupaient les infos données par le *listing-computer* du Tacom. Propriétaire de toute une chaîne de garages à travers l'île, Sandro Risole traitait notamment toutes les affaires de trafic de voitures de *Cosa Nostra* avec les pays du Moyen-Orient. Une belle combine qui rapportait depuis des années. Bagnoles contre des quantités industrielles d'héroïne de la Bekaa.

— Je te jure, Bolan ! insista le gérant, blême de trouille, je te jure que je savais pas qu'elle était ton amie. D'ailleurs, je lui aurais jamais fait de mal. Parole !

L'ombre d'un sourire glacé apparut sur les lèvres de l'Exécuteur :

— Je te crois, Dino.

Puis il y eut un éclair au bout du canon du Beretta et Dino Feruzzi ressentit comme un coup de poing dans le front suivi d'un grand courant d'air froid. Puis plus rien.

L'Exécuteur fit disparaître le 92 F sous la combinaison noire et, sans un regret pour le sang qui maculait la belle soie saumon, il referma le couvercle du cercueil.

Il appela le numéro du garage depuis le Tacom, et raccrocha quand on décrocha à l'autre bout. Simple contrôle. Il démarra aussitôt en direction de la Via Barrilai. Il prit par la large avenue qui longeait la zone portuaire. Il connaissait suffisamment Palerme pour se repérer facilement. Il était 20 h 10 et il faisait doux sur la Sicile. Dans quelques heures, il y ferait très chaud. Le garage *Faustino* fut rapidement en vue. À cette heure, la Via Barilai était encore très fréquentée. Des couples de vieux prenaient le frais sur le pas de leur porte et le linge pendu aux fenêtres oscillait mollement au gré d'une brise légère. Les boutiques étaient en train de fermer, et le rideau de fer du garage était baissé. Garant le mobil-home sur la Piazza Tredici Vittime toute proche, il revint sur ses pas, pénétra dans la Via San Giorgio par l'opposé, la descendit en louvoyant parmi les garnements qui jouaient au foot sur la chaussée. Cela sentait l'eau croupie et la pizza. Il trouva sans difficulté le couloir annoncé. Au fond, la porte était blindée et bardée de serrures. Il n'y a pas plus méfiant que les truands. L'Exécuteur enfonça le bouton de la sonnette, attendit. Une clé tourna dans une serrure et le battant s'entrouvrit sur une face de brute à la peau mangée d'une barbe rayée d'une grande balafre allant de l'œil gauche au menton.

— Qu'est-ce que vous voulez ?

La voix ressemblait au personnage. Vulgaire. Affichant un sourire contrit, Bolan commença :

— Je suis en panne et...

— On dépanne plus à cette heure !

Le type allait refermer la porte quand, de tout son poids, l'Exécuteur

catapulta celle-ci à l'intérieur. Surpris, le gorille poussa une exclamation rageuse, cogna du dos contre le mur, eut le temps de plonger la main sous sa veste. D'un mouvement précis du bras droit, l'Exécuteur envoya sa paume ouverte à la rencontre du front massif, cogna si fort que la tête du type résonna comme un gong contre la porte blindée. Le garde du corps émit un soupir, ses yeux se révélsèrent et il s'écroula. L'Exécuteur referma la porte et, d'un geste vif, il soulagea le balafré d'un beau Spécial .38 S&W au canon de deux pouces. Enfin, l'attrapant par le col, il commençait à le traîner vers le fond du couloir, quand une voix masculine cria de loin :

— Qu'est-ce que c'est, Toni ?

Pour toute réponse, Bolan continua à tirer le gorille vers la pièce éclairée au fond du couloir.

— Hé ! répéta la voix. Qui c'est, Toni ?

— C'est moi.

L'Exécuteur venait de s'encadrer dans la porte ouverte, lâchant le *baby-sitter* à ses pieds. Assis à une table métallique, un costaud en manches de chemise leva sur lui un regard surpris. Il avait une gueule de dur de ciné et son brushing sentait le séducteur de basse-cour. Interdit, il fixait tour à tour Bolan et son gorille, semblant ne pas pouvoir se décider à comprendre. Puis, comme un ressort qui se détend, sa main droite fila vers un tiroir de la table et il allait en extraire un gros automatique Colt .45, quand la 9 mm du 92 F vint perforer le plateau de métal. À cinq centimètres de son poignet.

— Non ! dit seulement l'Exécuteur.

Blême, l'autre hésita, finit par retirer doucement sa main du tiroir et demanda d'une voix qui se voulait déterminée :

— Tu sais à qui tu t'attaques, minable ?

— À Sandro Risole, répondit Bolan.

Notant son accent, le Sicilien fronça ses épais sourcils noirs.

— Hé ! D'où tu sors, toi ? T'es pas d'ici...

— Je viens de Miami, je suis fatigué, très en colère, et mon nom est Mack Bolan.

De saisissement, le menton du garagiste se mit à pendre. Dans ses yeux de velours, il y avait soudain comme un voile terne, tandis que son teint virait au farineux. Déglutissant avec peine, il parvint à lâcher dans une sorte de « couac » :

— Tu veux dire que...

— Je suis le grand Fumier, coupa l'Exécuteur. Et je suis venu chercher la fille que tu as fait enlever par Feruzzi.

De plus en plus perturbé, le cannibale le regardait sans pouvoir détacher ses yeux. On aurait dit un rat fasciné par un cobra. Ce fut Bolan qui parla de nouveau :

— Je veux savoir ce que tu as fait de mon amie.

— Ton... amie.

Un silence passa, seulement peuplé par la respiration anarchique du balafre toujours dans les vapes. Le coup avait dû sérieusement ébranler ce qui lui servait de cervelle. Pendant ce temps, incapable de réfléchir, Sandro Risole regardait toujours Bolan. Comme s'il voyait le diable.

— Vite, fit ce dernier.

D'un coup, Risole parut se tasser sur sa chaise et, le regard terne et la voix cassée, il récita d'une traite :

— Je l'ai livrée sur une route de montagne, près de Marineo.

Près de Marineo ! Près de Marineo, il y avait le village de Scarlene. Le fief de la famille du même nom. Dans l'esprit de l'Exécuteur, les éléments finissaient de se mettre en place. De plus en plus glacé, il insista :

— À qui tu l'as livrée ?

— À une équipe de... à des gars de Nardoni.

Don Fabio « Medico » Nardoni ! Le nouveau patron de la *Cupola* n'arrêtait pas de croiser sa route, ces derniers temps ! Son nom avait été prononcé encore dernièrement à l'occasion du dernier blitz de l'Exécuteur à Miami, pendant la tentative d'implantation russo-mafieuse aux States(9). Mais Bolan savait que derrière Nardoni se cachait un ennemi bien plus impitoyable : le fils Scarlene. Il ne comprenait pas comment s'était faite une alliance si étrange d'un vieux mafieux de l'ancienne école et de ce petit trou du cul fascisant et sadique, bien digne de son père, mais depuis le jour où il avait laissé la vie sauve à l'adolescent ingrat, il savait que l'héritier n'oublierait jamais et n'aurait de cesse d'avoir sa revanche(10).

Et cette revanche avait très certainement commencé par l'enlèvement de Betty !

Vito-Donato Scarlene. Bolan se souvenait de ce regard que le jeune Vito-Donato avait laissé peser sur lui à l'issue de sa mission punitive en Sicile contre la famille Scarlene. Un de ces regards que l'on garde en mémoire jusqu'à sa mort. Le plus glacé, le plus haineux et le plus implacable qu'il lui ait été donné de voir. À cette époque, l'Exécuteur avait évidemment compris qu'il s'était fait un ennemi de plus, et pas n'importe lequel. Et, depuis, il savait qu'un jour ce compte devrait être réglé. Vito-Donato non plus n'avait pas oublié...

L'Exécuteur reprit à l'adresse de Risole, toujours figé sur sa chaise :

— Qui t'avait commandité cet enlèvement ?

Le Sicilien hésita, ses épaules se voûtèrent et il souffla, vaincu :

— Don Fabio, lui-même.

Un frisson parcourut l'échine de l'Exécuteur.

— Tu le connais personnellement ?

— Oui. J'ai travaillé pour lui, dans le temps, quand il régnait sur

Païenne. Des bagnoles pour le Liban et la Turquie.

La boucle se bouclait. Refoulant cette boule d'angoisse qui lui comprimait l'estomac, Bolan interrogea :

— Tu sais où est la fille, maintenant ?

Cette fois, le masque de séducteur du Sicilien se fripa carrément.

— Non, avoua-t-il, sans voix.

Il était sincère, c'était évident. Hochant imperceptiblement la tête, l'Exécuteur dit simplement :

— Dommage.

Puis il enfonça la détente du sinistre Beretta.

Maintenant, il connaissait le nom de son ennemi.

CHAPITRE XIX

— Il est vraiment branque, ce morveux !

La brume légère enveloppait le jour naissant sur les montagnes pelées de Brusambra. La voix de rogomme de Gioacchino Risi avait résonné dans la cour dallée de pierre rose. Le porche en ogive, le portail blindé aux battants d'acier et les hauts murs sommés sur trois côtés de barbelés électrifiés, donnaient au patio une allure de cour de prison. Une prison de luxe car, sur son quatrième côté, courait une immense terrasse à colonnade couverte de tuiles rouges, agrémentée sur son flanc droit d'un petit clocheton à l'œil de bœuf occulté par un volet. Quelques projecteurs avaient été disposés sur des trépieds, éclairant à la fois l'assistance, la chaise et le grand mur aveugle au fond de la cour.

— Il est complètement givré, ma parole, ce mec !

Risi n'en revenait pas. Jusqu'au bout, il s'était dit que l'héritier des Scarlene n'oserait pas mettre sa menace à exécution, et qu'ils n'allaient finalement venir ici à l'aube que pour une pantalonnade de mauvais goût. Mais, dès leur arrivée, il avait compris son erreur.

Car, à propos de menace, il s'agissait d'une très réaliste exécution !

Le fils n'avait rien à envier à feu son père pour ce qui était de la mise en scène. Une chaise était plantée au fond de la cour, un bandeau de toile noire posée sur son dossier et encadrée de deux haies de *soldati* armés de P.M Uzi. Les hommes étaient tous vêtus de costumes noirs, gantés, cravatés et astiqués de pied en cap. Cela faisait un contraste saisissant avec la bande de flingueurs en tenues claires qui escortaient les quinze membres de la *Cupola*. Trois porte-flingues par *capo* ordinaire, cinq pour la protection de Don Fabio Nardoni : Un beau paquet de tueurs répartis autour de l'estrade où les *capi* étaient assis.

Dans le petit matin naissant, tout raide dans le fauteuil de cuir noir mis à sa disposition, Don Fabio songeait avec une ironie sombre qu'aucun système de protection ne le sauverait plus désormais. Si la résolution issue de la dernière assemblée était appliquée, il n'aurait plus longtemps à vivre. En effet, s'il devait en croire Vito-Donato

Scarlene – et il le croyait ! – en cas de décès de l'Héritier, les copies des documents incriminant Nardoni dans l'affaire des détournements de fonds de la *Cupola* seraient aussitôt adressées à tous ses *capi*. Or, justement, la nuit précédente, la *Cupola* avait statué sur le sort de Vito-Donato : la mort avait été votée à la majorité absolue.

Contre l'avis de Don Fabio Nardoni jugé « trop mou », et entérinant le triomphe de ce gros porc de Risi. Résultat : dans un instant, le petit pourri serait assassiné par les tueurs de la *Cupola* et, dans vingt-quatre heures, Don Fabio « Medico » Nardoni ne serait plus qu'un homme traqué.

À moins que... mais il ne fallait pas rêver.

Il était 6 h 50 et l'Exécuteur avait froid. Pour la première fois depuis très longtemps, Mack Bolan n'aimait pas du tout ce qu'il allait avoir à faire. Maintenant qu'il avait la certitude que c'était le jeune Vito-Donato qui retenait Betty Monroe, dans cette forteresse des monts Busambra, à quelques portées de lance-pierres de la bourgade de la Famille Scarlene, il se retrouvait avec un blitz sur les bras qui ressemblait par trop à un mauvais jeu de piste organisé par un gamin taré. L'Héritier était un gosse ! Il n'avait même pas dix-huit ans. Et ce petit con avait kidnappé une fille de son âge ! C'était à la fois tragique et dérisoire, une sorte de *Roméo et Juliette* à l'envers, mais qui finirait peut-être de la même façon, par la mort des deux héros, malgré la protection des murs électrifiés et d'une petite armée de *soldati* dévoués. Même si le jeune Scarlene avait largement prouvé qu'il n'était qu'un petit pourri en herbe, Mack Bolan ne pouvait se résoudre de gaieté de cœur à un combat aussi minable. Mais il n'avait pas le choix, il devait tout tenter pour sauver Betty qui ne se trouvait dans une situation aussi précaire que pour avoir été de ses amis. Et Mack ne pouvait oublier que, naguère, sur une route de Sicile, elle s'était trouvée là, au moment où tout ou presque était perdu pour lui.

Sauver Betty ? C'était vite dit car, comme il l'avait redouté, ni Jack Grimaldi qu'il avait contacté, ni lui-même, n'avaient réussi à joindre Herman « Gadgets » Schwarz. Jack avait immédiatement proposé ses services, assurant que ses copains de Sigonella lui dégouteraient un hélico. Mais l'Exécuteur avait refusé : le pilote arriverait trop tard. Ne restait qu'à employer la méthode « douce ». Le commando surprise, avec armement léger et la plus large part faite à la chance. Méthode hautement aléatoire mais, en l'état actuel du char de guerre, il n'y avait pas d'autre solution.

Mais, pendant que l'Exécuteur analysait sa cible, avait eu lieu l'événement complètement imprévisible : l'arrivée d'une armada de limousines. Des Mercedes aux vitres noires, sans doute blindées. Huit exactement. Et les véhicules d'accompagnement : des Fiat, des Lancia

et deux 4 x 4 Nissan. Tous bourrés de *soldati*. Ce beau monde avait franchi le porche de la forteresse, dont les portes s'étaient aussitôt refermées. Comme celles d'un pénitencier au matin d'une exécution.

Et l'effroyable évidence avait jailli dans le cerveau de l'Exécuteur. La vengeance de Vito-Donato Scarlene, c'était la mort de Betty. Devant toutes les huiles mafieuses du secteur. Ainsi, l'Héritier allait faire d'une pierre deux coups : se venger et asseoir son prestige auprès de ses aînés. Alors, les nerfs tendus à craquer et l'âme en berne, l'Exécuteur avait attendu les premières lueurs de l'aube.

Car, il en était sûr, rien ne se passerait avant le jour. Pour les juges comme pour les dingues, on n'exécutait qu'au petit matin. Ça ne lui avait pas laissé beaucoup de temps pour dresser un plan de bataille, mais l'Exécuteur était prêt. Prêt à mourir, s'il le fallait.

*

* *

Betty avait très peur. Elle était glacée jusqu'aux os et elle tremblait nerveusement, guettant le moindre bruit qui aurait pu trouer ce silence infernal. Et elle avait envie de pleurer. Un vrai chagrin de petite fille. Elle pensait à son copain Bolan et se disait que s'il avait dû venir ce serait fait depuis longtemps. Maintenant, c'était trop tard. Ou bien il n'était pas au courant, ou bien ces salauds l'avaient descendu quand il avait pointé son nez pour la sortir de ce pétrin. De toute façon, elle ne pouvait plus compter sur personne.

Betty fut si étonnée qu'elle en resta d'abord silencieuse. Elle n'avait même pas vu la porte s'ouvrir et, déjà, des ombres noires se précipitaient vers sa couchette. Des types tombèrent sur elle, l'immobilisant comme dans un carcan.

— Hé ! cria-t-elle enfin. Qu'est-ce que...

— Ne criez pas.

Dans le fond de la cellule, elle vit le très jeune homme qui ressemblait tellement à la mort, avec sa voix désincarnée et son regard vide. Et Betty comprit qu'elle allait mourir.

Des mains brutales étaient en train d'entraver ses chevilles et d'autres lui ramenaient les bras dans le dos. Il y eut des bruits métalliques et en sentant ses poignets pris dans des tenailles, Betty devina qu'on lui avait passé des menottes. Comme à une criminelle.

— Debout !

Betty rua, fut immédiatement reprise en main et plantée sur le sol avec brusquerie. Devant elle, Vito-Donato Scarlene la regardait sans la voir, absent. Alors, réunissant toute sa volonté, Betty Monroe lui cracha à la figure, avant de siffler entre ses dents :

— Pauvre minable !

Toujours aussi calme, l'héritier des Scarlene se saisit de sa pochette

de soie, s'essuya, affichant un petit sourire parfaitement indifférent.
Et Betty perdit tout espoir.

CHAPITRE XX

Betty avait si peur qu'elle ne sentait plus ses jambes. Elle avait à la fois envie de vomir et de hurler, mais de sa bouche ne sortait qu'un souffle affolé de bête traquée. Suivant Vito-Donato Scarlene, les sbires en noir la portaient littéralement, tandis que le grand échelas qu'elle avait baptisé « Sac d'os » fermait la marche. Ils venaient de quitter la cellule, abordant un long couloir aux murs de pierre nue, éclairé par des fluos. Puis il y eut un escalier en hélice, un palier, une sorte de sas avec la continuité de l'escalier vers le haut. Dans le sas, une grosse porte en bois. Dessous, le regard halluciné de Betty aperçut un rai de lumière vive. Comme s'il faisait grand jour. Une clé tourna dans une serrure et, avant que le panneau ne s'ouvre, l'Héritier se retourna, pour lancer à l'adresse du geôlier :

— À toi.

— Si, Don Vito.

Le boiteux disparut dans l'escalier qui montait et tout le monde attendit que le bruit de ses pas se soit estompé, avant que la porte ne s'ouvre enfin.

Éblouie, Betty ne vit d'abord qu'un rectangle de lumière aveuglante, puis, comme dans un brouillard, elle devina une estrade sur laquelle se tenait beaucoup de monde.

— Allons-y, lança la voix morte du dernier des Scarlene.

Précédant le groupe compact, il sortit et, toujours presque portée, Betty émergea à l'air libre. Battant des paupières, elle vit tous ces types qui la regardaient, puis elle découvrit les murs, la cour, les projecteurs, le ciel rosissant, la double rangée d'hommes en noir armés de mitraillettes, et... la chaise.

— Non ! souffla-t-elle en secouant doucement la tête. Non !

Ce n'était qu'un filet de voix. Telle une poupée désarticulée, elle se sentit transportée entre les hommes en noir, attachée sur la chaise. Quand des mains brutales posèrent le bandeau noir devant ses yeux, elle dit encore :

— Non ! S'il vous plaît !

Mais le bandeau enserra son front et on le noua derrière sa tête.

Betty ne dit plus rien. Elle pensait à Bolan.

Si fort qu'elle en avait mal. Partout.

— « Non ! S'il vous plaît ! »

Dans les écouteurs, les mots avaient criblé le cerveau de Mack Bolan comme autant de dards brûlants.

La voix de Betty !

Mais il ne fallait plus penser. Plus réfléchir. Le temps d'un éclair, refoulant tout ce qui pouvait passer par la voie du cœur et de l'âme, l'esprit de l'Exécuteur s'était vidé. Seules les diverses phases de son plan défilaient comme dans un ordinateur. Tout reposait sur l'effet de surprise et sur la violence de l'action. Un plan conçu dans la colère. Une colère glacée et dévastatrice, qui grondait en Bolan comme un immense incendie. Pourtant, apparemment très calme, un œil sur le *monitor* TV de cabine relié aux caméras longue-portée, le casque d'écoute des senseurs acoustiques aux oreilles, il écoutait depuis des heures. Très attentivement, il disséquait tous les sons perçus au-delà des hauts murs ocre de la forteresse des Scarlene. Tendue comme un arc, il attendait le moment opportun. Ou plutôt, celui qu'il jugerait le moins défavorable à ce blitz désespéré. Un blitz digne des Kamikaze, à bord d'un char de guerre programmé pour tuer son utilisateur.

C'était le moment.

Alors, les derniers mots de Betty résonnant encore dans sa tête, il allait démarrer, quand le radiotéléphone de la cabine de pilotage fit entendre son timbre discret. Incrédule, il établit le contact, reconnut immédiatement la voix de Hal Brognola.

— *Striker* ! Bon Dieu, tu es là !

Tendu, l'Exécuteur prévint :

— Je suis en phase zéro, Hal.

Le code pour signifier qu'il s'apprêtait à lancer son attaque.

— Justement, vieux, j'ai un truc pour toi. Un truc incroyable !

— Hal ! C'est la même. Betty ! Elle est en danger et...

— Je sais, c'est pour ça que je t'appelle.

— Pour ça ?

— Écoute, *Striker*, c'est un truc impensable, mais au FBI, il y a cinq ou six heures, ils ont reçu un coup de fil. Un coup de téléphone de Sicile. Un type qui demandait quelqu'un, susceptible de te faire passer un message.

— Hein ?

— Bien sûr, personne n'y a cru, mais la note a quand même atterri sur le bureau d'un responsable. Un gars qui savait plus ou moins qu'on avait été en cheville ici avec toi, à une certaine époque. Résultat : la note est arrivée sur mon bureau. Et tu sais de qui il est, ce bon Dieu de message ?

— Accouche, Hal !

— Fabio Nardoni.

— Hein ?

— Affirmatif, *Striker*. Et tu veux que je te dise ce...

— Accouche, merde !

— Il te propose un plan.

Quelque chose se contracta dans les entrailles de l'Exécuteur.

— Un plan ?

— Un plan, enfin, je dirais plutôt un *deal*. Pour ce matin. Pour maintenant. Je n'y comprends rien, mais si tu veux que je te le lise ?

— Accouche, bordel !

— Bon, fit Brognola sans s'émouvoir. Alors, écoute...

L'Exécuteur écouta. Très attentivement. Surtout quand Hal évoqua le sabotage du Tacom. Et quand le fédéral se tut, il sut que, malgré ces infos, et bien que Nardoni ait pu joindre le fameux « Magicien » pour lui tirer les vers du nez, ses chances de sauver Betty Monroe n'étaient guère meilleures qu'avant. Pour désamorcer les pièges de l'arsenal du bord, il lui aurait fallu du temps. Beaucoup trop de temps. Mais déjà il questionnait :

— Pour le signal, c'est bien « *Saluti a tuo padre* » ?

— Affirmatif.

Surveillant toujours son écran télé de cabine, Bolan insista :

— Tu parlais d'un *deal*. Qu'est-ce que Nardoni demande, en échange ?

— La vie sauve, répondit Brognola, laconique. Si tu l'épargnes et si tu fais le ménage en grand autour de lui, il fera comme il a dit. Il te fournira les organigrammes des nouveaux réseaux mafieux sicilo-américano-russes.

Une petite lueur s'était allumée dans le regard dur de l'Exécuteur. Ce que proposait le *capo di tutti capi délia Cupola* était tout bonnement gigantesque. De quoi blitzer la Pieuvre Noire tous azimuts et notamment dans l'ex-URSS, où de grosses combines bien pourries risquaient de déboucher sur une dispersion catastrophique des armements soviétiques. Un marché qui profiterait évidemment à ceux qui pourraient payer... dont la mafia, naturellement. Entrer en possession de ces organigrammes constituait évidemment un atout capital pour l'Exécuteur. Mais avant cela, il fallait tirer Betty Monroe de ce guêpier.

— O.K. Hal. *Thanks*. Je ferai ce que je pourrai.

— N'oublie pas, Mack. C'est capital, pour nous !

— Je sais.

— Hé ! N'oublie pas non plus... Nardoni, c'est la veste bordeaux !

L'Exécuteur émit un vague grognement, coupa le radiotéléphone et mit le contact, le cœur cognant quand même un peu fort. Le marché

de dernière minute proposé par Nardoni était une chance formidable. Mais derrière ces hauts murs, hérissés de barbelés électrifiés, il y avait une gamine sur le point de mourir.

Le moteur ronronna et, casque acoustique aux oreilles, l'Exécuteur se remit à écouter. Mais, maintenant, il attendait un message précis. Une phrase-code qui, par-delà les murs de la forteresse, lui donnerait le signal. Si Nardoni ne bluffait pas, et si la combine merdeuse du pourri ne déclenchait pas une catastrophe. Près de l'Exécuteur, entre le siège passager et le tableau de bord, le long tube du B.300 israélien attendait, sa roquette de 82 mm en batterie. Si le « Magicien » avait menti à Nardoni et si l'engin était lui aussi piégé... ce serait la fin de l'Exécuteur.

— Donne.

Raide comme la justice, Vito-Donato Scarlene s'était avancé vers le plus proche des hommes de sa garde Noire. Désignant la crosse du Beretta 92 F qui dépassait de la veste entrouverte du *soldato*, il répéta en tendant sa main ouverte :

— Donne.

Obéissant, l'interpellé attrapa son arme, la déposa dans la paume blanche de l'héritier des Scarlene. Celui-ci recula de deux pas, ôta la sécurité de l'automatique, fit monter une balle dans le canon et, se tournant vers l'estrade et les *capi*, il déclara d'une voix forte :

— Messieurs, regardez bien comment un Scarlene lave son honneur !

Il refit face au mur, éleva l'arme devant lui et, main libre à la hanche, il visa posément, droit devant lui, la tête de Betty Monroe.

— Un instant !

Après un petit haut-le-corps, le jeune homme hésita, finit par abaisser le Beretta pour se tourner vers l'estrade. Surpris, il vit alors Don Fabio quitter son fauteuil. En veste bordeaux et l'air dégagé, il descendait vers lui en élevant une main apaisante. Déjà, la garde Noire de Scarlene avait relevé les canons des Uzi. D'un signe, Vito-Donato leur intima de ne pas bouger.

— Que voulez-vous, Don Fabio ?

Qu'est-ce que ce vieux débris avait encore inventé !

— Juste un mot, Don Vito-Donato, renvoya Nardoni, rassurant.

Un sourire éclairait sa face de gargouille et il avançait toujours, sous les regards médusés de tous les assistants. Arrivé devant le jeune homme, il répéta :

— Juste un mot, Don Vito-Donato. Je voudrais dire un mot à la condamnée.

L'autre fronça les sourcils, méfiant.

— Lui dire quoi ?

Le sourire de Don Fabio Nardoni s'élargit, presque joyeux, quand il se pencha pour annoncer, confidentiel :

— Je veux lui dire que son ami Bolan est arrivé chez nous... et qu'on va le tuer.

Pour la première fois depuis que Nardoni le connaissait, il vit le visage du jeune Scarlene changer brusquement d'expression. Saisi par la nouvelle, il tiqua encore, avant de questionner :

— Bolan ? Depuis quand est-il...

— Depuis deux jours. Je veux dire à cette petite conne que son copain la cherche, et qu'il ne trouvera que son cadavre.

Et il se mit à rire.

Pour la première fois de son existence, Vito-Donato fut secoué par un éclat de rire. Très bref, immédiatement interrompu, mais qui le laissa lui-même surpris.

— Entendu, acquiesça-t-il. Allez porter la bonne nouvelle à la condamnée.

Il souriait encore, quand Don Fabio arriva près de la chaise. Se penchant à l'oreille de Betty, le *capo* souffla en anglais :

— N'ayez pas peur.

Puis se redressant face à Vito-Donato Scarlene, il lança comme une imprécation dans la lumière des projecteurs :

— *Saluti a tuo padre !*

Sur les lèvres trop minces du dernier des Scarlene, le sourire ne s'était pas encore complètement effacé. Et il ne l'était toujours pas, quand les premières rafales se déchaînèrent. Un enfer de feu et de métal, qui dévasta tout sur son passage. Puis les balles le touchèrent, et il comprit. Mais trop tard.

CHAPITRE XXI

Au signal de Don Fabio, le Tacom avait dévalé le raidillon et fonçait vers le portail à double battant de la villa-forteresse. D'une main, l'Exécuteur avait attrapé le B-300 et, abaissant sa glace de portière, il le pointa vers le portail, adoptant un angle de visée résolument ouvert. Ne sachant pas où se trouvait Betty, il valait mieux jouer prudent.

Quand son doigt enfonça la détente, le long tube sursauta dans sa main et, léchant la paroi extérieure du mobil-home, la langue de feu fulgura dans le petit matin mauve. Telle une comète, la roquette fila vers son objectif, semant sa traîne lumineuse dans une légère et gracieuse parabole.

Le B-300 n'avait pas explosé. Le « Magicien » avait dit la vérité : ils avaient piégé le Tacom, mais oublié les armes d'appoint !

Une seconde plus tard, touché à son appui gauche, le portail fut littéralement arraché du mur, se disloquant dans une gerbe incandescente, pulvérisant ses éclats d'acier. L'Exécuteur appuya sur l'accélérateur et les centaines de chevaux du Toronado se mirent à hurler, propulsant le char de guerre dans l'ouverture béante. Franchissant le porche comme un taureau emballé, il cahota sur les blocs de gravats, tressauta en retombant de l'autre côté, à l'entrée de la cour. Déjà, l'Exécuteur avait lâché le lance-roquettes, et sa main gauche actionnait maintenant le système annexe de manœuvre des Hotchkiss de .50, histoire de répliquer aux premiers tirs dirigés sur lui. Des types habillés de noir et d'autres, en clair, juchés sur une estrade, l'arrosaient avec des P.M.

Mais là encore, le « Magicien » n'avait pas menti à Nardoni. Les percuteurs des mitrailleuses avaient bien été sabotés. Alors, propulsant le Tacom de toute sa puissance, Bolan lui fit percuter l'estrade. Des corps déjà criblés et sanglants volèrent, retombèrent sur lui et tout autour, se désarticulant sur les grandes dalles roses du sol. Une grappe de types en noir lui envoyèrent un feu nourri, que les glaces en quadriplexe du van encaissèrent sans broncher. La colère au ventre, l'Exécuteur leur balança une giclée de 9 mm d'Ingram, coucha pour le compte trois flingueurs affolés qui cherchaient à s'enfuir, écrasa contre

un mur un costaud complètement dingue, qui s'apprêtait à lui expédier une grenade défensive. Cela fit un bruit écœurant et le mur fut éclaboussé de choses rouges et innommables. Délaissant l'Ingram vide pour un M.P. 5K équipé de deux chargeurs couplés de 30 cartouches, Mack Bolan se mit à rafaler court. Et sélectif. Visant des cibles formellement identifiées, couchant l'un après l'autre les *soldati neri*, ceux qui semblaient les plus dangereux. Une rafale vint faire sauter la peinture de la portière du van, à dix centimètres de son front. Des éclats brûlants lui labourèrent la peau, effleurant son œil gauche. Du sang lui brouilla la vue un instant, mais pas suffisamment pour l'empêcher d'envoyer un nouveau chapelet d'ogives dans les rangs ennemis. Fauchés comme des quilles, quatre flingueurs en noir culbutèrent, lâchant leurs fins de chargeurs n'importe où, aussitôt relayés par d'autres *soldati* qui se déployèrent en éventail, tirant sur le char de guerre comme des damnés. L'un d'eux surgit au milieu de ses copains, brandissant un M.40. Comme dans un cauchemar, l'Exécuteur vit le gros orifice du lance-grenades fixé sous le M.16 se braquer dans sa direction. Avec un tel engin, l'abruti d'en face pouvait faire de gros dégâts au Tacom. À l'instinct, le guerrier solitaire avait détourné le canon du M.P.5K et enfoncé la détente, juste à l'instant où l'index du *soldato* avait agi lui-même.

Mais Bolan avait un centième de seconde d'avance et le chapelet de 9 mm Para arriva en plein dans la poitrine du mafieux, déchiquetant sa veste noire et faisant jaillir des geysers de sang. Repoussé par le choc, le type bascula en arrière et, dans le mouvement, la grenade de 40mm fusa vers le ciel, dans une trajectoire oblique qui lui fit percuter le sommet d'un des murs de la cour. Par acquit de conscience, l'Exécuteur continuait à rafaler, jouant tour à tour du M.P. 5K, d'un deuxième Ingram chargé à l'avance pour une telle éventualité, ainsi que d'un micro-Uzi resté jusqu'alors en attente sous son siège. Mais L'Exécuteur comprit très vite qu'il n'était plus seul à massacrer les Familles réunies dans la cour : les cannibales se massacraient entre eux. Certains, parce qu'ils étaient pris de panique, mais pas tous. Le plan catastrophe imaginé par « Medico » Nardoni prévoyait un petit coup de pouce du destin. La confusion provoquée par l'attaque imprévue de Mack Bolan permettait au *capo di tutti capi* de régler ses propres comptes et, en particulier, de supprimer son maître-chanteur. Avec cette mort il faisait disparaître le risque d'une condamnation à mort par ses pairs de la *Cupola*. Une virginité cher payée, mais voilà qui ne dérangeait guère Don Fabio. Le vieux chef de la *Cupola* avait d'ailleurs une excuse toute trouvée pour sa petite guerre personnelle. Une des clauses de son *deal* était de protéger Betty Monroe.

— Betty !

L'Exécuteur fouillait du regard les amas de débris et les corps étalés

partout. Écrasant les flingueurs morts sur son passage, le Tacom décrivait des arabesques, tel un gros chien de chasse lancé sur son gibier.

— Betty !

Mais Bolan ne voyait toujours rien. Sans qu'il sache d'où cela venait, il entendit de lourds impacts frapper le blindage du toit du van. Il envoya une rafale de micro-Uzi au hasard du ciel, scrutant toujours le théâtre des opérations. Les projecteurs avaient tous éclaté et, ni les phares du mobil-home, ni le jour naissant ne suffisaient à éclairer l'ensemble de la scène.

Tout là-bas, allongées, près du mur, il découvrit une double silhouette. Deux corps étaient quasiment allongés l'un sur l'autre. Son doigt frémissait déjà sur la détente du micro-Uzi, quand il crut deviner, parmi les débris, deux jambes claires de femme. Nues et pleines de sang !

L'Exécuteur propulsa le van, et, sans plus de précautions, seulement armé de l'Uzi et du terrible AutoMag dans son holster de poitrine, il sauta du Tacom, se rua sur le couple, envoya un coup de pied au type couché au-dessus. Dans le mouvement, l'épaisse couche de poussière accumulée sur le type se dispersa un peu, mettant à jour un pan de veste bordeaux. Et sous le type à la veste bordeaux, c'était bien Betty ! Betty pleine de sang, inerte !

— Betty ! cria Bolan. Betty ! Réponds-moi !

À cet instant, le type qu'il venait de repousser grogna, bougea de nouveau, ouvrit des yeux hagards sur le spectacle d'horreur et se statufia, tétanisé.

Don Fabio Nardoni.

Le bandeau noir toujours posé sur les yeux, la jeune fille semblait morte. L'Exécuteur ôta le morceau de tissu lugubre et murmura :

— Betty, réveille-toi... s'il te plaît...

Soudain, comme saisi de démence, Don Fabio s'était redressé sur les genoux, semblant fouiller le charnier qui s'étalait devant lui. Puis, scrutant un point précis, non loin de l'estrade écroulée, il laissa échapper un long éclat de rire. Un grand rire franc, presque joyeux.

— Tous crevés ! s'exclama-t-il. Tous crevés !

Puis tel un ressort fou, il se redressa, pour plonger sur un cadavre habillé de noir, et dont la main serrait encore un Beretta 92 F. Un cadavre exposé à la lumière des phares du van, et que l'Exécuteur identifia instantanément : Vito-Donato Scarlene.

Littéralement haché sur place par les flingueurs de la *Cupola*. Visiblement, le plan de Don Nardoni avait fonctionné au-delà des espérances.

— Betty ! Réponds !

Bolan se penchait encore sur la jeune fille pour la prendre dans ses

bras, quand une rafale crépita, venue de l'autre bout du patio. Des éclats de pierre volèrent autour de l'Exécuteur et, derrière lui, il y eut un cri. Instinctivement, Bolan avait plongé sur le corps de Betty. D'un regard oblique, il vit l'homme en veste bordeaux sursauter violemment et pousser un cri qui ressemblait à un brame. Nardoni avait morflé. Du sang gicla de son dos et sa face anguleuse se tendait dans une intense expression de souffrance. Il eut comme un élan de tout le corps en direction de l'Exécuteur puis, avec un râle bref, il s'écroula sur le ventre, la tête tournée vers Bolan. Simultanément, ce dernier avait localisé le *sniper*. Un type planqué dans l'œil de bœuf d'une sorte de clocheton situé contre le toit de la terrasse couverte. Le canon de son P.M. dépassait de l'entablement de la fenêtre. À l'instinctive, l'Exécuteur envoya une mini-rafale, vit distinctement le chapelet de 9 mm faire éclater la face du tireur qui disparut, tel un triste guignol en fin de représentation. L'Exécuteur soulevant dans ses bras le corps si léger de la jeune fille toujours inerte parcourut la courte distance qui le séparait du Sicilien. Se penchant sur lui, il questionna :

— Tu peux parler ? Tu as un deal à respecter, tu te souviens ?

Sans grand espoir. Nardoni devait savoir qu'il était cuit et il emporterait ses organigrammes dans la tombe. Le *deal* ne tenait que s'il sauvait sa peau !

— Nardoni !

Une lueur passa fugitivement dans les petits yeux durs du *capo di tutti capi* et sa bouche s'ouvrit, laissant passer un filet de sang mousseux... et deux syllabes.

— Kah... Sath !

— Quoi ?

De nouveau, les lèvres de Nardoni frémirent et il articula faiblement :

— Pas le temps de te dire... pour les organigrammes. Mais...

Veillant toujours soigneusement à couvrir le corps de Betty, l'Exécuteur insista, les nerfs tendus à se rompre :

— Mais quoi ?

— Mais... trouve un nommé Kah Sath. À Chang Mai. Lui... il sait.

— Il connaît les organigrammes ? insista l'Exécuteur.

Don Fabio Nardoni eut un vague rictus puis, éludant la question, et tournant les yeux vers le cadavre de l'héritier des Scarlene, il éructa faiblement :

— Je l'ai bien baisé... le petit con !

Puis il mourut. D'un coup.

Don Fabio « Medico » Nardoni avait raison. Il avait bien possédé l'Héritier. Et, pour ça, il n'avait pas hésité à faire tuer tous les membres de la *Cupola*. Les guerres de successions n'allaient pas

manquer dans les Familles siciliennes... Mais pour Mack Bolan, ne restait qu'une bien maigre piste... Et encore, à condition que Don Fabio ne lui ait pas tendu un ultime piège, ou monté un dernier canular, en l'envoyant au bout du monde, quelque part en Thaïlande, à Chang Mai. Autant dire, en plein Triangle d'Or.

Mais pour cela il faudrait déjà que l'Exécuteur parvienne à quitter la Sicile et qu'il échappe aux armées de *l'Organized Crime* qui ne manqueraient pas de vouloir lui faire payer le massacre de ce petit matin blême. Lorsqu'il aurait regagné les U.S. A. et fait le point avec Harold Brognola, il serait temps de préparer son voyage en Asie. À moins que le numéro Deux du Justice department ne le branche sur un coup pourri à régler en première urgence.

Les pensées encore bouillonnantes, il lançait un dernier regard sur le théâtre des opérations pour s'assurer qu'il ne risquait pas un mauvais coup de dernière minute, quand deux bras s'enroulèrent autour de son cou. Deux grands yeux couleur de lagon et bordés de taches d'or sombre le regardaient comme s'il tombait du ciel. Dans un tout petit sourire, Betty souffla d'un ton las :

— Mack ! J'ai cru que tu ne viendrais jamais !

FIN

-
- 1 Connexions sanglantes, L'Exécuteur N°112.
 - 2 Les noces noires de Palerme, L'Exécuteur N°100.
 - 3 Les noces noires de Palerme, L'Exécuteur N°100.
 - 4 Ravages en Alabama, L'Exécuteur N°113.
 - 5 Les noces noires de Palerme, L'Exécuteur N°100.
 - 6 Pots-de-vin.
 - 7 Les noces noires de Palerme, L'Exécuteur N°100.
 - 8 Cosa Nostra Colombiana, L'Exécuteur N°110.
 - 9 Connexions sanglantes, L'Exécuteur N°112.
 - 10 Les noces noires de Palerme, L'Exécuteur N°100.